

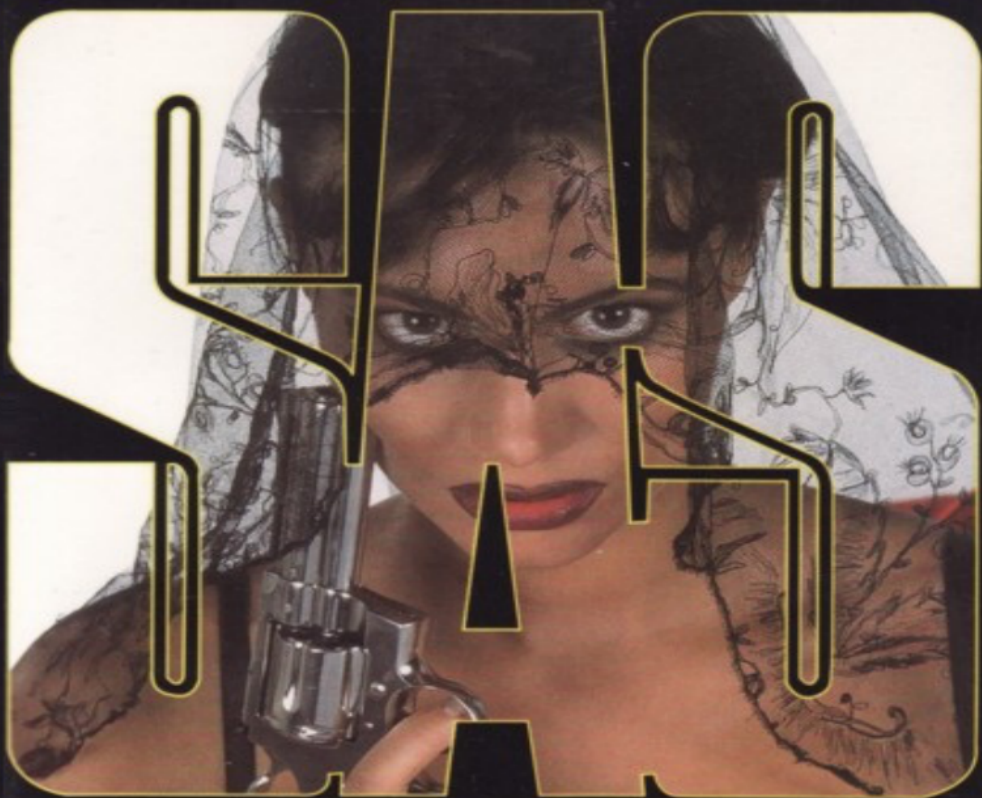
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

SAS [141] – L'otage de Jolo

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



L'OTAGE DE JOLO

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



L'OTAGE DE JOLO

Photo de couverture : Thierry Vasseur

Arme fournie par : Armurerie Courty et fils, 44 rue des Petits-Champs,
75009 Paris

© Éditions Gérard de Villiers, 2001

ISBN 978-2842671372

CHAPITRE PREMIER

Jeffrey Cox essuya son front couvert de sueur et jeta un coup d'œil à sa montre. Ivy était en retard. Elle sortait de ses cours d'économie au collège de jésuites Atenao vers une heure et, vingt minutes plus tard, débarquait d'un « jeepney »[1]. Parfois, lorsqu'elle avait reçu de l'argent, Ivy s'offrait un « tricycle »[2] peint de couleurs criardes pour vingt pesos. Sa mère, qui vivait sur l'île voisine de Basilan, à une dizaine de kilomètres de Zamboanga, continuait à subvenir à ses besoins essentiels afin de lui permettre d'achever ses études.

Heureusement, la vie à Zamboanga n'était pas chère et le demi-bungalow au toit de tôle où ils logeaient, érigé dans le jardin en friche d'une maison cossue du *baranguay*[3] Tetuan, ne leur coûtait que mille pesos par mois[4]. Évidemment, c'était succinct : un lit, quelques meubles, de quoi faire la cuisine et une douche anémique d'eau froide. Ce qui n'était pas vraiment un problème, vu la température moyenne de l'île de Mindanao.

Le jeune Américain se leva de son banc et s'étira, contemplant le jardin semé de quelques petits arbres qui était son unique horizon la plus grande partie de la journée.

À l'intérieur de l'unique pièce du bungalow, la température atteignait 45 °C au plus fort de la chaleur. En pleine soirée, il faisait un bon 35 °C... Alors, il profitait de l'auvent du toit qui donnait un peu d'ombre, guettant les averses de la mousson qui lui apportaient une fraîcheur relative.

Impossible pour lui de trouver un travail à Zamboanga, où il était le seul Noir de cette ville de six cent mille habitants. Dès qu'il mettait le nez dehors, les gens lui jetaient des regards effarés. Et pas seulement à cause de sa carrure imposante – cent trente kilos pour cent quatre-vingt-dix centimètres, le double du *piny*[5] moyen. À Zamboanga, on n'avait pas vu de Noirs depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, lorsque les Philippines avaient été libérées par les Américains. Les rejetons des rapprochements entre putes philippines et G.I. avaient été discrètement étranglés à leur naissance, ou jetés directement aux ordures. Non que les Philippines soient plus racistes que le reste du monde, mais en Asie, le Noir n'était pas « tendance ».

Jeffrey Cox regarda le ciel plombé, rêvant à une piscine comme un chien rêve à un os. En dix mois, il n'était pas arrivé à s'habituer à

l'effroyable chaleur humide coupée d'averses diluviennes qui ne faisaient pas baisser la température d'un degré. À San Francisco, où il avait passé la plus grande partie de sa vie, la température dépassait rarement 25 °C. Au début, il s'était un peu promené, mais il n'y avait pas grand-chose à voir dans cette bourgade tropicale à la pointe sud de l'île de Mindanao, laquelle était elle-même située au sud de l'archipel des Philippines. Le degré zéro de l'architecture, patchwork de tôle ondulée, de cubes de béton, d'où émergeaient quelques vieilles maisons de bois noircies par l'humidité, vestiges de la colonisation espagnole. Probablement une des rares villes du monde où l'aéroport se trouvait en plein centre, à deux cents mètres du principal hôtel, le *Garden Orchid*.

Pourtant, Zamboanga grouillait d'activité. C'est de là que partaient tous les bateaux desservant l'archipel de Sulu, jusqu'à la Malaisie voisine. Une myriade d'îles peuplées en grande partie de musulmans se partageant entre la culture des mangues et le banditisme.

Jadis sultanat musulman, ces îles avaient été négligées par le pouvoir central de Manille, les Philippines, pays catholique à 90 %, n'appréciant pas l'islam. Oubliés et pauvres, leurs habitants survivaient misérablement, joignant à la culture des noix de coco, des durians[6] et des mangues quelques kidnappings de riches Chinois pour obtenir une rançon. Cette modeste industrie avait connu une brusque accélération lorsque, quelques mois plus tôt, une bande de pirates du groupe islamiste radical Abu Sayyaf avaient kidnappé en Malaisie des touristes étrangers, et réclamé pour leur libération des sommes astronomiques.

Retournés à leur base, l'île de Jolo, ils faisaient chanter plusieurs gouvernements et ridiculisaient la police philippine, impuissante à les attraper. Et ils risquaient de faire des émules.

Ces kidnappings avaient encore un peu plus détérioré le climat déjà tendu de Zamboanga. Lorsque, six mois plus tôt, Jeffrey Cox s'y était installé, les gens ne se hasardaient déjà guère dehors, la nuit tombée. Les différentes factions islamistes avaient la désagréable habitude de jeter des grenades un peu partout, pour défier la police. Désormais, on murmurait que les Abu Sayyaf cherchaient d'autres étrangers à enlever. Et les jeunes chômeurs qui traînaient sur le port ou autour du centre commercial Minpro jetaient des regards concupiscent aux rares Blancs qui, à leurs yeux, n'étaient qu'un million de dollars sur pattes.

Or, à Zamboanga, beaucoup de gens étaient armés, les armureries étant aussi nombreuses que les boulangeries...

Depuis des dizaines d'années, l'île de Mindanao baignait dans la violence. Cela avait commencé par les pogroms antimusulmans des années soixante-dix menés par l'armée philippine, auxquels avaient répondu les campagnes de terreur d'organisations terroristes

islamistes, comme le Front de Libération Moro. De trêves en massacres, l'insécurité grandissait. Éradiqués de Mindanao, les islamistes s'étaient repliés sur de petites îles comme Basilan et Jolo où, soutenus par la population presque totalement musulmane, ils continuaient leur guérilla, assassinant les prêtres catholiques et les policiers, kidnappant, rackettant pour s'autofinancer. Trop faible, l'armée philippine était incapable d'en venir à bout.

Un hélicoptère Huey camouflé passa au ras des toits de Tetuan, faisant bruisser les cocotiers. Jeffrey Cox le suivit des yeux puis ôta son T-shirt trempé de sueur. Il commençait à haïr cet endroit.

Vu de San Francisco, les Philippines, c'était séduisant : cocotiers, chaleur tropicale et plages de sable blanc. La vie qu'il menait à Zamboanga depuis six mois était nettement moins *glamour*. Sa seule distraction était d'aller passer un moment dans un des trois cybercafés de la ville pour surfer sur la Toile et communiquer avec sa mère, restée à San Francisco. Ou il se rendait à la mosquée Santa-Barbara pour y bavarder avec les quelques activistes qui y traînaient la plupart du temps. Jeffrey Cox y était toujours accueilli avec un respect mêlé de stupéfaction.

Dans cette région en grande partie acquise à l'islam – les quatre cent mille Tanjags de l'archipel de Sulu l'étaient à 90 % –, la présence d'un Noir américain musulman venu partager le sort peu enviable de cette communauté réchauffait le cœur des croyants. D'autant que nul n'ignorait que Jeffrey Cox avait épousé une jeune veuve de Basilan, Ivy Patong, elle aussi musulmane. Et, qui plus est, issue d'une famille liée à la résistance islamique. C'était un conte de fées moderne : ils s'étaient connus grâce à Internet.

Jeffrey Cox allait rentrer prendre une douche quand il aperçut sa femme qui arrivait, ses cahiers sous le bras. Comme toujours, ses cheveux étaient dissimulés sous un voile et son corps enveloppé jusqu'aux chevilles, malgré la chaleur, dans une longue robe beige. Arrivée devant lui, elle écarta son voile, révélant un gracieux visage rond, à la bouche très rouge, rendu sérieux par les lunettes à monture d'acier ovale.

— Le directeur avait demandé à me voir, expliqua-t-elle, parce que je n'ai pas fini de payer mon inscription pour le second semestre.

— Ma mère m'a dit qu'elle m'avait envoyé de l'argent, dit aussitôt Jeffrey Cox. Il faut que j'aille le chercher à Federal Express.

Ivy lui adressa un sourire reconnaissant :

— C'est gentil, maman ne peut rien me donner de plus en ce moment. Bon, je vais prendre une douche, nous n'avons pas beaucoup de temps, le bateau part à quatre heures.

— Tes amis nous attendent vraiment ?

Sa femme lui jeta un regard étonné.

— Évidemment! Nous allons passer quelques jours avec eux dans leur camp. Tu ne veux pas ?

— Bien sûr que si, protesta Jeffrey Cox, mais comme cela a déjà été décommandé plusieurs fois...

— Tu sais bien qu'ils ne font pas ce qu'ils veulent, expliqua Ivy. Ils sont pourchassés par la police. C'est à cause de cela qu'ils ont dû quitter Basilan.

Les amis d'Ivy étaient un des groupes rebelles islamistes des îles Sulu. L'île de Jolo avait toujours été une de leurs places fortes. D'ailleurs, en 1974, les troupes de Manille avaient rasé la ville de Jolo, faisant vingt mille morts. Jeffrey Cox n'ignorait pas les liens étroits qui unissaient Ivy à ce groupe : son père avait été tué, les armes à la main, par l'armée philippine, elle était la veuve d'un de leurs « commandants » et de son propre aveu, avait été la maîtresse d'un autre, Khadafi Janjalani, qui se trouvait maintenant à Jolo.

Jeffrey espérait qu'il n'allait pas manifester une jalousie intempestive.

Il pénétra à la suite de sa femme dans leur unique pièce, pris à la gorge par la chaleur étouffante. Le vieux ventilateur anémique se contentait de brasser l'air brûlant, sans le rafraîchir. Ivy, lui tournant le dos, commençait à ôter sa longue robe. Jeffrey fixa sa croupe incendiaire et sentit le sang se ruer dans ses artères. Même sous le pudique déguisement islamique, la chute de reins d'Ivy Patong était capable d'émouvoir le plus fanatique des ayatollahs.

Oubliant la chaleur, Jeffrey s'approcha de la jeune femme et l'enlaça par-derrière, se collant à elle.

Ce seul contact déclencha chez lui une érection instantanée, qui prit très vite des proportions imposantes. Son mince pantalon de toile ne bridait guère son désir. Il commença à se frotter doucement à la croupe somptueuse, mais Ivy se dégagea et lui lança :

— Pas maintenant ! Nous n'avons pas le temps ! Sinon, on rate le bateau !

Jeffrey la rattrapa et murmura à son oreille

— *Dali Kamo!*^[7]

Ses loisirs lui laissaient le temps d'apprendre le tagalog, exercice d'ailleurs inutile, car presque tous les Philippins baragouinaient l'anglais.

Il se serra à nouveau contre Ivy, promenant sa main sur sa poitrine. Très vite, il la sentit mollir dans ses bras. Ç'avait été une des bonnes surprises de sa nouvelle vie. Ivy, en dépit de son attitude islamique rigoriste et de son allure effacée, était une créature de feu. La vue ou le contact d'un sexe d'homme déchaînait sa sensualité.

Pourtant, sentant le membre de son mari dressé contre sa croupe, elle tenta encore de lui échapper en protestant d'une voix mourante :

— Non, non, le bateau...

Elle semblait cependant vissée au sol, incapable de bouger, comme un lapin fasciné par un cobra. Jeffrey appuya encore plus son érection contre elle et lui souffla à l'oreille :

— Tu sens ? Je suis dur comme du para[8].

Il la fit pivoter et vit son regard noyé derrière les lunettes. Il n'eut ensuite aucun mal à lui ôter sa longue robe, sous laquelle elle ne portait qu'une culotte blanche qu'il fit glisser le long de ses cuisses, sans qu'elle résiste. En un clin d'œil, il se débarrassa de son pantalon de toile, ne gardant que son caleçon rayé qui ne le gênait guère. Il revint alors vers Ivy, l'embrassa rapidement et, prenant ses hanches à deux mains, la poussa sur le lit bas où elle atterrit à quatre pattes. Déjà, il glissait son gros sexe vers celui de la jeune femme.

— Arrête ! protesta encore Ivy. Le bateau ! On va rater le bateau...

Même un tremblement de terre n'aurait pas arrêté le jeune Américain.

Délicatement, il prit son membre de la main gauche, le guida contre le sexe de sa femme et poussa. Elle était inondée, mais il eut pourtant du mal à la pénétrer, tant la disproportion était importante. Il avait l'impression de violer une petite fille. À ceci près qu'Ivy gémit de plaisir en sentant le sexe épais l'envahir lentement. Elle fut secouée d'une série de spasmes qui firent trembler tout son corps : elle jouissait ! Au début de leur relation, Jeffrey Cox avait cru qu'elle simulait, mais elle lui avait confié, un jour d'abandon, que le seul fait de visualiser son énorme membre en train de l'emmancher déclenchait son orgasme.

Jeffrey Cox vit des gouttelettes de transpiration apparaître dans le creux de ses reins. Prosternée comme pour la prière, Ivy avait avalé toute la longueur du sexe noir. La bouche ouverte, les doigts crispés sur le drap, elle respirait lourdement. Abuté au fond de son ventre, les deux mains sur les hanches de sa femme, Jeffrey se retira avec lenteur, puis revint à la charge de tout son poids, la transperçant jusqu'à la garde.

C'était exquis ! Pourtant, la sueur lui dégoulinait dans les yeux. Ivy balbutia encore « le bateau... », tandis qu'il accélérât son rythme, stupéfait de sentir son sexe se mouvoir aussi facilement. Dilatée à l'extrême, Ivy le recevait jusqu'au dernier millimètre. Il commença à haleter à son tour, la martelant de plus en plus vite, son sexe cognant au fond du ventre d'Ivy. Puis, il poussa un cri sauvage :

— *I'm coming ! I am coming !*[9]

En sentant le Jet puissant frapper ses muqueuses, Ivy eut un nouvel orgasme et s'effondra à plat ventre sur le lit, entraînant Jeffrey qui ne voulait pas sortir d'elle.

Ils restèrent immobiles l'un sur l'autre, dans un bain de sueur, le

cœur battant la chamade, écoutant le bourdonnement des mouches et le chuintement du ventilateur. Jeffrey se sentait le maître du monde.

— Le bateau ! murmura Ivy en essayant de se redresser, écrasée par les cent trente kilos de son mari.

Jeffrey s'arracha d'elle et tituba jusqu'à la douche. L'eau fraîche coula délicieusement sur lui. Les yeux fermés, il sentit Ivy se glisser à côté de lui et le nettoyer avec un petit linge qu'elle maniait avec une innocence si perverse qu'elle le fit rebander. À trente-deux ans, on a de la ressource. Sa surcharge pondérale n'empêchait pas le puissant Jeffrey Cox d'être une « sex-machine ». Parfois, il se demandait si ce n'était pas cela qui avait attiré l'austère Ivy, qui prétendait vouloir épouser un Américain uniquement pour obtenir un passeport.

*

* *

Un tricycle baptisé « God is good » déposa Ivy et Jeffrey sur le port, en face du vieil hovercraft Mitsubishi de la compagnie *Fast Seecraft Inc.* qui se balançait à quai. Il y avait deux bateaux par jour pour Jolo : à 8 heures et 16 heures, et il fallait environ trois heures de mer pour rejoindre l'île. Les gens faisaient déjà la queue pour embarquer. Sur le quai, juste avant la coupée, un policier veillait à côté d'un grand carton. Tout porteur d'une arme, c'est-à-dire un homme sur trois, devait la déposer dedans pour la reprendre à l'arrivée. Chaque pistolet était étiqueté soigneusement au nom de son propriétaire.

Ivy et Jeffrey gagnèrent le pont avant, où l'odeur de gasoil était un peu moins forte. Dans le lointain, on apercevait la côte de l'île de Basilan. Une demi-heure plus tard, l'hovercraft décolla du quai dans un nuage noir de diesel mal réglé et prit la direction du sud. Jeffrey Cox était le seul étranger. Personne n'allait plus à Jolo. Trop dangereux. Évidemment, son cas était différent. Lui était *invité* par Radulan Sahiron, un des commandants les plus respectés de la nébuleuse Abu Sayyaf, dont le second n'était autre que Khadafi Janjalani, l'ex-amant d'Ivy. La qualité de musulman de l'Américain était bien entendu le ticket d'entrée indispensable pour ces relations.

Ce groupe-là n'avait rien à voir avec les autres clans qui régnaient sur Jolo, ceux qu'on appelait les « Abu Sayyaf KFR »^[10]. Il était constitué de « politiques » qui menaient de vraies actions militaires et militantes; et exigeaient même des « KFR » une dîme pour l'utilisation de leur nom... Une sorte de « franchise » que des hommes comme le commandant « Robot », simple pirate qui venait d'enlever les étrangers en Malaisie, payaient sans barguigner afin de bénéficier de l'aura de combattants de l'islam des Abu Sayyaf.

— Nous allons rester longtemps là-bas ? demanda Jeffrey Cox à sa femme comme l'hovercraft prenait de la vitesse.

— Je ne sais pas, avoua la jeune femme. C'est Radulan qui a

souhaité te rencontrer. Il ne donne jamais d'explications.

Radulan Sahiron, dit « le Manchot » en raison de son bras perdu au combat, avait sa tête mise à prix par l'armée et la police.

— Je suis heureux de le rencontrer, cria l'Américain pour dominer le bruit du vent et des diesels.

— Je crois qu'il veut te demander de lui acheter en Amérique du matériel « sensible » pour le combat de nuit, lui cria Ivy à l'oreille.

— Je serai fier de participer à leur lutte, affirma Jeffrey Cox.

Dès leurs premières conversations sur Internet, il avait expliqué à Ivy que, musulman, il se passionnait pour la lutte des minorités musulmanes des Philippines opprimées par les chrétiens.

Assourdis par le rugissement des moteurs et bercés par le balancement de l'hovercraft, ils ne parlèrent plus guère durant la traversée. Enfin, la côte de Jolo apparut, hérissée de récifs coralliens, et ils firent leur entrée dans le petit port de Jolo.

À peine eurent-ils débarqué qu'un homme trapu et moustachu, la chemise flottant sur son jean, s'approcha d'Ivy et lui dit quelques mots à voix basse. La jeune femme se retourna vers son mari :

— C'est lui qui vient nous chercher.

Ils le suivirent jusqu'à la sortie du port où attendaient jeepneys et tricycles.

*

* *

Le vieux jeepney qui ne tenait plus que par la peinture rebondissait avec des grincements sinistres de trou en trou, sur la piste qui menait au village de Paticul, au nord de l'île, et serpentait entre des cocoteraies et des plantations de durians ou de mangues vertes.

Un panneau « Stop » posé devant un barrage de branchages gardé par quelques soldats apparut à la sortie d'un village. Le conducteur du jeepney freina et s'arrêta. L'armée philippine avait établi des check-points sur la demi-douzaine de pistes partant de Jolo, à quelques kilomètres hors de la ville.

Ces postes militaires marquaient la limite de la zone contrôlée par l'armée. Au-delà, c'était le territoire des commandants de la nébuleuse Abu Sayyaf. Les militaires jetèrent un coup d'œil rapide aux passagers du jeepney, s'attardant sur Jeffrey Cox. C'était sûrement la première fois qu'ils voyaient un Noir...

Le véhicule repartit et vingt minutes plus tard, ils arrivèrent à Paticul, petit village de quelques centaines d'habitants. Ivy et Jeffrey abandonnèrent le jeepney et suivirent leur guide. Ce dernier les mena jusqu'à un hangar abritant une vieille Jeep de la Seconde Guerre mondiale. Il se mit au volant, et, après plusieurs essais infructueux, parvint à la faire démarrer. À la sortie de Paticul, il s'engagea sur une piste quasiment invisible, sinuant entre des bouquets de bambous

géants, des cocotiers, des champs. Une jungle encore clairsemée. La Jeep n'avait plus de ressorts depuis longtemps et ils rebondissaient à chaque ornière. Ils manquèrent même s'enliser en franchissant une sorte de marécage. Plus ils s'éloignaient, plus la jungle devenait épaisse. Les branches leur fouettaient le visage. Bientôt, ils avancèrent entre deux murs de végétation. On n'y voyait pas à dix mètres.

— C'est loin ? demanda Jeffrey, accroché comme un noyé à un des montants de la Jeep.

— Je ne sais pas exactement, fit Ivy. Au pied de Paticul Hill.

C'était interminable : ils ne dépassaient pas les vingt kilomètres à l'heure, cahotés en tous sens, secoués comme des pruniers. À part des oiseaux, aucune trace de vie.

Soudain, une silhouette jaillit de nulle part. Un garçon très jeune, portant un T-shirt blanc et un treillis militaire, un bandana rouge autour de la tête, un M.16 enrichi d'un lance-grenades M.79 à l'épaule, le torse bardé de cartouchières. Le conducteur de la Jeep stoppa aussitôt. Les deux hommes échangèrent quelques mots et ils repartirent.

— Nous sommes presque arrivés, annonça Ivy.

Effectivement, le sentier déboucha brusquement sur un espace défriché, occupé par des constructions rudimentaires : des plates-formes en bambou sur pilotis, recouvertes de nattes, protégées par des feuilles de bananier mêlées à de la tôle ondulée.

Une vingtaine de très jeunes gens, dans des tenues hétéroclites, tous armés de M.16, étaient installés à même le sol, au milieu de caisses de munitions ouvertes. Certains mâchaient de la canne à sucre. Un transistor déversait une musique crierde. Tous les regards se tournèrent vers les nouveaux arrivants.

La Jeep s'arrêta devant la case la plus éloignée. Un homme seul y était assis en tailleur, un M. 16 posé à côté de lui, une assiette en équilibre sur les genoux. Il était coiffé d'un keffieh à carreaux bleus et noirs arrangé en turban, arborait un petit bouc maigrichon et paraissait squelettique sous son T-shirt blanc.

Jeffrey Cox fut frappé par l'intensité de son regard. Des yeux de fou, hallucinés, qui, dans ses traits émaciés, dégageaient une impression de malaise. Son bras gauche était remplacé par une prothèse, à partir du coude.

Jeffrey Cox avait devant lui Radulan Sahiron, dit « le Manchot », réputé pour sa cruauté et son fanatisme. La cinquantaine, survivant de vingt années de guérilla. Derrière lui, Jeffrey Cox aperçut une mitrailleuse lourde sur son trépied et trois hommes allongés dans l'ombre : les gardes du corps.

Radulan Sahiron posa son assiette de riz et adressa quelques mots à Ivy, la main posée à plat sur sa poitrine, à la mode musulmane.

— Il nous salue et nous remercie d'être venus jusqu'à lui, traduit la jeune femme.

Le chef rebelle s'exprimait en tanjug, dialecte parlé dans les Sulu. Jeffrey lui répondit en anglais, lui aussi la main posée sur le cœur, et dit à Ivy :

— Demande-lui s'il ne craint pas une attaque de l'armée.

Elle posa la question et traduisit la réponse

— Dieu est ma meilleure protection.

La nuit tombait. La jeune femme et Radulan Sahiron échangèrent encore quelques mots. Il se remit à manger et elle annonça à Jeffrey :

— On va nous donner à manger et nous dormirons dans le bungalow à côté du sien.

« Bungalow » était un terme pompeux pour une plateforme de bambou couverte de feuilles de bananier et ouverte à tous les vents. Mais la plupart des hommes dormaient à même le sol, sur des nattes. La nuit, la température ne baissait pas. S'ils s'enroulaient dans une couverture, c'était à cause des brusques averses.

On leur apporta deux assiettes en fer-blanc garnies d'un mélange de riz et de poisson, ainsi que de l'eau. À côté, Radulan Sahiron avait fini de manger et priait, agenouillé en direction de La Mecque.

En quelques instants, il fit nuit noire. Jeffrey Cox n'avait pas faim. Il s'allongea, et, quand elle eut terminé, Ivy vint se blottir contre lui. À part quelques cris d'oiseaux de nuit, le silence était total. Le jeune Américain regardait le ciel étoilé, vaguement angoissé. Ici, on se sentait totalement coupé du monde... Et puis, les étoiles se cachèrent une à une, et une pluie tiède et violente commença à tomber. Les gouttes énormes s'écrasaient comme des projectiles sur le métal de la Jeep, garée à côté d'eux.

*

* *

Jeffrey Cox fut réveillé par la lumière du jour. D'ailleurs, il n'avait pas beaucoup dormi, harcelé par une nuée d'insectes. Ivy, protégée par sa longue robe, avait mieux affronté les assauts des bestioles. On leur apporta du thé dans des gobelets métalliques. Des jeunes combattants, presque des gosses, vinrent tourner autour d'eux, à peine plus grands que leurs M.16. Des gamins au visage plat, au regard vide, automates de la lutte armée, dopés au *shabu*.^[11] On leur disait de tuer, ils tuaient. Ils savaient à peine se servir de leurs armes, mais ne craignaient pas l'armée philippine, se croyant protégés par Dieu. L'un d'eux proposa à Ivy de les emmener à la rivière proche pour qu'ils puissent se laver.

Un quart d'heure de marche dans la jungle.

Lorsqu'ils revinrent au camp, Radulan Sahiron était en train de prier, comme d'autres combattants. Il ne s'occupait plus de ses

visiteurs. Étrange.

— Ton ami Khadafi Janjalani n'est pas là ? demanda Jeffrey Cox à Ivy.

— Non, dit-elle, je ne l'ai pas vu. Il est peut-être dans un autre camp, un peu plus loin.

D'un côté, Jeffrey Cox préférerait cela...

Le calme le plus complet régnait dans le camp et la chaleur commençait à être effroyable, sans un souffle d'air. Les combattants du Manchot ne semblaient pas la sentir. Certains nettoyaient leurs armes, d'autres se reposaient ou mâchonnaient de la canne à sucre. Les moustiques commençaient à attaquer. Brusquement Jeffrey Cox se demanda ce qu'il faisait là. Il se tourna vers Ivy :

— Demande au commandant Radulan s'il veut bien parler avec moi.

— Je vais voir, dit-elle.

Il la vit gagner le « bungalow » du Manchot et engager la conversation. Quelques instants plus tard, Ivy revint, escortée par un jeune homme qui louchait.

— Viens, dit-elle, Radulan a dit qu'on te montre un prisonnier.

— Un prisonnier ? demanda Jeffrey Cox, étonné. Ils ont des prisonniers ?

Ivy ne lui répondit pas et ils suivirent le gamin sur un sentier étroit, un tunnel creusé dans la muraille verte, débouchant sur une clairière au centre de laquelle se trouvait une cage de bambou, un cube de deux mètres de côté. Deux hommes étaient vautrés devant, à côté d'un transistor.

Horrifié, Jeffrey Cox vit que la cage était occupée par un homme vêtu d'une chemise en loques et d'un long short kaki. Un Philippin. Il avait les chevilles entravées et les mains liées derrière le dos, les cheveux longs et une barbe en broussaille. Assis sur le sol, la tête sur la poitrine, il était totalement immobile. Lorsque Jeffrey Cox s'approcha de la cage, il tourna cependant la tête et l'Américain croisa un regard vide d'animal traqué. Le prisonnier semblait incapable de parler.

— Qui est cet homme ? demanda Jeffrey Cox. Un militaire ?

Ivy échangea quelques mots avec un des gardiens et corrigea :

— Non. Un prêtre catholique. Ils l'ont capturé à Basilan il y a quelques mois et sont venus le cacher ici.

— Qu'est-ce qu'il leur a fait ?

— Rien, fit-elle avec simplicité. C'est un prêtre. Il cherche à éloigner les gens de la Vraie Foi.

Jeffrey Cox se détourna, bouleversé. Soudain, il n'avait plus envie de s'attarder là. Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Retournons là-bas, suggéra-t-il. Je voudrais parler à Radulan Sahiron. Voir si je peux l'aider. Ensuite, il ne faudra pas trop tarder si

on veut attraper l'hovercraft.

Il commençait à se gratter : les moustiques, les innombrables bestioles de la jungle, et la nervosité. Ils regagnèrent le campement. Radulan Sahiron discutait à voix basse avec une dizaine de combattants armés jusqu'aux dents qui disparurent dans la jungle.

Ivy s'approcha aussitôt de lui, laissant Jeffrey un peu en retrait. Elle et Radulan eurent une brève conversation, puis la jeune femme se tourna vers son mari. Elle semblait contrariée.

— Il demande si tu as de quoi écrire.

— Oui, bien sûr, dit Jeffrey Cox, tirant un carnet de la poche de sa chemise. Il veut me faire la liste de ce dont il a besoin ?

Elle traduisit et le chef rebelle se lança dans une longue diatribe, l'air de plus en plus mauvais. Ivy paraissait très mal à l'aise. Finalement, elle dit, sans regarder Jeffrey :

— Il dit que je dois te dicter les conditions de ta libération.

— Ma libération ! s'exclama Jeffrey Cox, suffoqué. Qu'est-ce que cela veut dire ? Je ne suis pas prisonnier ! Je suis venu ici librement avec toi, *invité*.

Ivy traduisit, déclenchant une phrase brève de Radulan Sahiron.

— Il dit que tu es un agent de la CIA venu l'espionner.

*

* *

Jeffrey Cox eut l'impression qu'on lui versait du plomb fondu dans l'estomac, mais parvint à s'arracher un sourire crispé.

— C'est une plaisanterie ? demanda-t-il.

Radulan Sahiron se mit brusquement à vociférer en faisant de grands gestes. Plusieurs combattants allongés alentour se levèrent et s'approchèrent. Ivy avait changé d'expression, visiblement ébranlée par ce que disait le commandant. Ce dernier se tut enfin et elle traduisit d'une voix mal assurée :

— Il prétend que tu as abusé de ma naïveté, fit-elle. Que tu es un espion.

Jeffrey Cox s'essuya le front. Les hommes autour de lui le regardaient, l'air mauvais. Ce n'était pas une plaisanterie. C'était un cauchemar.

— Dis-lui que je n'appartiens pas à la CIA ! affirma-t-il d'une voix qui se voulait ferme. Je suis venu aux Philippines pour faire ta connaissance, et peut-être aider ceux qui se battent pour le djihad.

Ivy traduisit la réponse de son mari, ce qui ne parut pas ébranler le Manchot. Ce dernier prit dans une sacoche un papier qu'il déplaia, fixant un regard haineux sur l'Américain, puis il le lut et Ivy traduisit :

— Tu ne t'appelles pas Jeffrey Cox. Tu es en réalité John Priscoll, un agent de la CIA. Tu te trouvais à Khartoum, au Soudan, de 1996 à 1998, comme premier secrétaire de l'ambassade américaine.

Officiellement, *press-officer*. En réalité, tu étais chargé d'infiltrer la Jamaa Islamyia. Tu es un espion.

Jeffrey Cox demeura muet, tous les neurones collés. Paralysé, ne sentant plus la chaleur. Une grosse mouche bourdonnait autour de son visage mais il ne l'écarta même pas. Il chercha le regard de sa femme, mais Ivy détourna les yeux.

— Je m'appelle bien Jeffrey Cox, fit-il d'une voix mal assurée, et je ne travaille pas pour la CIA.

Il sentait ses jambes se dérober sous lui. Dans ce coin perdu de la jungle, il était entièrement entre les mains de Radulan Sahiron. Ce dernier recommença sa diatribe et Ivy se tourna vers Jeffrey Cox.

— Il veut que tu écrives ce que je vais te dicter. Tu es prêt ?

— Oui, oui, bredouilla Jeffrey Cox.

Il sortit un stylo d'une main tremblante et Ivy commença à dicter, traduisant au fur et à mesure les propos de Radulan Sahiron.

« Au nom d'Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux, nous avons capturé un espion de la CIA qui se fait appeler Jeffrey Cox. Il s'est déjà attaqué aux Combattants de la Foi, au Soudan, et a été démasqué à cette époque. Il est désormais notre prisonnier. Il sera relâché en échange de trois de nos frères détenus injustement dans les prisons américaines : cheikh Omar Abdel Rahman, Ramzi Youssef et Abu Haider. Si le gouvernement impie de Washington refuse notre généreuse proposition, l'espion Jeffrey Cox sera décapité. Commandant Radulan Sahiron. »

Lorsque Jeffrey Cox termina son texte, sa main tremblait tellement qu'il avait du mal à écrire. Il jeta un regard affolé à sa femme.

— Ivy !

Radulan Sahiron vociféra quelque chose et elle demanda :

— Tu as ton passeport ?

Il le lui tendit, mécaniquement.

— Et ce que tu as écrit ?

Il détacha la page du carnet et la lui donna. Ivy la glissa dans le passeport et interrogea du regard Radulan Sahiron. Ce dernier lui jeta une phrase sèche. Ivy, ramenant son voile sur son visage, fit demi-tour et s'éloigna en direction de la Jeep, encadrée par deux combattants.

— Ivy !

Jeffrey Cox n'avait pu se retenir de crier. La jeune femme ne se retourna même pas. Elle monta dans la Jeep qui, après quelques pétarades, démarra en cahotant. Tétanisé, Jeffrey Cox la vit faire demi-tour et en quelques secondes, elle fut avalée par la jungle.

Il n'eut pas le loisir de se poser beaucoup de questions. Une demi-douzaine de combattants se ruèrent sur lui, comme des lilliputiens s'attaquant à Gulliver. On lui lia les poignets dans le dos et on le fouilla. Cela ressemblait à un mauvais film, mais, hélas, c'était la

réalité... Il s'attendait à ce qu'on l'emmenât quelque part, mais les jeunes gens se contentèrent de l'immobiliser sur place.

Dans une ultime tentative, il jeta à Radulan Sahiron :

— Je suis innocent ! Je ne suis pas un espion ! Laissez-moi.

Le commandant ne lui accorda même pas un regard... Soudain, un petit groupe déboucha de la jungle. Deux jeunes combattants encadrant le prisonnier de la cage de bambou. Ils s'arrêtèrent devant Radulan Sahiron et forcèrent le prisonnier à s'agenouiller sur le sol. La tête baissée sur sa poitrine, celui-ci semblait-drogué, sans réaction.

Jeffrey Cox ne se demanda pas longtemps pourquoi on l'avait amené. Un jeune combattant vint déposer aux pieds du commandant un *parang*^[12] dans un fourreau de métal.

Radulan Sahiron se leva lentement et, coinçant le fourreau sous son bras gauche, referma sa main droite sur le manche du *parang*, faisant jaillir la lame. Celle-ci, longue de près de cinquante centimètres, était gravée d'élégantes arabesques. L'Américain ne vit que son tranchant qui brillait dans le soleil d'une façon sinistre.

Radulan Sahiron posa le fourreau au sol et s'approcha du prisonnier, le *parang* à la main. Il leva le bras droit comme s'il allait frapper, puis le rabaissa aussitôt. Un immense soulagement dilata la poitrine de Jeffrey Cox : tout cela n'était qu'une affreuse mise en scène. Un jeu de rôles. Le prêtre, prostré, n'avait pas réagi. Le Manchot lança quelques mots à la cantonade. Aussitôt, un des rebelles posa son M.16 sur le sol et s'approcha de son chef. Celui-ci lui tendit le *parang*, qu'il empoigna à deux mains. Il fit quelques pas et se plaça à côté du prêtre. De nouveau, Jeffrey Cox sentit sa gorge se nouer. Le jeune combattant se tourna alors vers Radulan Sahiron qui inclina légèrement la tête.

Aussitôt, de toutes ses forces, le Philippin abattit le lourd *parang* sur la nuque du prisonnier. La lame d'acier s'enfonça dans la chair, tranchant les vertèbres, les muscles, les cartilages, comme si c'était du beurre.

La tête du prêtre roula devant le corps qui resta en équilibre quelques secondes avant de basculer en avant. Un flot de sang jaillit des carotides tranchées, mais ralentit très vite, le cœur ayant cessé de battre. La mare sombre s'agrandit, absorbée aussitôt par le sol. Le bourreau improvisé essuya tranquillement le *parang* sur la chemise du mort, le remit dans son fourreau et vint le déposer devant son chef. Ce dernier saisit la tête encore dégoulinante de sang par les cheveux et la brandit en face de Jeffrey Cox, lui jetant une phrase dont il ne comprit pas un mot.

Aussitôt, deux des jeunes gens entraînèrent Jeffrey Cox. Il ne se débattit même pas, assommé par l'horreur de ce qu'il venait de vivre. Il avait affaire à des fanatiques déshumanisés, maniant la cruauté avec

une indifférence glaciale. Il revoyait le regard vide et résigné du malheureux prêtre sacrifié comme un poulet... Abominable. Puis, au bout du sentier, il aperçut la grande cage en bambou, dont la porte était demeurée ouverte. On le poussa à l'intérieur et l'odeur des excréments répandus sur le sol le prit aussitôt à la gorge. Il chercha en vain un coin à peu près propre pour s'asseoir et finit par rester debout, appuyé à une des parois. En dépit des feuilles de bananier qui l'abritaient un peu du soleil, la chaleur était effroyable et il mourait de soif. Les deux garçons qui l'avaient escorté s'installèrent devant l'entrée de la cage.

— Donnez-moi à boire ! réclama-t-il. Un des deux le regarda, sourit, puis le mit en joue avec son M.16, avant d'éclater de rire. Découragé, Jeffrey Cox essaya de ne pas céder à la panique, se disant qu'Ivy allait se battre pour le sortir de là. Il aurait aimé qu'elle manifeste plus d'indignation, qu'elle refuse de le laisser. Jeffrey, pour se rassurer, mit la brusque attitude distante de sa femme sur le compte de la panique. Et puis, Sahiron et les autres étaient ses amis. Elle devait se sentir affreusement gênée devant les accusations portées contre son mari.

Quelques instants plus tard, un gamin surgit de la jungle, un sachet en plastique plein de mangues à la main. Un des gardiens lui donna un billet et ils échangèrent quelques mots. Le gosse s'arrêta ensuite devant la cage, examinant avec curiosité Jeffrey Cox. Leurs regards se croisèrent et l'Américain ne vit dans celui du gamin qu'une intense curiosité, sans l'ombre de la moindre pitié. Il se secoua pour écarter les mouches et l'enfant fit un bond en arrière. Le réflexe qu'on a devant un fauve dangereux dans un zoo...

Aussitôt, il s'enfuit en courant et Jeffrey Cox se laissa glisser à terre, accroupi dans un coin de la cage.

Il ferma les yeux et, aussitôt, revit le *parang* trancher la vie du prêtre qui l'avait précédé dans la cage. De toutes ses forces, il se mit à prier Dieu de ne pas l'abandonner, regrettant pour la première fois de s'être embarqué dans cette aventure.

CHAPITRE II

Les élégants ventilateurs accrochés au plafond du *Bamboo's Bar* tournaient silencieusement, bien que totalement inutiles grâce à la climatisation parfaitement réglée, mais ils étaient partie intégrante du décor « colonial » des lieux. Malko détailla la chanteuse noire en robe pailletée, sur l'estrade en face de sa table. Elle semblait chanter pour lui seul *Stormy Weather*. On se serait cru revenu au Bangkok des années quarante, quand l'*Oriental* n'était encore qu'un tout petit hôtel très élégant, au bord de la Chao Praya. Il étouffa un bâillement, rattrapé par les six heures de décalage horaire, et tenta de se réveiller en avalant une grande gorgée de son Mai-Tai, cocktail à la belle couleur pourpre, à base de rhum. Finalement, il n'était pas mécontent de s'être arrêté à Bangkok à la demande de la CIA, avant sa destination finale, les Philippines.

En dépit de sa laideur architecturale, de son bruit et de sa circulation démente, c'était une ville sexy, comme une femme pas très belle qui vous fait bander sans qu'on sache trop pourquoi. En tout cas, la circulation s'était nettement améliorée depuis son dernier séjour, grâce à un métro aérien flambant neuf et à un réseau d'autoroutes urbaines qui achevaient de défigurer la ville.

Il jeta un coup d'œil à sa Breitling Crosswind. Craig Maloney, le chef de station de la CIA à Bangkok, était en retard. La chanteuse s'était tue, il se replongea dans le *Bangkok Post* pour éviter de s'endormir. Les kidnappings de l'île de Jolo, aux Philippines, occupaient presque toute la page des « Foreign News ». Cinq mois plus tôt, un certain commandant « Robot » se réclamant du groupe radical islamiste Abu Sayyaf avait enlevé des touristes européens en vacances en Malaisie et il les restituait à leurs gouvernements respectifs sur la base d'un million de dollars pièce. Les otages étaient relâchés au compte-gouttes, probablement pour laisser à leurs ravisseurs le temps de compter leurs billets. Malko referma le journal, perplexe. Nulle part on ne faisait état d'otages américains. Et pourtant, la CIA l'avait arraché à son château de Liezen, toutes affaires cessantes, pour qu'il prenne le premier vol à destination des Philippines.

Pourquoi ?

Il n'avait pas encore répondu à cette question quand la porte du *Bamboo's Bar* s'ouvrit sur un homme massif, en costume-cravate

malgré la chaleur, avec des lunettes d'écaille et un menton fuyant. Il inspecta la salle, fonça sur Malko avec un sourire confus, et lui secoua la main à lui décrocher le bras.

— *Sorry* ! Il y a encore des endroits où on roule mal dans cette ville ! Ravi de faire votre connaissance.

— Que buvez-vous ? demanda Malko.

— Un Defender « Success », répondit l'Américain. Sur de la glace.

Malko passa la commande au garçon. La chanteuse et l'orchestre s'étaient remis au travail, ce qui interdisait toute conversation. Craig Maloney but son Scotch 12 ans d'âge et remarqua :

— Vous devez mourir de faim ?

— Un peu.

— Allons au chinois d'ici, c'est le meilleur de Bangkok.

Malko abandonna son mai-tai pour gagner le pavillon en face de l'*Oriental*, qui abritait le restaurant chinois. Plusieurs petits salons avec de hiératiques serveuses en robe chinoise et une vaisselle d'apparat. Ils commandèrent un repas de roi et dès que le maître d'hôtel se fut éclipsé, Malko posa la question qu'il avait sur le bout de la langue depuis un moment

— Savez-vous ce que je vais faire aux Philippines ? Et pourquoi on m'a demandé de faire un arrêt à Bangkok ?

Craig Maloney eut un sourire entendu.

— Bien sûr ! Un peu de thé ?

— Merci, dit Malko. Je vous écoute.

L'Américain reposa la théière.

— D'abord, sachez que l'Asie du Sud-Est inquiète beaucoup la Maison-Blanche. C'est dans cette région du monde que la poussée islamiste radicale se fait la plus forte, soutenue par des populations musulmanes, comme en Indonésie et en Malaisie. Aux Philippines, c'est un peu différent : les musulmans ne représentent que 6 % de la population, concentrés au sud de l'archipel, dans l'île de Mindanao, et dans l'archipel de Sulu. Ce que les Philippines appellent « la Région autonome musulmane de Mindanao ». Depuis les années soixante-dix, différents groupes musulmans luttent pour une indépendance que Manille refuse de leur accorder.

La serveuse apporta les potages dans de ravissants bols qui semblaient sortir d'un musée et l'Américain interrompit son exposé.

— En quoi puis-je intervenir dans cette situation ? demanda Malko quand elle se fut éloignée.

Avez-vous entendu parler du groupe Abu Sayyaf ? répliqua l'Américain.

— D'après les journaux, ce sont eux qui détiennent les touristes enlevés sur l'île de Jolo.

Craig Maloney prit un morceau de canard au thé avec ses baguettes

gainées d'argent et corrigea :

— Nous reparlerons de ces incidents, mais ce n'est pas l'essentiel. Depuis 1970, cette zone est en ébullition. Dès 1971, le colonel Kadhafi a donné le coup d'envoi de la lutte de libération des musulmans philippins en protestant contre le « génocide » des minorités de l'île de Mindanao. Ensuite, il a invité à Tripoli le chef de la résistance islamiste d'alors, un certain Nur Misuari, et l'a autorisé à ouvrir un bureau en Libye. En le finançant, bien entendu. Depuis, les actions terroristes des groupes radicaux n'ont jamais cessé, entraînant des réactions violentes de l'armée philippine. Au fil des ans, ces groupes sont devenus de plus en plus puissants. D'ailleurs, durant la guerre d'Afghanistan opposant les Soviétiques occupant le pays aux moudjahidin musulmans, les combattants islamistes de Mindanao envoyèrent une « brigade » pour soutenir leurs frères afghans, l'International Islamic Brigade. Lorsque la guerre se termina par la libération du pays, les rescapés de cette brigade reprirent *leur* guerre de libération sous deux bannières différentes : le Al Hakarat Al Islamyia, connu sous le nom de « Abu Sayyaf Group » et le Moro Islamic Liberation Front opérant dans l'île de Mindanao. Ce dernier, après des années de combat, parvint à un accord de désarmement avec le gouvernement philippin et accepta d'être désarmé. Par contre, un des combattants islamistes, Abubakar Janjalani, après un entraînement militaire en Syrie et en Libye, jura de continuer la lutte, le *Jihad Kital*[13], pour libérer le Sud des Philippines de l'emprise chrétienne. Il commença, dès 1990, à prêcher dans les mosquées, les *madrasah*[14], s'appuyant sur une connaissance approfondie de la théologie de l'islam.

— Le gouvernement le laissait faire ? interrogea Malko.

— Il pensait que le mouvement s'essoufflerait. Nous-mêmes, nous ne sentions pas encore le danger. C'est en 1992 que les choses se sont vraiment gâtées. Abubakar Janjalani a fondé le groupe « Abu Sayyaf »[15] basé dans l'île de Basilan, au sud de Mindanao. Très vite, ils furent plusieurs centaines, équipés de fusils d'assaut, de mitrailleuses, de mortiers et de canons sans recul.

— Qui les finançait ? demanda Malko, en attaquant son poulet au citron. Les armes, cela coûte cher.

L'Américain tordit sa bouche et rentra encore plus son menton.

— La Libye d'abord, expliqua-t-il, par l'intermédiaire de leur ambassadeur à Manille, Rajab Azzarouk, en réalité représentant les Services libyens. En plus, ils se lancèrent dans le kidnapping, les meurtres systématiques de prêtres catholiques, avec comme but avoué l'établissement d'une république islamique à Basilan. Le fait de kidnapper les prêtres pour les torturer et les exécuter, d'enlever les riches commerçants, surtout chinois, pour leur extorquer des rançons

et de s'attaquer à l'armée philippine leur valut le soutien de la population locale, musulmane.

Malko l'interrompt :

— J'ai lu dans les journaux que les Libyens participaient aux négociations pour récupérer les otages et s'offraient même à payer leur rançon. Sous l'égide d'un ancien ambassadeur libyen à Manille, Rajab Azzarouk. C'est le même ?

— C'est le même ! confirma Craig Maloney avec un regard meurtrier. On va y revenir... Donc, devant la menace du groupe Abu Sayyaf, le gouvernement philippin réagit enfin et envoya l'armée à Basilan. Il y eut des combats féroces où Abubakar Janjalani fut tué. Remplacé aussitôt par un certain Radulan Sahiron, tout aussi fanatique que lui. Ce qui restait du groupe Abu Sayyaf se réfugia alors dans l'île voisine de Jolo, où la population est presque entièrement musulmane et la jungle, totalement impénétrable.

— Ce sont eux qui ont enlevé les touristes ?

— Non. Jolo a été de tout temps une base de pirates. Sous couvert de résistance islamiste, quelques-uns se sont baptisés « commandants » et lancés dans les crimes de droit commun en se réclamant de l'islam. Principalement, le kidnapping de riches Chinois et le pillage des containers dans les ports. Ces voyous, pour profiter du « parapluie » idéologique, ont proclamé qu'ils appartenaient eux aussi à la nébuleuse Abu Sayyaf.

— Les gens les ont crus ?

L'Américain eut un sourire amer.

— Évidemment, non. La police de Jolo a recensé cinq groupes, dont celui du commandant « Robot », qu'elle a étiquetés « Abu Sayyaf Kidnap for Ransom ». Afin de les différencier des « vrais » Abu Sayyaf, qui eux ont des motivations politiques.

— Et ceux-ci ne protestent pas ?

— Non, expliqua Craig Maloney, parce que les Abu Sayyaf « KFR » leur reversent une partie de leur butin ! Une sorte de licence d'utilisation du nom. Les « vrais » Abu Sayyaf ont tout à y gagner : d'abord de l'argent qui leur permet de s'acheter des armes et des munitions, et ensuite l'impression qu'ils ont unifié la résistance islamiste de Jolo.

Malko posa ses baguettes.

— Attendez ! Vous voulez dire qu'une partie de l'argent donné par la Libye pour racheter les otages occidentaux est reversée aux Abu Sayyaf « politiques » ?

— Exactement ! confirma Craig Maloney. C'est là raison pour laquelle nous nous demandons *qui* a soufflé au commandant « Robot » l'idée d'enlever des étrangers, ce qui lui permet de réclamer des sommes astronomiques, au lieu des quelques milliers de pesos

philippins pour les otages locaux.

— Les Libyens ?

Craig Maloney soupira :

— Nous n'en avons pas la preuve, mais cela paraît logique. Ils ont été impliqués depuis le début dans le soulèvement islamiste aux Philippines. Ces dernières années, ils ont mis une sourdine à leurs activités de soutien au terrorisme parce qu'on leur a fait peur, mais le colonel Kadhafi n'a pas changé. Ou alors, les Libyens se sont contentés de prendre la balle au bond quand les gouvernements occidentaux, drapés dans leur dignité, ont proclamé qu'ils ne paieraient pas de rançon. En se substituant à eux, le colonel Kadhafi fait d'une pierre deux coups : il se forge une image de bienfaiteur de l'humanité et il finance, en sous-main, ses « clients » ! *Well done.*[\[16\]](#)

Il s'en étranglait de fureur avec son canard !

Malko le laissa boire un peu de thé pour évacuer le canard et sa fureur, avant de demander :

— C'est pour cela que l'Agence veut que j'aille aux Philippines ?

Craig Maloney ôta ses lunettes pour essuyer ses yeux remplis de larmes et laissa tomber :

— Non. Cette histoire n'a rien à voir avec vous. Elle est du ressort du gouvernement philippin qui se ridiculise et des Européens qui se déshonorent. Nous avons, *nous*, un vrai problème. Un très grave problème. Il y a quatre jours, le groupe Abu Sayyaf de Radulan Sahiron a capturé un de nos *field-officers*, et ils menacent de l'exécuter.

*

* *

Un ange passa. On arrivait aux affaires sérieuses. Craig Maloney remit ses lunettes, prit une cigarette et l'alluma avec son Zippo aux armes de la CIA. Malko le laissa tirer quelques bouffées avant de s'enquérir :

— Quelles sont les circonstances de cette capture ?

— C'est une longue histoire, commença le chef de station de la CIA en se versant du thé. Depuis trois ans, nous étudions le groupe Abu Sayyaf, en nous reposant sur nos homologues philippins. Ceux-ci les connaissent bien sur le plan local. Nous avons également des photosatellite pour cerner l'implantation et les déplacements des différents groupes. Seulement, nous n'avons rien pu apprendre sur leurs liens avec l'extérieur. Leurs contacts avec le Pakistan, la Libye, la Syrie, l'Afghanistan, le Yémen et d'autres groupes radicaux, y compris aux États-Unis. Et, éventuellement, leurs attaches avec Bin Laden.

— Les Philippines n'ont pas pu les infiltrer ?

— Non. Ils se connaissent tous. La DO[\[17\]](#) a eu plusieurs réunions sur ce sujet et, finalement, nous avons décidé de tenter une pénétration nous-mêmes. C'était une bonne occasion de mettre en

pratique les nouvelles directives redonnant la priorité à l'HUMINT[18] sur l'ELINT[19].

— Ça ne paraît pas évident, remarqua Malko. Si les Philippins n'y arrivent pas...

— Un type de la Division du Renseignement a eu une idée de génie, reconnu Craig Maloney. Ils ont une équipe qui passe son temps à « peigner » Internet à la recherche de sites suspects. Il y a quelques mois, ils ont repéré celui d'une jeune Philippine, Ivy Patong, demeurant à Zamboanga, sur l'île de Mindanao, qui disait vouloir entrer en contact avec un Américain, en vue de se marier.

— Amusant, dit Malko, mais pas suffisant.

— Attendez ! On a demandé à nos homologues philippins de « cribler » cette fille. Et là, on a touché le jackpot ! Ivy Patong est la fille d'un activiste islamiste tué au combat par l'armée philippine, la veuve d'un commandant de Radulan Sahiron, également tombé les armes à la main, et elle a été la maîtresse de Khadafi Janjalani, le frère du fondateur du groupe, toujours vivant, lui.

— C'est trop beau pour être vrai ! remarqua Malko.

— C'est vrai ! On a tout vérifié. Cette fille est née à Basilan, mais vit à Zamboanga, le grand port du sud de Mindanao, où elle fait des études de *business managing*. Dans un collège de jésuites.

— Pour une musulmane, c'est étrange, releva Malko.

Craig Maloney balaya l'objection.

— Ça, c'est les Philippines ! Pourtant, Ivy Patong porte le voile et semble très croyante. En tout cas, nous nous sommes dit qu'à travers elle, avec de la patience, on pénétrerait au cœur de la nébuleuse Abu Sayyaf. Et qu'on obtiendrait enfin des informations précieuses.

— Donc, vous lui avez envoyé un fiancé ? conclut Malko.

— Ça n'a pas été facile, reconnu l'Américain. D'abord, il fallait un musulman. On n'en a pas beaucoup à l'Agence. Et quelqu'un qui ait le profil, pour ne pas éveiller la méfiance des islamistes. On a travaillé notre ordinateur à le faire exploser et il nous a enfin sorti un nom : Jeffrey Cox. Un *field-officer* de trente-deux ans, diplômé de Berkeley, entré à l'Agence il y a sept ans, ayant été en poste au Soudan. Un type brillant, solide et ambitieux. Un black.

— Un Noir ! répéta Malko.

— C'est tout ce qu'on avait ! avoua Craig Maloney. Personne n'était très chaud pour cette mission N.O.C.[20] Évidemment, entre le risque de se faire expulser d'un pays et celui de se faire couper les couilles, il n'y a pas photo. Jeffrey Cox a accepté tout de suite, trop heureux qu'on lui offre une occasion de se distinguer. Chez nous, il y a très peu de blacks... Et Jack Dourming, le D.D.O., a donné son feu vert.

— Encore fallait-il qu'il plaise à cette Ivy Patong... Aux Philippines, il n'y a pas beaucoup de Noirs.

— Il lui a plu ! triompha Craig Maloney. D'abord, il a commencé par correspondre sur Internet avec Ivy Patong. En utilisant le *background* de son frère Mickael, qui est marchand de voitures dans l'Oregon. On lui a construit un solide « légende » avec la complicité de sa mère qui vit à San Francisco. Peu à peu ces relations Internet se sont développées. Ivy Patong lui a dit qu'elle rêvait de vivre aux États-Unis, mais qu'avec un passeport philippin, c'était sans espoir. Ils ont échangé des photos.

— Une vraie histoire d'amour, souligna Malko avec un sourire ironique. Elle n'a pas été étonnée qu'il soit noir ?

— Non ! Parce qu'à ses yeux, l'important était qu'il soit musulman. Au bout de trois mois, Jeffrey Cox lui a dit qu'il venait de lâcher son boulot de vendeur de voitures pour prendre une année sabbatique et qu'il avait envie de faire sa connaissance, en chair et en os.

— Et elle a dit oui.

— Tout à fait. C'était en mars de cette année. La Division des Opérations a sérieusement briefé Jeffrey Cox. On lui a expliqué qu'à la seconde où il mettrait les pieds aux Philippines, il ne devait plus avoir aucun contact avec *personne* de chez nous. Ni par téléphone, ni par lettre, ni par rencontre directe. Trop dangereux. Il serait livré à lui-même. On lui a seulement permis d'écrire à sa mère, des lettres *ouvertes* pouvant être lues par n'importe qui. Cela suffisait pour savoir où il en était...

— Et ensuite ?

— Ça se présentait bien, fit amèrement l'Américain. Il s'est d'abord installé à Zamboanga dans un hôtel pas cher. Il a rencontré Ivy Patong et ils se sont vus pendant trois mois, puis il lui a proposé de l'épouser.

— Cela faisait partie de sa mission ?

— C'est une possibilité que nous avons envisagée, précisa l'Américain. La décision finale appartenait à Jeffrey Cox.

— Il est peut-être tombé amoureux... Comment est-elle ?

— Pas mal.

— Et elle n'a pas été étonnée de sa précipitation ?

— Nous ne savons pas tout avoua l'Américain. Nous n'avons d'informations qu'à travers les lettres que Jeffrey Cox écrit à sa mère. Quand il l'a mise au courant de son projet, nous lui avons dit de l'encourager. Compte tenu de ce qu'il racontait dans ses lettres, sa mission n'était pas drôle. La chaleur, le manque de vie intellectuelle, l'inaction. Il lui fallait bien une compensation. Apparemment, Ivy Patong était assez farouche : pas de mariage, pas de sexe...

— Donc, ils ont convolé ?

— Unis par l'imam de la mosquée Santa-Barbara. Et ils ont emménagé dans le quartier de Tetuan, à Zamboanga. Nous nous sommes dit qu'il n'y avait plus qu'à attendre. La mission de Jeffrey

Cox était un « *long shot* ».

— Apparemment, il y a eu un problème, répliqua Malko. Lequel ?

— Nous n'en savons encore rien, avoua Craig Maloney. Il y a quatre jours, à la nuit tombée, une voiture est passée rapidement devant le poste de police du port de Zamboanga. Un de ses occupants a jeté un paquet. Les policiers se sont mis à l'abri, croyant à un attentat à l'explosif. Quand ils ont osé aller examiner le paquet, ils ont découvert à l'intérieur d'un sac de jute la tête d'un homme fraîchement décapité, et une enveloppe fermée adressée au chef de la CIA aux Philippines. La tête était celle d'un prêtre catholique kidnappé six mois plus tôt sur l'île de Basilan, qu'on croyait déjà mort.

— Et la lettre ?

— La police philippine nous l'a transmise. Un mot écrit par Cox lui-même visiblement sous la dictée de Radulan Sahiron, annonçant que ce dernier l'avait fait prisonnier en tant qu'agent de la CIA et qu'il serait exécuté si nous ne libérions pas trois islamistes condamnés à la prison à vie et détenus aux Etats-Unis : le cheikh Omar Abdel Rahman, Ramzi Youssef et Abu Haider.

— Qu'ont-ils fait ?

— Le cheikh Omar Abdel Rahman et Ramzi Youssef ont organisé l'attentat contre le World Trade Center, à New York. Abu Haider voulait faire sauter des avions américains. C'était le professeur de théologie du fondateur des Abu Sayyaf, Abubakar Janjalani. La photocopie du passeport de Jeffrey Cox était jointe à la lettre.

— Qu'avez-vous fait ?

— D'abord, on a obtenu de la police philippine qu'elle n'alerte pas la presse. Ensuite, le chef de station de Manille a envoyé un de ses *case-officers* à Zamboanga, sous couverture de vice-consul, pour s'enquérir officiellement du sort de Jeffrey Cox, ressortissant américain. Grâce à la police de Zamboanga, il a rencontré la femme de Jeffrey Cox, qui avait regagné son domicile.

— Ivy Patong ?

— Oui. Elle a expliqué qu'elle s'était rendue sans méfiance, avec son mari, sur l'île de Jolo, à l'invitation de son ami Khadafi Janjalani qui désirait faire la connaissance de Jeffrey. Sur place, la situation s'est brutalement gâtée : le chef du groupe, Radulan Sahiron, a accusé Jeffrey Cox d'être un agent de la CIA. Il a donc refusé de le laisser repartir, renvoyant Ivy à Zamboanga, en lui recommandant de ne parler à personne de cet incident. Ce qu'elle a fait par peur de compliquer les choses.

— Et la tête coupée ?

— Elle n'était pas au courant. Elle a eu l'air très choquée, paraît-il. De même pour la menace d'exécuter Jeffrey Cox.

— Qu'en pense la police de Zamboanga ?

— ils ne savent pas. Eux considèrent qu'Ivy Patong n'a pas d'activité politique, en dépit de ses liens avec des membres du groupe Abu Sayyaf.

— C'est quand même une sacrée coïncidence, remarqua Malko. Comment les ravisseurs de Jeffrey Cox ont-ils appris son appartenance à l'Agence ?

Craig Maloney alluma une autre cigarette avec son Zippo CIA, le faisant nerveusement tourner entre ses doigts. Ils étaient les derniers clients.

— C'est la question que tout le monde se pose, avoua l'Américain. La lettre de revendication fait allusion à un fait précis, en principe connu de personne : Jeffrey Cox a été en poste pour la *Company* au Soudan, de 1996 à 1998, sous l'identité de John Priscoll.

— Et c'est vrai ?

— C'est vrai.

Un ange passa, masqué : le passé vous rattrape toujours.

— Comment l'ont-ils su ? demanda Malko. Il a été imprudent et s'est confié à sa jeune épouse ?

— Hors de question, protesta l'Américain. Jeffrey est un *professionnel*. Khartoum, c'est quand même très loin de Zamboanga.

— Donc, quelqu'un a renseigné Radulan Sahiron...

— Évidemment ! Mais qui ?

Malko acheva son thé, perplexe.

— Ça sent le coup fourré, conclut-il. Trop de coïncidences. Et si c'étaient les Abu Sayyaf qui avaient tendu un piège dans lequel Jeffrey Cox est tombé ?

— C'est possible, dut reconnaître l'Américain. Dans ce cas, nous ne sommes pas dans la merde... Parce que *nous* avons été manipulés depuis le début et que Jeffrey est allé se jeter dans la gueule du loup.

— Une gueule sans doute séduisante, releva Malko. Qu'attendez-vous de moi dans cette affaire pourrie ? Je crois savoir que la station de Manille est l'une des plus importantes de la région. Les Philippins sont vos alliés et vous disposez dans le Pacifique de la VII^e Flotte. Est-il possible de monter une opération militaire pour récupérer Jeffrey Cox ?

— Ce n'est pas impossible, fit sans se compromettre Craig Maloney. Mais, pour cela, nous aurons besoin d'informations. Qu'il va falloir aller chercher sur place. À Zamboanga ou à Jolo.

— Vous ne manquez pas de personnel, à Manille...

Craig Maloney releva la tête, affrontant le regard ironique de Malko.

— Certes, reconnut-il, mais ils sont Américains. Je ne vous ai pas livré le dernier développement de cette affaire. Pendant que vous étiez dans l'avion, Radulan Sahiron lui-même a annoncé le kidnapping de

Jeffrey Cox, sur Radio-Zamboanga. Renouvelant sa demande d'échange.

Immédiatement, Langley a interdit d'engager la vie d'un Américain.

— Je vois, fit Malko, résigné.

Ce n'était pas la première fois qu'on le mettait à contribution parce qu'il n'était pas américain. Aux États-Unis, toutes les vies étaient sacrées, mais certaines l'étaient un peu moins que d'autres.

— L'échange que réclame Radulan Sahiron n'est pas envisageable ?

— Non. Hors de question de libérer des criminels.

L'Américain baissa les yeux sur sa montre et remit son Zippo dans sa poche.

— Venez ! Nous allons à *Yeowarat*.^[21]

— Pourquoi faire ?

— C'est la raison de votre *stop* à Bangkok : rencontrer quelqu'un qui peut, indirectement, vous donner un coup de main dans l'affaire Jeffrey Cox.

Lorsqu'ils sortirent, il tombait des cordes. Queue de mousson. À peine installé à côté de Malko, Craig Maloney revint à la charge.

— Ce n'est pas seulement à cause de votre passeport autrichien que nous faisons appel à vous, plaida-t-il. Il y a quelques années, en Thaïlande, vous avez résolu d'une façon remarquable une autre histoire d'otage^[22]... On a besoin de quelqu'un d'astucieux. Radulan Sahiron n'acceptera pas d'argent et ne bluffe pas. Si nous ne récupérons pas Jeffrey Cox, il le tuera. Personne n'a envie de voir son nom sur le North Wall^[23].

Malko ne répondit pas. Plusieurs fois, lorsqu'il s'était rendu au QG de la Central Intelligence Agency à Langley, son attention avait été attirée par le mur nord du grand hall. Là, au-dessous d'une inscription en lettres d'or : « In honor of those members of the Central Intelligence Agency who lost their lives in the service of their country »^[24], des dizaines d'étoiles noires – soixante et onze en tout – étaient incrustées dans une grande plaque de marbre blanc du Vermont. Dessous, se trouvait une boîte de verre et d'acier contenant un livre, *The Book of Honor*, aussi sacré pour les membres de la CIA qu'un morceau de la Vraie Croix. La liste des agents de la *Company* morts en service. Certaines années ne comportaient même pas de nom : juste des étoiles noires. Les noms des agents étaient encore secrets...

La voix de Craig Maloney, pressante, interrompit sa rêverie.

— Malko, il faut sauver le *field-officer* Jeffrey Cox.

CHAPITRE III

— Cela me paraît presque impossible, rétorqua Malko, en dépit de la bonne opinion que vous avez de mes capacités. Qu'est-ce que la station de Manille peut apporter ?

— Ils feront tout ce qui est en leur pouvoir, bien sûr. Ils n'étaient pas au courant de l'opération Jeffrey Cox et sont tombés des nues. Eux se concentrent sur les écoutes techniques et travaillent avec leurs homologues philippins. Tout est parti du C.T.C.^[25]

Il fut projeté contre Malko par un virage sec. Le chauffeur, quittant Silam Road, venait de s'engager sur une des nouvelles autoroutes urbaines filant vers le nord. Le spectacle était étonnant : on avait l'impression de voler au-dessus des maisons.

Malko revint au problème immédiat

— Sait-on où est détenu Jeffrey Cox ?

— Quelque part à Jolo, dans la jungle. La priorité absolue est de rétablir un contact avec lui. Qu'il sache qu'on ne l'oublie pas.

— Comment ?

— Vous verrez cela sur place. Il paraît que des réseaux de communication ont été montés pour les otages détenus par le commandant « Robot ». Ils reçoivent du courrier et des vivres. Ensuite, il faut examiner la possibilité de monter une opération d'exfiltration avec l'aide d'un commando spécialisé. Les satellites donnent des informations, mais ce n'est pas suffisant. Il y a plusieurs groupes rebelles dans la jungle de Jolo, il est impossible d'identifier du ciel celui qui nous intéresse.

— Il faudra que j'aille à Jolo ?

Craig Maloney réagit vivement :

— À Jolo, sûrement pas ! *Personne* ne va plus à Jolo. Même l'armée est incapable d'y assurer votre sécurité, sauf si vous restez dans ses camps, ce qui ne servirait à rien. On peut opérer à partir de Zamboanga, le port de Mindanao d'où partent les bateaux pour Jolo.

— Où se trouve Ivy Cox, en ce moment ?

— D'après les Philippines, elle est repartie chez sa mère, sur l'île de Basilan.

— Donc, il faut aller à Basilan.

— Surtout pas, c'est encore plus dangereux que Jolo.

Cela devenait un gag...

— Vous croyez vraiment que je peux monter une opération pour sauver Jeffrey Cox à partir de Zamboanga ? insista Malko.

La Ford sembla brusquement plonger de l'avant, comme un avion qui atterrit. Ils quittaient l'autoroute surélevée pour redescendre sur terre. Malko aperçut des enseignes en caractères chinois : ils étaient à *Yeowarat*.

— Vous n'avez pas le choix, trancha Craig Maloney quand la voiture fut revenue à l'horizontale, Jolo et Basilan sont *off limits* et même Zamboanga n'est pas sûr. La ville grouille de sympathisants d'Abu Sayyaf qui commettent régulièrement des attentats.

Cela n'allait pas être simple...

Le chauffeur arrêta la voiture. En descendant, Malko reconnut Chareng Road, la rue principale du quartier chinois, où les bijouteries s'alignaient les unes à côté des autres. À cette heure tardive, tout était fermé, les échoppes volantes qui encombraient les trottoirs, de jour, s'étaient envolées, laissant la place à d'énormes sacs-poubelle.

— Qui viendrait nous voir ici ? demanda-t-il, intrigué.

— Nous allons rencontrer quelqu'un qui peut être utile à votre mission. Ling Sima, une Chinoise qui appartient aux Services de Pékin et qui « traite » les triades. Nous travaillons quelquefois ensemble. Je lui ai parlé du problème Jeffrey Cox et elle m'a promis de vous donner un message pour un de ses correspondants aux Philippines. Un homme très puissant qui pourra éventuellement vous aider. Il ne faut rien négliger. Suivez-moi.

L'Américain s'engagea dans une ruelle sombre et malodorante et, quelques mètres plus loin, entra dans un couloir étroit éclairé par une ampoule jaunâtre. Au fond, une porte d'acier toute neuve tranchait avec l'aspect général des lieux. Craig Maloney appuya trois fois sur une sonnette. Quelques instants plus tard, on entendit des bruits de verrous et la porte blindée s'ouvrit sur un Chinois minuscule. Il s'effaça, désignant de la main une ouverture sur la gauche.

Malko pénétra le premier dans une petite pièce aux murs peints en noir, décorée de bois doré et de gravures chinoises. Un canapé profond en L occupait deux pans de mur, face à une table basse où s'épanouissait un magnifique bouquet d'orchidées. Des spots diffusaient une lumière tamisée. Par une porte ouverte, Malko aperçut des rangées de chaînes d'or : ils étaient dans l'arrière-boutique d'une bijouterie. Ce n'est qu'en entendant un martèlement de talons qu'il remarqua dans un coin de la pièce un escalier en colimaçon menant au premier étage. Une femme était en train de le descendre. Lorsqu'elle apparut en pleine lumière, Malko fut frappé par sa classe. Grande et mince, les cheveux courts encadrant un visage très pâle, où la bouche rouge éclatait comme un fruit, une silhouette élancée, soulignée par un haut de soie blanche ras du cou et un pantalon de

cuir noir très ajusté qui mettait en valeur d'interminables jambes. Avec ses escarpins, elle devait mesurer un mètre quatre-vingts.

Craig Maloney fit les présentations

— Malko Linge, Ling Sima.

La Chinoise tendit une longue main à Malko avec un sourire éblouissant :

— Je suis enchantée, dit-elle. Prenez place. À peine étaient-ils assis que le petit Chinois apparut, portant un plateau d'argent avec une bouteille de cognac Otard XO et trois verres ballon. Les Chinois adoraient le cognac. Le Chinois versa le liquide ambré dans les trois verres et s'éclipsa comme une ombre. Ling Sima examinait Malko, les yeux mi-clos, arborant un léger sourire, ses longues mains enserrant le verre ballon.

— J'ai entendu parler de vous, monsieur Linge, dit-elle d'un ton léger. Vous êtes à Bangkok depuis longtemps ?

Ling Sima parlait un anglais un peu heurté, mais très compréhensible. Malko lui rendit son sourire, se disant qu'elle avait vraiment beaucoup de charme. Elle prit une cigarette dans un coffret d'acajou et Malko la lui alluma aussitôt avec son Zippo armorié à ses armes.

— Je suis arrivé aujourd'hui et je repars demain matin, dit-il.

— M. Linge va aux Philippines pour l'affaire dont je vous ai parlé, précisa aussitôt Craig Maloney.

Siti Gang You le fixa avec un sourire un peu plus marqué.

— Il faudra revenir à Bangkok, c'est une ville qui a beaucoup de charme.

— Effectivement, dit Malko, le regard sur les jambes interminables gainées de cuir noir.

En dépit de son extrême minceur, Ling Sima dégageait une grande sensualité. Peut-être à cause de son regard de tueuse, pétillant d'intelligence, et de son sourire éclatant, Plutôt rare chez une Chinoise.

Craig Maloney posa son verre de cognac et demanda d'une voix égale :

— Avez-vous pensé à mon problème ?

La Chinoise huma longuement son Otard XO avant de répondre d'un ton détaché :

— Oui, tout à fait, je vais donner à M. Linge une recommandation pour un ami qui a un certain poids et peut lui venir en aide.

— Il habite Manille ? demanda Malko.

— Non, Zamboanga. Il exporte des fruits vers toute l'Asie. Il s'appelle Lee Kwan We.

Malko ne voyait pas très bien comment un commerçant pouvait l'aider dans sa mission, mais pourquoi contrarier la belle Siti...

— Vous avez son téléphone ? demanda-t-il.

— Il vaut mieux aller le voir, précisa Ling Sima. Je vais vous remettre un message à son intention.

Elle se leva et disparut dans la boutique, revenant avec un bloc et un gros stylo doré. Elle se mit à écrire avec application, dessinant des caractères à toute vitesse. On n'entendait plus que le crissement de la plume sur le papier. Ensuite, elle plia la feuille, la mit dans une enveloppe et la tendit à Malko :

— Je pense qu'il vous recevra bien. Si vous repassez par Bangkok, dites-moi comment ça s'est passé.

— Je n'y manquerai pas, affirma Malko.

Il lui sembla que le regard de la Chinoise en disait plus que ses paroles. Il mit l'enveloppe dans sa poche et ils bavardèrent en savourant leur cognac. Ling Sima le buvait comme un chat, à petites gorgées gourmandes. Avec, de temps à autre, un coup d'œil rapide en direction de Malko. C'est l'Américain qui, après avoir vidé son verre, donna le signal du départ.

Dehors, Malko demanda :

— Qui est-ce ?

— Une « clandestine » des Services de Pékin. Ceux-ci l'utilisent lorsqu'ils veulent collaborer discrètement avec nous. Elle possède une bijouterie et a le bras très long, grâce à ses relations personnelles avec les dirigeants des Services. Elle va souvent à Pékin.

— C'est une très jolie femme, remarqua Malko.

Craig Maloney eut un rire égrillard :

— J'ai l'impression qu'elle vous trouve à son goût, elle aussi. Mais avec les Asiatiques, on ne sait jamais.

— Et qui est Lee Kwan We ?

— Un responsable de la triade 14 K. Lui aussi a le bras très long. Lorsque des commerçants chinois se font racketter en Malaisie ou aux Philippines, il joue les intermédiaires. Il paraît qu'il est en excellents termes avec le gouverneur de l'île de Jolo, Abdusakar Mariki. Vous voyez qu'on ne vous envoie pas au casse-pipe sans biscuits...

— J'aimerais quand même mieux savoir ce qu'il y a dans la lettre, remarqua pensivement Malko.

Il se méfiait des Chinois.

Craig Maloney le raccompagna au *Shangri-La*, où logeait Malko, et lui serra vigoureusement la main.

— Je vous souhaite bonne chance, fit-il avec chaleur.

Malko se dit qu'il en aurait besoin.

*

* *

Une pluie battante tombait d'un ciel bas et noir, noyant d'un halo brumeux les innombrables jeepneys peinturlurés de couleurs vives et

bourrés de passagers trempés, les vieilles maisons au toit de tôle rongées par l'humidité, les gratte-ciel inachevés, les incroyables faisceaux de câbles électriques accrochés à de vieux poteaux de bus, comme des nids de serpents noirs. Manille semblait en train de se désagréger sous les dernières rafales de la mousson. Immense ville plate de douze millions d'habitants, paralysée par une circulation démente, elle paraissait s'étendre à l'infini. Une heure s'était déjà écoulée depuis l'aéroport. Malko, de son taxi, regardait défiler les carcasses métalliques abandonnées, les vieilles maisons lépreuses, les boîtes à karaoké de ce qui avait été le quartier le plus élégant de Manille, l'avenue Roxas, qui longeait la mer sur des kilomètres.

Désormais, l'élégance s'était déplacée à Makati, piqueté des quelques gratte-ciel modernes de la ville. Le taxi passa devant les toits de tôle verdâtres de l'ambassade américaine, isolée au milieu d'un magnifique parc en bord de mer, et protégée comme Fort-Knox. Des miradors surveillant le port, des rangées de plots de ciment jaune et noir décourageaient les voitures-suicide, et des gardes en bleu de l'agence Pinkerton renforçaient la police locale. Un peu plus loin, des groupes de Philippins faisaient stoïquement la queue devant l'immense consulat, se protégeant de la pluie sous des feuilles de plastique, avec le fol espoir d'obtenir un visa pour l'Eldorado.

Face au port, le *Manila Hotel* où Malko avait jadis passé de bons moments, ressemblait à un vieux navire de croisière désaffecté, avec son imposant hall désert n'abritant plus qu'un orchestre de musique de chambre désuet.

L'hôtel avait été discrètement déclassé, à cause de son nouvel environnement et de l'éloignement de Makati. Malko fût quand même heureux de retrouver la vue sur les navires, même si on les apercevait à peine dans la brouillasse.

À peine dans sa chambre, il appela l'ambassade américaine, et demanda Ted Redmond, le chef de station de la CIA à Manille, qu'il eut immédiatement en ligne.

— Vous êtes à Manille ? demanda l'Américain.

— Oui.

— Alors, venez tout de suite. Je prévois la grande entrée.

*

* *

— Il faut sauver le *field-officer* Jeffrey Cox !

Ted Redmond avait vissé le regard de tueur de ses yeux bleus sur Malko, les mains à plat sur son bureau. Avec ses cheveux gris en épi, il ressemblait vaguement à Bill Clinton, en beaucoup plus petit.

Son bureau, au troisième et dernier étage de l'ambassade, donnait sur la mer. On entendait la pluie marteler le toit de tôle. Malko ne se démonta pas.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, dit-il simplement. J'ai été briefé à Bangkok par Craig Maloney. Avez-vous d'autres éléments à me donner ?

— Bien sûr ! fit aussitôt le chef de station. Il appuya sur un interphone et lança de sa voix sèche :

— Mildred, pouvez-vous apporter le dossier J.C. ?

Quelques instants plus tard, une jeune femme pénétra dans la pièce, un dossier rouge à la main.

Très brune, un nez important, d'immenses yeux noirs, la peau très mate. La veste de son tailleur de toile laissait apercevoir deux seins rebondis et sa jupe s'arrêtait au premier tiers de ses cuisses. Lorsque son regard croisa celui de Malko, ce dernier sut instantanément qu'il avait en face de lui une authentique salope. Les vibrations...

— Mildred Fulton, mon assistante, a réuni les quelques éléments que nous possédons, expliqua le chef de station. Mildred, je vous présente Malko Linge.

Mildred Fulton, les yeux dans les siens, serra longuement la main de Malko.

— Enchantée ! J'espère pouvoir vous être utile.

— Asseyez-vous, proposa Ted Redmond.

Ils prirent place autour de la table basse et Mildred Fulton prit la parole

Nous n'avons pas encore réussi à établir un contact avec Jeffrey Cox, expliqua-t-elle. Nous ignorons où il se trouve exactement et dans quel état physique il est. Mais les otages détenus par le commandant « Robot » bénéficient d'un système qui leur permet de recevoir des vivres, des nouvelles, du courrier. C'est le premier point à résoudre.

— D'où partent ces colis ? interrogea Malko.

— De Zamboanga, à Mindanao, répondit Ted Redmond. Un endroit dangereux. L'ambassadeur ne nous autorise à y aller qu'entre deux avions. Hors de question d'y coucher. Il y a des risques d'enlèvement.

— Donc, conclut Malko, vous n'avez personne là-bas en permanence ?

— Un *stringer*, corrigea Ted Redmond. Roberto, un ancien Marine philippin devenu chauffeur. Plus un garde du corps qu'autre chose.

— Comment fonctionne ce système de colis ?

— Une des grandes familles de Jolo a trouvé ce moyen pour gagner de l'argent. Ils acheminent des colis contre rémunération.

— Je vais donc être amené à les contacter ?

— Bien sûr.

— Je me présenterai sous quelle étiquette ? Officiellement, Jeffrey Cox n'est qu'un touriste.

— Délégué de la Croix-Rouge, annonça aussitôt Mildred. Nous avons tout arrangé avec le délégué local, un ami du général

Dominador Domingo, commandant la police de Zamboanga.

— Le délégué ne peut pas prendre lui-même les contacts nécessaires ?

— Il ne veut pas, trancha Ted Redmond. Trop dangereux. Je pense que le mieux est de vous installer à l'hôtel *Garden Orchid*, en face de l'aéroport. C'est là que séjournent tous ceux qui s'occupent des otages détenus par le commandant « Robot ». Y compris les gens chargés de la négociation, deux colonels de réserve de l'armée philippine. Ernesto Pacuno, dit « Dragon », et son adjoint « Dragonito ».

On avait l'impression d'être dans une bande dessinée.

— J'ai le numéro du portable de « Dragon », compléta Mildred Fulton. Il vous branchera sur les gens utiles.

— Pourquoi ne pas aller à Jolo ? interrogea Malko.

— Parce que je ne veux pas avoir *deux* otages au lieu d'un, fit simplement Ted Redmond. Jolo est pourri, totalement aux mains des Abu Sayyaf. Ils viennent même enlever les gens dans les hôtels.

— Et comment va-t-on à Zamboanga ?

— Il y a deux vols par jour, dit aussitôt Mildred. Je vous ai retenu une place sur le vol de quatre heures moins dix.

— Demain ?

— Non, cette nuit !

Autrement dit, il fallait se lever à trois heures du matin ! Ça commençait bien.

— Là-bas, il vaut mieux ne pas circuler seul en ville, conseilla l'Américain.

— Vous serez accueilli par Roberto, compléta Mildred. Il a une voiture et vous procurera une arme. Ce n'est pas difficile : tout le monde en a une. J'espère que vous n'aurez pas à vous en servir...

Ted Redmond posa devant Malko une carte de visite couverte de numéros de téléphone.

— Voilà tous les numéros du général Dominador Domingo. Vous dînez avec lui demain soir. Il viendra vous chercher à votre hôtel. Il vous briefera et peut être extrêmement utile.

— Il sait qui je suis ?

Ted Redmond eut un léger sourire :

— Il n'a pas posé de question, mais je pense qu'il s'en doute.

Le silence retomba. Le temps ne s'arrangeait pas, la pluie fouettait les vitres et on ne voyait presque plus la mer, noyée de brume. La nuit allait bientôt tomber. Mildred versa du café et Malko y trempa les lèvres. Infect. Ted Redmond but le sien d'un trait et lança de sa voix sèche :

— Dès que vous aurez organisé la reprise de contact avec Jeffrey Cox, il faut absolument découvrir *qui* a révélé aux Abu Sayyaf sa véritable qualité. C'est vital pour la suite des opérations. Sa femme

pourra probablement vous aider.

— Il paraît qu'elle est repartie à Basilan, où je ne peux pas non plus me rendre...

Les yeux de tueur de Ted Redmond étincelèrent.

— Il faudra trouver d'autres sources...

— Dès que vous serez là-bas, prenez une carte Smart pour votre portable, ajouta Mildred. Ça marche mieux. On en trouve au centre commercial Minpro.

— C'est tout ? demanda Malko, un peu agacé par l'attitude très directive du chef de station, qui compensait sa petite taille par une « gang-ho », attitude presque comique.

— Non. Ne sortez *jamais* seul le soir, martela aussitôt l'Américain. Même armé.

Mildred Fulton se leva.

— Je dois récupérer des cartes d'état-major de Jolo à Quezon City, à l'état-major. Il faudrait que je puisse vous les remettre avant votre départ.

Malko baissa les yeux sur son chronographe Breitling : six heures moins le quart.

— Je retourne à l'hôtel et j'y resterai jusqu'à mon départ, dit-il.

*

* *

Malko était en train de se dire qu'avec toutes les restrictions opérationnelles qu'on lui imposait, on lui demandait de disputer un match de boxe avec une main attachée derrière le dos, lorsque le téléphone le fit sursauter. Sa Breitling indiquait neuf heures dix ! Tout de suite, il reconnut la voix caressante de Mildred Fulton :

— Monsieur Linge ? Je suis désolée de vous appeler si tard, mais la circulation est épouvantable ! J'ai mis une heure et demie pour revenir de Quezon City !

— Vous êtes en bas ?

— Non ! À Makati, chez moi. C'était plus court pour revenir.

— Ce n'est pas grave, assura Malko, je vous attends. Vu l'heure, nous pourrions dîner à l'hôtel.

— Merci, dit Mildred Fulton. Mais, dans ce cas, pourquoi ne venez-vous pas dîner ici ?

— Pourquoi pas ? Mais où ?

— Il y a un restaurant très gai, le *Havana Club*. Les taxis connaissent. J'y serai dans un quart d'heure, ce n'est pas loin de chez moi.

— Va pour le *Havana Club* ! conclut Malko.

Cinq minutes plus tard, après avoir fendu la foule des touristes japonais massés dans le hall, il était dans un taxi. Il ne pleuvait plus mais il mit quarante minutes pour atteindre une grande place bordée

de restaurants.

Le taxi s'arrêta pile devant le *Havana Club* dont les tables protégées par de grands parasols occupaient tout le trottoir ! Malko sortit, assailli aussitôt par la chaleur humide et aperçut Mildred Fulton déjà installée à une table, en face d'un bar rudimentaire. Elle se leva pour venir à son rencontre. Ses yeux allongés au mascara semblaient immenses. Elle avait troqué sa veste pour un T-shirt noir décolleté en V offrant une vue imprenable sur sa poitrine, et sa jupe était encore plus courte que dans ses souvenirs...

— C'est gentil d'être venu ! dit-elle. Installons-nous.

Elle commanda aussitôt deux « mojitos »^[26] avec un assortiment de « tapas ». On se serait cru à Cuba. À l'intérieur, un orchestre enchaînait salsas et rumbas. Des couples se pressaient sur une piste minuscule. Malko avait soif et vida son mojito d'un trait. Le second surgit comme par miracle. Mildred Fulton l'observait, avec une expression langoureuse.

— Je vous envie d'aller à Zamboanga ! soupira-t-elle.

— Pourquoi ? Ça n'a pourtant pas l'air d'un endroit de rêve...

— Là-bas, il se passe quelque chose... Ici, à Manille, on s'ennuie à mourir. Moi qui avais rejoint l'Agence pour une vie active...

— D'où venez-vous ?

— Ma mère est hindoue. D'ailleurs je parle hindi, mais ici, cela ne me sert à rien.

Cela expliquait son nez important et son teint foncé. Et aussi son attitude chaleureuse, peu anglo-saxonne.

Mildred grignotait les tapas de bon appétit, les arrosant de mojitos. Malko commençait à avoir la tête lourde : le décalage horaire, mais aussi les mojitos dosés pour assommer un mammoth.

Mildred Fulton avala les derniers tapas et lança gaiement :

— On danse ?

Ils gagnèrent la piste où une douzaine de couples ondulaient, serrés comme des sardines. Même avec ses talons, Mildred était beaucoup plus petite que Malko. Pourtant, elle s'incrusta étroitement à lui pour une danse nettement inspirée du Kama-Sutra. Le rhum aidant, Malko commençait à trouver la situation agréable. La musique le berçait, tropicale et sensuelle. Une salsa cubaine où on oscillait sur place, en se frottant l'un contre l'autre.

L'orchestre fit un break et ils regagnèrent leur table. Malko sursauta en regardant sa Breitling. Minuit dix !

Il ne me reste pas beaucoup de temps, remarqua-t-il.

Mildred Fulton sembla sauter sur l'occasion :

— Vous n'aurez pas le temps de dormir. Passons chez moi pour que je vous donne les cartes. Ensuite, mon chauffeur vous amènera à votre hôtel et à l'aéroport.

— C'est une bonne idée, approuva Malko.

Mildred le précéda jusqu'à une Honda blanche.

— J'habite au village Dasmarias, dit-elle, une petite ville privée. Ce n'est pas loin.

Effectivement, dix minutes plus tard, ils franchirent un poste de garde, érigé au milieu de la chaussée et qui filtrait tous les visiteurs.

De l'autre côté, on se serait cru à Beverly Hills. Des villas élégantes noyées de végétation le long de rues bien entretenues, de pelouses tirées au cordeau. Une ville privée au milieu de l'immense métropole pouilleuse. Le portail de la villa de Mildred s'ouvrait électroniquement. Ils entrèrent dans un salon rafraîchi par de grands ventilateurs où on ne voyait qu'un immense canapé de velours de soie rouge, enrichi de coussins en faux léopard. Totale kitsch !

— C'est mon canapé « diabolique » ! fit Mildred. J'en suis tombée amoureuse quand je l'ai vu. Il vient de Paris, de chez l'architecte d'intérieur Claude Dalle. Si vous voulez, nous avons le temps de prendre un bain dans la piscine...

— Je n'ai pas de maillot, observa Malko.

— Je vous en prête un de mon mari. Il est à Singapour pour la semaine. Installez-vous.

Dehors, la température était délicieuse. Malko s'installa dans un transat moins confortable que le canapé « diabolique », un peu groggy. Sa première pause depuis son départ de Vienne. Soudain, des haut-parleurs se mirent à cracher de la musique : la même que celle du *Havana Club* ! Mildred réapparut aussitôt, enveloppée dans un peignoir de bain rouge, un cigare à la main. Elle sortit de la poche de son peignoir un Zippo en marqueterie et entreprit d'allumer son cigare.

— Ça ne vous choque pas ? demanda-t-elle. J'adore Cuba et le cigare.

Elle en tira une longue bouffée, et, d'un geste naturel, défit la cordelière de son vêtement. Dessous, elle ne portait qu'un minuscule deux-pièces noir et une large ceinture dorée métallique. Le soutien-gorge soutenait le quart de ses seins et le string ne laissait pas ignorer grand-chose du bas de son corps. Elle se mit à onduler en tournoyant sur place au rythme de la salsa, permettant à Malko d'admirer deux fesses rondes et cambrées. Mildred ruisselait de sensualité. Son abondante poitrine débordait du tissu qui en dessinait les pointes. Tout son corps respirait le sexe. Elle tendit la main à Malko, l'arrachant de son transat.

— Venez danser !

Nouant ses bras autour de son cou, le visage levé vers lui, elle se lança dans une danse beaucoup plus sexuelle qu'au *Havana Club*. Son soutien-gorge glissa, dévoilant les aréoles et les longues pointes

presque noires de ses seins. Tout à coup, elle enfonça une langue impérieuse dans la bouche de Malko, pour un baiser sorti directement des pages du Kama-Sutra. Tout en frottant lentement les pointes de ses seins à sa chemise de voile. Elle interrompit son baiser pour demander, espiègle :

— Vous n'êtes pas mieux qu'au *Manila* ?

C'était difficile de prétendre le contraire...

Posant son cigare, elle ouvrit la chemise de Malko et commença à lui caresser la poitrine avec une habileté consommée. Puis, elle prit ses mains et les plaça sur ses seins à elle, dans un geste sans équivoque. Dès que Malko se mit à les caresser et à les malaxer, l'expression de Mildred changea. Elle semblait frappée de stupeur, le regard fixe, les traits crispés, la bouche entrouverte.

Presque avec rage, elle défit la ceinture de Malko, fit tomber son pantalon, baissa son slip et dégagea son sexe. À genoux sur le transat, elle l'enfonça dans sa bouche, pour une fellation endiablée. En même temps, ses hanches continuaient à se balancer au rythme de la musique. Quand elle jugea Malko à point, elle se releva, le poussa sur le transat et s'installa à califourchon sur lui. Elle se redressa ensuite un peu, écarta son string et d'une main sûre, guida Malko en elle, se laissant retomber sur lui bien emmanchée...

— Occupe-toi de mes seins ! demanda-t-elle d'une voix douce.

Délicatement, elle reprit son cigare et se mit à en tirer de petites bouffées en se balançant doucement d'avant en arrière.

Cette lente cavalcade ne s'accéléra que plusieurs minutes plus tard. Mildred se mit à monter et à descendre, de nouveau avec son masque d'amour. Puis elle lâcha son cigare, et le regard noyé, lança à Malko

— Prends mes hanches ! Fort !

Il aurait fallu qu'il ait plusieurs bras, comme les dieux hindous...

Mildred Fulton avait oublié cigare et salsa. Déchaînée, elle galopait sur le ventre de Malko, ses gros seins se balançant en mesure, les cheveux dans la figure, la bouche entrouverte, les yeux fous. Soudain, elle poussa un cri sauvage, s'immobilisa, haletante, puis s'effondra sur le torse de Malko, en nage, le corps encore secoué de spasmes.

Le temps de récupérer, elle se redressa en soupirant :

— *My God ! It was so good !* [27]

Avec une grimace de regret, elle s'arracha de lui et se remit debout, jetant un regard complice au sexe encore dressé qui venait de la faire jouir. Elle se pencha et l'embrassa légèrement, avant de ramasser son cigare. Elle essaya de tirer dessus, mais il était éteint.

— Viens ! proposa-t-elle, on va se baigner ! On ajuste le temps.

Malko plongea à sa suite dans la piscine. L'eau était délicieusement tiède. Il regarda le ciel enfin étoilé : sa mission aurait pu commencer plus mal. Mildred nagea un peu, puis vint se coller contre lui, lui

léchant la poitrine comme un chat. Elle pouffa toute seule :

— Quand je t'ai vu dans le bureau de Ted, dit-elle, je me suis juré de te baiser avant que tu ne partes à Zamboanga. Je suis de suite tombée amoureuse de tes yeux.

— De mes yeux seulement... sourit Malko.

Elle empoigna doucement son sexe.

— De ça aussi ! corrigea-t-elle. Tu m'as bien fait jouir. C'était si bon ! Mon mari me baise une fois par mois... Ce n'est pas assez. Ce climat est très érotique, tu sais.

L'atmosphère de cette maison vide et aussi le canapé « diabolique » de Claude Dalle... Ses doigts restèrent noués autour de Malko qui sentit sa vigueur revenir peu à peu. Se tenant d'une main au rebord de la piscine, Mildred le masturbait avec lenteur. Quand elle le sentit bien raide, elle s'accrocha à ses épaules et se laissa tomber sur lui, s'emplant d'un trait. Insatiable. Grâce à l'eau, elle semblait ne peser presque rien. Malko avait placé ses mains sous ses fesses et la faisait monter et descendre. En en déplaçant une involontairement, il viola d'un doigt les reins de la jeune femme. Celle-ci sursauta.

— Tu aimes ça, salaud ! souffla-t-elle.

Malko comprit qu'elle aimait ça. Il se dégagea d'elle, la prit par la main, la forçant à sortir de la piscine, et l'emmena jusqu'au transat. Docilement, elle s'y agenouilla, les mains accrochées au dossier. Debout derrière elle, Malko s'empara d'abord de son sexe, attirant Mildred à lui par la ceinture dorée. Il attendit qu'elle commence à gémir, puis se retira et pointa son sexe un peu plus haut.

Mildred Fulton n'en était sûrement pas à son coup d'essai car il eut à peine à forcer, s'enfonçant dans sa croupe avec une facilité presque frustrante...

C'était quand même délicieux, d'autant que la jeune femme creusait les reins pour mieux le recevoir. Il la viola longuement, la dilatant tellement qu'il avait l'impression d'être au fond de son sexe. C'est pourtant dans ses fesses qu'il se répandit, l'attirant contre lui grâce à la ceinture dorée qui amincissait sa taille, faisant paraître ses fesses encore plus rondes.

— Salaud, soupira Mildred hors d'haleine. Tu m'as violée.

Apaisé, Malko regarda les aiguilles lumineuses surdimensionnées de sa Breitling. Il était deux heures moins le quart... Juste le temps de repasser à l'hôtel et d'aller à l'aéroport. Mildred s'ébroua

— Il faut que tu y ailles ?

— Oui.

— Je vais chercher les cartes. Elle disparut dans la maison et réapparut, en pantalon et chemisier, une grande enveloppe à la main. Cinq minutes plus tard, ils roulaient dans les avenues enfin désertes de Manille.

— Tu ne diras rien à Ted Redmond. Il serait furieux, ça fait six mois qu'il essaie de me baiser...

— Juré, promet Malko.

À trois heures et quart, ils étaient à l'aéroport. Mildred Fulton, les traits encore marqués par le plaisir, leva son visage vers Malko.

— Fais attention ! fit-elle simplement. Zamboanga est une ville très dangereuse.

Ils s'embrassèrent et il pénétra dans l'aérogare flambant neuf, et presque vide. Quelques femmes voilées attendaient le vol pour Zamboanga. Pas un seul Blanc. Malko s'assit et bâilla, se demandant comment il allait pouvoir sauver le *field-officer* Jeffrey Cox. Sans y laisser sa peau, à lui.

CHAPITRE IV

Malko regarda autour de lui, surpris : l'aéroport de Zamboanga était situé pratiquement en pleine ville ! Le long du trottoir, s'alignait une file d'engins bizarres ; une nacelle accrochée au flanc d'une moto, le toit peinturluré de couleurs criardes : les tricycles, sortes de taxis du pauvre. Un homme aux cheveux noirs en brosse, affublé d'une grosse moustache, surgit de la foule, brandissant une pancarte à son nom. Malko s'approcha.

— Vous êtes Roberto ?

— *Si, señor !*

L'ancien Marine avait une bonne tête. Il donna à Malko une longue poignée de main, saisit sa valise et l'entraîna vers une vieille Toyota verdâtre, garée en face de l'aérogare. Quelques soldats, M. 16 à l'épaule, traînaient, désœuvrés.

À peine dans la voiture, Roberto se tourna vers Malko, les yeux brillants

— Il paraît que vous avez besoin d'une arme ?

— Exact.

— Venez, j'ai un copain armurier, pas loin.

Apparemment, c'était plus urgent que d'aller à l'hôtel. Malko s'installa à l'avant de la Toyota vaguement climatisée, et Roberto démarra aussi vite que le permettait le vieux moteur.

Cinq minutes plus tard, ils passaient devant le *Garden Orchid*, gros motel surmonté d'une énorme antenne noyé dans la verdure, pour s'arrêter cent mètres plus loin dans Governor Camins Avenue, devant un magasin signalé par une gigantesque douille dorée de cinquante centimètres de diamètre dépassant de la façade, au milieu d'une cible aux cercles concentriques rouges et noirs, et annonçant « Arms Depot ». Le patron accueillit le Philippin à bras ouverts.

— Je vous ai sélectionné quelque chose de bien, annonça Roberto à Malko, les yeux brillants comme un enfant dans un magasin de jouets.

L'armurier sortit alors d'une vitrine une arme impressionnante : un pistolet automatique chromé à l'interminable canon. Il le posa devant Malko. Roberto fit l'article :

— C'est un Automag calibre 30, expliqua-t-il. Il tire des cartouches de carabine. Cela perce tous les gilets pare-balles. On peut l'avoir pour six cents dollars.

Malko, effaré, regarda le long canon. On était loin de son élégant pistolet extraplat. Ça, c'était un obusier. Roberto insista :

— Il nous donne deux boîtes de cartouches avec... Ce n'est pas cher. Je l'achète à mon nom, bien sûr. Quand vous n'en aurez plus besoin, vous pourrez me le revendre. Il est mieux que le mien.

Joignant le geste à la parole, il tira de sous sa chemise la copie espagnole Llama d'un Colt 45.

Malko comprit qu'il ne fallait pas briser son rêve.

— Bien, je le prends, dit-il en comptant six billets de cent dollars.

Il glissa l'arme dans sa ceinture : l'extrémité du canon lui arrivait à l'aîne. C'était un truc pour la chasse à l'éléphant ! Roberto sortit les pans de sa chemise de son pantalon et les lissa, ravi :

— Comme ça, on ne voit rien ! souligna-t-il. Tout le monde fait la même chose.

Trois minutes plus tard, Malko débarquait au *Garden Orchid*, qui se trouvait quasiment en face de l'aéroport.

— Je vais me garer et je vous attends dans le hall, annonça Roberto.

La perle hôtelière de Zamboanga ressemblait à un gros motel, avec un *bar-lounge* à gauche et un petit hall prolongé par la salle à manger donnant sur la piscine en contrebas.

On l'installa au troisième, au 317, une chambre donnant sur la piscine, où la clim faisait un bruit d'enfer. Il se changea, dissimulant son obusier sous une chemise sport, et redescendit. Roberto était déjà en train de prendre un café. Il sourit à Malko :

— Tout le monde est là !

— C'est-à-dire ?

Le Philippin baissa la voix

— Là-bas, à la table près de la fenêtre, c'est Abdusakar Mariki, le gouverneur de Jolo.

Il désignait à Malko un Philippin en T-shirt rayé bleu et blanc, en train de discuter avec trois Chinois. Roberto ricana :

— C'est lui le vrai patron des kidnappings !

— Comment ça ?

— Le commandant « Robot » a travaillé pour lui pendant des années, pour ses campagnes électorales. Il faisait tous les sales boulots. Je suis sûr qu'ils sont de mèche. « Robot » n'aurait pas pu organiser tout ça sans l'autorisation du gouverneur.

— Il est aussi impliqué dans celui de Jeffrey Cox ?

Roberto parut moins sûr de lui.

— Ce n'est pas certain. Radulan Sahiron vient de Basilan, lui, et c'est un politique. Mais, à Jolo, tout le monde se connaît...

Une fille ravissante surgit d'une boutique, passa près d'eux, adressant un sourire complice à Roberto.

— C'est Perlita, une des maîtresses de Mariki, souffla celui-ci. Elle est belle, non ?

Les traits fins, de hautes pommettes, une poitrine pointue, des fesses cambrées, Perlita ne laissait pas indifférent. Roberto se pencha vers Malko, égrillard :

— Si Perlita vous plaît, vous pourrez la voir quand le gouverneur n'est pas en ville. Elle est masseuse au New Penguin Tropical Health Palace. Mais elle vient aussi à l'hôtel pour cent pesos de plus.

Malko suivit des yeux la jeune femme qui avait rejoint le gouverneur.

— Il en a beaucoup comme ça ? demanda Malko.

— La plus belle, c'est une chanteuse de Manille, expliqua Roberto. Marilyn. Mais elle n'est pas souvent là. Il paraît qu'il lui offre beaucoup de bijoux.

Des journalistes bayaient aux corneilles un peu plus loin.

— Il faudrait que je rencontre le colonel Ernesto Pacuno, dit Malko. Celui qu'on appelle « Dragon ».

Roberto arbora aussitôt un large sourire.

— Ce n'est pas difficile, il est là-bas. Avec « Dragonito ».

Il désignait deux Philippins en civil installés à une table le long de la baie vitrée. L'un d'eux arborait une fine moustache de danseur sud-américain et des cheveux en brosse ; l'autre, corpulent, les cheveux rejetés en arrière, faisait mac.

— Vous voulez que je vous présente ? suggéra Roberto. Ils me connaissent.

Vautrés dans les fauteuils du hall, une demi-douzaine d'hommes en tenue sombre, armés jusqu'aux dents, surveillaient la porte. La garde du gouverneur.

— Pourquoi voulez-vous les voir ? insista Roberto.

— Je voudrais pouvoir envoyer des colis à Jeffrey Cox. Roberto hocha la tête :

— Eux sont branchés sur la filière Sabina. C'est une des grandes familles de Jolo. « Dragon » connaît tout le monde là-bas : il est marié avec la nièce du commandant « Robot ». Il fait tout le temps des allers-retours pour discuter des rançons. Les Libyens ne viennent que lorsqu'il faut apporter l'argent. Ils ont déjà remis sept millions de dollars au commandant « Robot »... Voulez-vous que j'aille demander à « Dragon » de vous aider ? Je dis que vous êtes de la Croix-Rouge...

— D'accord.

Roberto gagna la table des deux négociateurs, discuta avec eux quelques instants avant de faire signe à Malko de le rejoindre. Il fit les présentations, introduisant Malko comme un envoyé de la Croix-Rouge, puis s'éclipsa. Ce dernier ne pouvait détacher les yeux de l'énorme perle rose montée en chevalière qu'arborait « Dragon ».

Sûrement un bijou de famille... « Dragonito », lui, n'avait pas de bijoux, mais il lui manquait le petit doigt... Malko expliqua son problème et « Dragon » hocha la tête, plein de sympathie.

— Il faut organiser ça avec Sofia Kao. C'est elle qui représente la filière Sabina à Zamboanga. Vous pouvez lui dire que vous venez de ma part.

— Où puis-je la trouver ?

« Dragon » n'eut pas le temps de répondre : son portable sonnait. Le thème de *Mission impossible*... Il y avait de quoi se frotter les yeux. Le Philippin eut une brève conversation puis revint à Malko, après avoir balayé la salle du regard.

— Elle n'est pas là. Vous pourriez essayer le Minpro. Elle s'y trouve souvent le matin, avec des copines, au *Dunkin Donuts*. Sinon, elle vient souvent ici.

De nouveau, son portable chantait *Mission impossible*. Malko prit congé et alla retrouver Roberto.

— Vous savez où est le Minpro ?

— Bien sûr, c'est le centre commercial dans Don Pablo Lorenzo Street. Pas loin de la mairie.

— Sofia Kao, vous connaissez ?

— Oui, c'est la vieille qui s'occupe des colis pour les otages du commandant « Robot ». Elle se fait payer deux mille pesos par colis, parfois plus.

— Bien. Allons au Minpro.

*

* *

Une chaleur lourde et poisseuse pesait comme une chape de plomb sur les rues étroites et animées du centre de Zamboanga. Roberto se gara en face du Minpro, modeste centre commercial, et y pénétra avec Malko. Plusieurs fast-foods occupaient une partie du rez-de-chaussée. Des jeunes en T-shirt traînaient devant les vitrines. Malko alla d'abord acheter une carte Smart, tandis que Roberto inspectait les alentours. Il revint et souffla à Malko :

— Sofia est là-bas, avec deux copines. Celle qui est très maquillée.

Il désignait une table occupée par trois femmes d'âge mûr en train de manger des glaces. L'une d'elles avait un énorme chignon et le maquillage outrancier d'une diseuse de bonne aventure, les mains chargées de bagues, trois mentons, et quelques couches de dentelle noire pour envelopper un corps informe.

— Elle parle anglais ?

— Bien sûr, fit Roberto.

Malko afficha son plus beau sourire et s'approcha de la table. Il avait l'impression que tout le monde voyait l'énorme Automag dissimulé sous sa chemise.

— Mrs. Sofia Kao ? demanda-t-il.

— Oui, c'est moi, dit la grosse femme.

De près, elle était encore plus repoussante. Une masse gélatineuse couverte de fard. Malko exposa son problème, soulignant son appartenance à la Croix-Rouge. La Philippine l'examinait de ses yeux noirs perçants.

— Asseyez-vous, dit-elle enfin. Je voudrais vous aider, mais cela risque d'être difficile. Nous n'avons pas de contacts directs avec Radulan Sahiron. Mais je vais essayer de vous rendre service. Où êtes-vous à Zambo ?

— Au *Garden Orchid*. Chambre 317.

— Très bien, dit-elle. Quelqu'un vous contactera.

*

* *

— Où va-t-on maintenant ? demanda Roberto.

— Chez la femme de Jeffrey Cox. Elle est peut-être revenue. Vous savez où c'est ?

— Dans le quartier de Tetuan. On va demander.

Ils filèrent vers l'ouest. La circulation était plus fluide, il n'y avait plus que de petites maisons noyées dans la verdure. On se serait cru à la campagne, sans les innombrables et bruyants tricycles. Roberto se renseigna à plusieurs reprises et finit par s'arrêter devant la grille d'une villa, dans une petite rue calme.

— C'est là, annonça-t-il. 43 Candido Street.

Ils poussèrent la grille, découvrant une villa au toit de tuiles, signe de luxe. Un Philippin filiforme vint à leur rencontre.

— Je cherche Ivy Cox, dit Malko.

L'homme secoua la tête.

— Elle est repartie chez sa mère, à Basilan.

— Elle ne revient pas ?

— Je ne sais pas. Vous pouvez laisser un mot chez elle.

Il leur fit traverser le jardin, jusqu'à un bungalow minable bordé d'une pelouse en friche. La porte était fermée, sur un banc était abandonné un vieux magazine. En face, une balançoire. L'univers du *field-officer* Jeffrey Cox.

— Vous n'avez pas de photo d'elle ? demanda Malko.

— De photo ? Non, bien sûr, elle ne voulait pas être photographiée, elle portait toujours le voile, avec des lunettes.

Ils repartirent. À tout hasard, Malko glissa sa carte sous la porte, avec un mot d'explication. Sans grand espoir.

En ressortant, il suggéra :

— Et si on allait là où elle fait ses études ? Ils peuvent peut-être la joindre.

— À l'Atenao ? On peut essayer.

Ils y furent dix minutes plus tard. Un élégant campus aux bâtiments bleu pastel, tenu par des jésuites. Pourtant, Malko aperçut quelques voiles islamiques, au détour des couloirs. Le directeur les reçut aussitôt. Malko se présenta comme membre de la Croix-Rouge, expliqua qu'il était à la recherche de la femme de Jeffrey Cox. Le directeur afficha son impuissance.

— Elle a disparu, expliqua-t-il. Pourtant, elle s'était inscrite pour le semestre et avait payé 50 % d'avance. Une très bonne élève, qui voulait s'en sortir, en dépit de son environnement familial.

— C'est-à-dire ?

— Elle vient d'une île où l'islam radical règne en maître. Elle-même est musulmane pratiquante. Ici, elle n'avait aucune amie chrétienne.

— Avez-vous une photo d'elle ? demanda Malko.

Le directeur réfléchit quelques instants.

— Une photo ? Non, je ne crois pas. Ah si, attendez.

Il décrocha son téléphone et eut une brève conversation en tagalog. Quelques minutes plus tard, un employé arriva avec une liasse de cartes plastifiées. Le directeur les examina, puis en tendit une à Malko.

— Voici sa carte de l'année dernière. Vous pouvez la garder.

Ivy Cox était ravissante : une grosse bouche, un nez pas trop épaté et un regard profond sous des sourcils bien dessinés.

Malko leva la tête :

— Monsieur le directeur, cela ne vous semble pas bizarre qu'une aussi jolie femme épouse un Noir de cent trente kilos ?

Devant la brutalité de la question, le directeur se troubla et remarqua avec un sourire embarrassé :

— Les femmes sont parfois bizarres... Je crois qu'elle voulait quitter les Philippines, aller en Amérique. Ici, la vie est très difficile.

— Elle aurait pu trouver quelqu'un d'autre...

Le directeur sourit sans commentaire et se leva. L'entretien était terminé.

— C'était une jeune femme charmante, dit-il, très dévouée, très douce. J'espère qu'ils vont relâcher son mari.

Malko ressortit en se demandant si Jeffrey Cox n'était pas tout simplement tombé dans un piège. C'était quand même une coïncidence bizarre qu'une militante islamiste impliquée dans la lutte année tombe amoureuse d'un agent de la CIA peu séduisant. En voulant infiltrer le groupe Abu Sayyaf, Jeffrey Cox avait peut-être été victime d'un traquenard soigneusement tendu.

— Où va-t-on ? demanda Roberto en s'essuyant le front. Bonne question. Malko regarda sa Breitling. Une heure de l'après-midi. On respirait à peine.

— Vous connaissez un certain Lee Kwan We ? demanda-t-il.

— Le Chinois ? Celui qui est très riche ?

- Oui, je pense. Vous savez où il habite ?
- Bien sûr, c'est près du cimetière chinois.
- On y va.

*

* *

Deux gardes armés veillaient devant un majestueux portail de bois plein. Après avoir parlementé avec Roberto, l'un d'eux l'entrouvrit, laissant apercevoir un grand jardin et une maison de bois au toit en forme de pagode. Quelques instants plus tard, un jeune Chinois s'inclina devant Malko.

— Je suis le secrétaire de M. Lee Kwan We. Vous êtes un de ses amis ?

— Pas vraiment, corrigea Malko, j'ai une lettre à lui remettre de la part d'une de ses amies de Bangkok.

Le Chinois tendit la main.

— Remettez-la-moi. Je la ferai parvenir à M. Lee Kwan We.

— Je préférerais la remettre moi-même.

— Dans ce cas, il faudrait revenir un peu plus tard. M. Lee Kwan We est à Manille où il a subi une petite opération. Nous ne l'attendons pas avant quelques jours.

Malko laissa sa carte et le numéro de sa chambre au *Garden Orchid*. Un peu découragé. Sa première journée d'enquête ne lui avait pas apporté grand-chose.

— On rentre à l'hôtel, fit-il.

Cette fois, le hall et le restaurant du *Garden Orchid* étaient vides. La piscine déserte. Malko y descendit quand même : il faisait plus de 40 °C et l'eau était à 35 °C. Il s'allongea dans une ombre brûlante pour faire le point. Il avait dissimulé sous sa serviette l'énorme Automag, mais ce n'était pas avec cela qu'il allait retrouver Jeffrey Cox.

Terrassé par la chaleur inhumaine et le décalage horaire, il s'endormit, allongé dans l'eau, la tête appuyée au rebord de la piscine. La sonnerie de son portable le réveilla en sursaut. Il le prit sur sa serviette. La communication était très mauvaise mais il reconnut quand même la voix de Ted Redmond.

— Vous avez pu établir des contacts ? demanda le chef de station de la CIA de Manille.

— Pas encore, avoua Malko. Je vous rappelle que je ne suis arrivé que ce matin.

— Je sais, s'excusa l'Américain, mais il y a du nouveau. Radulan Sahiron a fait lire un message sur Radio-Zamboanga, tout à l'heure. Il menace de couper une main à Jeffrey Cox si nous n'annonçons pas que nous acceptons ses revendications.

CHAPITRE V

Jeffrey Cox sursauta. Une longue rafale venait de trouer le silence de la jungle. Pendant quelques secondes, son cœur s'embrasa : on venait le délivrer ! Puis il aperçut celui de ses gardiens qui portait un T-shirt vert en train d'essayer d'atteindre une noix de coco accrochée au sommet d'un cocotier. Il y parvint et entreprit de l'ouvrir à grands coups de *parang*. Jeffrey Cox regarda son écuelle vide où de grosses fourmis essayaient vainement de trouver quelques grains de riz.

En huit jours, nourri uniquement de riz enrichi de têtes de poisson, il avait perdu près de dix kilos. Ses yeux le brûlaient horriblement, parce qu'il n'avait pas pu rincer ses lentilles de contact. Le flacon de liquide spécial qu'il portait toujours sur lui était épuisé depuis deux jours. On lui avait tout pris, sauf son carnet et un stylo-bille, mais il n'avait pas le courage d'écrire. Ses journées s'écoulaient, toutes semblables, interminables.

Tous les deux jours, on l'emmenait jusqu'à la rivière où il avait le droit de se tremper et de laver son unique chemise. Vingt minutes de trajet dans chaque sens, un garde devant, un derrière. Quelquefois, il apercevait des femmes en train de laver du linge ou des gosses qui lui jetaient des regards curieux. Il avait essayé de communiquer avec ses ravisseurs, y renonçant très vite : ils ne comprenaient que le tanjug, le dialecte local... et quelques rares mots d'anglais.

On lui avait pris son argent, il ne pouvait donc rien demander aux gamins du village voisin qui venaient rôder autour de sa cage, comme on va au zoo... Des femmes enturbannées au visage sans expression étaient venues aussi, le contemplant sans un mot. Seul soulagement, après vingt-quatre heures on lui avait délié les mains et il pouvait se mouvoir librement dans sa cage.

Nouvelle rafale.

Cette fois, c'était son second geôlier, celui qui arborait une moustache tombante et qui lui avait volé ses lunettes de soleil. Il venait de tirer vers le sommet d'un cocotier. Jeffrey Cox entendit des couinements horribles et un petit singe dégringola de branche en branche jusqu'au sol. Aussitôt cueilli d'un coup de crosse qui l'acheva.

Méchanceté pure : ces animaux n'étaient ni agressifs, ni comestibles... Son assassin donna un coup de pied à la dépouille du singe et vint s'asseoir face à la cage. Il ne devait pas avoir plus de

quinze ans. Quelquefois, le soir, ils tiraient sur la lune, par superstition.

Jeffrey Cox n'avait mis qu'une demi-heure pour atteindre le camp à partir du village de Paticul, mais il avait l'impression d'avoir traversé l'espace intersidéral pour échouer sur une autre planète.

Il se produisit soudain un bruit de branchages froissés et un petit groupe d'hommes surgit de la jungle. En tête, Radulan Sahiron, un M. 16 en bandoulière, suivi de trois de ses combattants. Derrière eux, deux autres traînaient par les pieds un corps inanimé qu'ils déposèrent en face de la cage. Un Philippin, vêtu d'une chemise à fleurs et d'un vieux pantalon. Du sang imbibait sa chemise et il était mort. Radulan Sahiron pointa le doigt vers le cadavre et hurla :

— *Intelligence !* [28]

Jeffrey Cox ne comprenait pas. Un de ceux qui accompagnaient le chef des Abu Sayyaf s'avança et lança :

— *My name*, Amil.

Celui-là parlait un anglais chaotique. Il entreprit de lui expliquer qu'il s'agissait d'un espion venu le délivrer... Ce qui semblait hautement invraisemblable. Soulagé de pouvoir enfin entamer un dialogue, Jeffrey Cox protesta :

— Je n'appartiens pas à la CIA. Je suis un ami et un bon musulman, comme vous. *Allah O Akbar !*

Il y eut un bref dialogue entre Radulan Sahiron et Amil. Ce dernier leva la main vers le ciel et demanda :

— Si tu es un bon musulman, pourquoi Allah ne te protège-t-il pas ? Il aurait dû écarter les barreaux de cette cage...

Que répondre à une telle ânerie ? Jeffrey Cox était partagé entre le désespoir et la fureur. Il *savait* que l'Agence ne le laisserait pas tomber, mais chassait cette idée de son esprit, comme si ses adversaires avaient pu lire dans ses pensées. Amil le fixait d'un air méchant.

— Pour montrer à tes amis de la CIA que nous n'avons pas peur d'eux, nous allons te couper la main gauche, annonça-t-il.

Tranquillement, le Philippin sortit de son étui un long *parang* et en fit miroiter la lame dans les rayons du soleil. Jeffrey Cox eut envie de vomir. Depuis l'exécution du prêtre dont il avait pris la place, il savait Radulan Sahiron capable de tout. À Basilan, il s'était livré à une longue suite d'atrocités. Impuissant, Jeffrey Cox demeura muet. À quoi bon supplier Sahiron ? Le suspense se prolongea quelques secondes, puis Radulan Sahiron jeta quelques mots à Amil, qui traduisit aussitôt :

— Le chef a décidé d'attendre demain pour laisser à tes amis le temps de nous répondre.

Il se détourna et repartit vers le camp principal. Vingt minutes plus tard, deux autres combattants revinrent avec un jerrican d'essence. Ils

arrosèrent le cadavre, le recouvrirent de feuilles de palmier, puis y mirent le feu. Jusqu'à la nuit tombée, Jeffrey Cox dut respirer la fumée nauséabonde dégagée par le corps qui se consumait lentement. Il finit par s'endormir, hanté par une peur panique. Allaient-ils vraiment lui couper la main le lendemain ?

Que faisaient ses amis ? Il avait toujours eu une confiance aveugle dans ses chefs. Sinon, il ne se serait pas lancé dans cette mission risquée. Il repensa à Ivy. Sans trop d'illusion. Il savait, dès le départ, à quel camp elle appartenait. Pourtant, elle paraissait sincère dans son désir d'aller vivre aux États-Unis. Apparemment, sa reconversion n'était que superficielle. Lorsqu'il préparait sa mission, son chef l'avait déjà surnommée « Poison Ivy »[\[29\]](#).

*
* *

Malko avait attendu en vain toute la journée un message de la filière Sabina, n'osant pas quitter le *Garden Orchid*, tournant en rond entre le *lobby*-restaurant, sa chambre et la piscine. Il avait même envoyé Roberto au Minpro mais Sofia Kao ne s'y trouvait pas.

« Dragon » et « Dragonito » étaient invisibles et les journalistes traînaient dans le *lobby*, inactifs. Les négociations entre le commandant « Robot » et les Philippins patinaient.

Il était presque huit heures du soir et il se demandait si le général Dominador Domingo, patron de la police de Zamboanga, l'avait oublié. Malko avait tenté de le joindre sur son portable, et laissé un message sur sa messagerie.

Brutalement, le hall du *Garden Orchid* se remplit d'uniformes. Une vingtaine d'hommes en armes. Ils se disposèrent en haie autour d'un Philippin de petite taille, en civil, qui venait de grimper le perron. Ce dernier fonça à la réception, échangea quelques mots avec l'employée figée de respect, qui lui désigna de la main Malko, installé dans un des fauteuils du hall. Le nouveau venu marcha aussitôt sur lui, la main tendue.

— *Good evening*, je suis le général Dominador Domingo. Nous devons dîner ensemble.

Malko avait envie de disparaître sous terre. Autant lui coller dans le dos un badge « CIA ». Il réussit à sourire et à bredouiller une formule de politesse. C'est alors que surgit « Dragon », perle rose au petit doigt, qui vint pratiquement baiser la main du chef de la police de Zamboanga, tout en jetant un coup d'œil intrigué à Malko. Celui-ci prit l'enveloppe contenant la carte de Jolo et suivit le général.

Sa couverture venait de voler en éclats. Il était carbonisé.

Protégés par un mur de policiers en armes, ils gagnèrent une grosse Mercedes aux glaces blindées stationnée sous le porche de l'hôtel. Elle était escortée par une douzaine de motos chevauchées par deux

hommes : un conducteur et un policier armé d'un M. 16. Dans une pétarade assourdissante, le convoi se lança à une allure folle dans Governor Camins Avenue. Malko avait l'impression d'être le président des États-Unis.

— Vous aimez la cuisine chinoise ? demanda aimablement le général Domingo.

— Je l'adore, répondit Malko.

L'officier apostropha son chauffeur qui bifurqua et repartit vers le centre. Quand la Mercedes s'arrêta dans une rue étroite, Malko, en descendant, découvrit des policiers postés partout, stoppant toute circulation. Il faisait nuit noire. Le général Domingo entra d'un pas vif dans l'hôtel *Skypark*, précédant Malko dans l'ascenseur tandis que ses gardes du corps se ruaient dans l'escalier. Au dixième étage, ils débouchèrent dans un grand restaurant panoramique où une douzaine de tables étaient occupées. Le général lança un ordre et ses hommes se précipitèrent sur les dîneurs... Ceux-ci eurent juste le temps d'avaler leur dernière bouchée. La salle nettoyée de ses éléments indésirables, le général Domingo désigna avec un grand sourire une grande table ronde :

— Installons-nous là !

Ses adjoints les rejoignirent. Eux, étaient en uniforme. Des colonels. Le général composa lui-même le menu, moitié japonais, moitié chinois, et du thé pour tout le monde. Puis il se tourna vers Malko et leva son verre de thé :

— Bienvenue à Zamboanga...

Malko se dit qu'on lui souhaitait toujours la bienvenue dans des coins pourris...

Les premiers plats commençaient déjà à arriver, posés en vrac sur le plateau tournant. Pendant un moment, on n'entendit plus que les claquements des baguettes. Une nuée de serveurs cassés en deux, dégoulinants de crainte respectueuse, veillaient au bien-être de leurs clients un peu spéciaux.

Ayant liquidé un plat de sushis, le général Domingo se tourna vers Malko.

— Mr. Redmond m'a dit que vous appartenez à la Croix-Rouge et que vous désirez venir en aide à cet Américain kidnappé par les Abu Sayyaf.

On sentait qu'il n'en croyait pas un mot. Les colonels, autour d'eux, examinaient Malko sans rien dire.

— Exact, confirma Malko. Que savez-vous de son sort ? Le général Domingo avala d'un coup une énorme crevette et fit la moue.

— Le chef de la police de Jolo possède un assez bon réseau d'informateurs. J'ai quelques tuyaux. Cet Américain de race noire est toujours vivant. Des gens du village de Paticul l'ont vu, y compris un

policier de ce village.

Malko sursauta :

— Un policier ! Et il n'a rien fait ?

Le général Domingo eut un sourire indulgent.

— Il est tout seul à Paticul et les Abu Sayyaf sont près de deux cents. En plus, la population est de leur côté.

— Jeffrey Cox est détenu dans le village ?

— Non. Dans un camp, au milieu de la jungle.

Malko sortit sa carte d'état-major et la déplia.

— Pouvez-vous me montrer où se trouve ce camp ? Penché sur la carte, le général Domingo posa l'index sur un point, au nord de l'île, indiquant : Paticul Hill 235.

— Un kilomètre environ au nord de cette colline, expliqua-t-il. Une piste carrossable relie ce site au village de Paticul.

Malko leva la tête.

— Si vous connaissez l'emplacement de ce camp avec tant de précision, pourquoi est-il impossible de tenter une action militaire ?

— Posez donc la question au colonel Yul, répliqua le général Domingo en désignant son voisin de gauche.

Un Philippin trapu, aux cheveux abondants, aussi large que haut.

— Je me suis battu à Jolo, il y a quatre ans, expliqua-t-il et j'y ai été blessé. Une balle dans la cuisse. C'est très difficile d'affronter les guérilleros dès qu'on quitte les voies d'accès. La jungle est impénétrable et ils la connaissent comme leur poche. Ils ont des mitrailleuses, des mortiers et des mines. Ils fuient le combat, se repliant dans des grottes ou des tunnels creusés par les Japonais durant la dernière guerre. Il y en a plusieurs dans Paticul Hill.

— Si les Américains veulent récupérer leur otage, ils doivent payer, conclut le général Domingo.

— Les ravisseurs ne réclament pas d'argent, souligna Malko, mais la libération de terroristes islamistes détenus aux Etats-Unis.

Le colonel Yul sourit.

— Si vous avez assez de dollars, vous trouverez des gens pour le libérer. Un « lost command » qui n'a pas réussi à attraper des otages de valeur.

— Qu'est-ce qu'un « lost command » ? demanda Malko.

— Un petit groupe indépendant qui n'entre pas dans la hiérarchie des Abu Sayyaf, expliqua le colonel Yul.

Ce n'était pas idiot.

— Comment entrer en contact avec un de ces « lost commands » ? interrogea Malko.

Là, personne ne répondit et ils plongèrent tous le nez dans leur assiette. La symphonie des baguettes reprit. Ce n'est qu'aux litchis que le général Domingo se pencha à l'oreille de Malko :

— Je connais quelqu'un qui pourrait vous aider à entrer en contact. Roméo Putik, le fils du maire de Paticul. Il trame souvent au *Garden Orchid*, quand il est à Zamboanga et il a toujours besoin d'argent.

— Il se drogue ?

Le général éclata de rire.

— Non. Il aime beaucoup les jolies filles et il est très laid... Tout à l'heure, il était dans le *lounge*. Mais faites attention : lui aussi est un bandit.

Malko nota le nom, tout en se disant qu'il y avait peut être un moyen plus simple de récupérer le field-officer Jeffrey Cox. On apporta des mignardises japonaises. Tous les policiers se goinfraient avec application. Comme le long canon de l'Automag gênait Malko, il se tortilla pour le déplacer. Aussitôt, le général Domingo éclata de rire.

— Posez-le sur la banquette, fit-il avec un gros rire. Ici, vous ne risquez rien, avec moi.

Confus, Malko se débarrassa de l'imposant automatique. Aussitôt, le général s'en empara et le montra à ses voisins.

L'arme passa de main en main sous les regards admiratifs des policiers présents. Malko ne savait plus où se mettre. Même en peignant une Croix-Rouge sur la crosse de l'Automag, sa couverture était sérieusement déchirée. Il récupéra son obusier sous les commentaires flatteurs et en profita pour changer de sujet.

— Je suis allé chez les Cox, dit-il. Ivy Cox est retournée à Basilan chez sa mère.

La bouche pleine, le général Domingo secoua la tête et bredouilla :

— Non !

Malko attendit qu'il ait terminé pour demander

— Pourquoi, non ?

— Parce que mes informateurs me disent qu'elle n'est pas à Basilan. Nous surveillons sa mère. Elle s'y est rendue juste pour la journée.

— Vous savez où elle se trouve ?

— Non.

Étant donné son poste, c'était inquiétant.

— Vous ne l'avez pas surveillée ? s'étonna Malko.

Le général Domingo secoua la tête.

— On n'a pas assez de gens et elle n'a rien fait. S'il fallait suivre tous les sympathisants d'Abu Sayyaf...

— Où peut-elle être ?

Le Philippin posa ses baguettes.

— Je sais qu'elle n'est pas retournée à Jolo. Nous surveillons tous ceux qui débarquent là-bas. Elle est peut-être quelque part à Mindanao, ou à Manille même. Il n'y a aucun contrôle entre Mindanao et Luçon. Si elle voyage en avion, elle peut avoir pris un faux nom.

Mais elle est peut-être restée à Zamboanga. (Il eut un rire joyeux.) Vous voulez lui faire la cour ?

— Non, dit Malko. Lui demander ce qui s'est passé. Vous pensez qu'elle ne savait pas ?

Le général fit la moue, pensif.

— Je ne sais pas ! Si le kidnappé n'appartient pas à la CIA, c'est peut-être seulement une imprudence. Mais...

Il ne voulait visiblement pas en dire plus. Ils terminèrent le dîner avec des flots de thé et des pâtisseries immangeables. Au dessert, le général Domingo sortit une cigarette et, aussitôt, six mains armées d'un Zippo se tendirent vers lui. Dans la police philippine, la discipline n'était pas un vain mot.

Le retour à l'hôtel s'effectua avec le même déploiement de forces. Lorsque la Mercedes s'arrêta en face du *Garden Orchid*, le général Domingo tapota familièrement la crosse de l'Automag avec un sourire complice.

— Ici, à l'hôtel, vous ne risquez rien, dit-il. C'est très surveillé, surtout quand le gouverneur Mariki est là. Ils filtrent toutes les entrées. Mais si, dehors, il vous arrive quelque chose, n'hésitez *jamais* à tirer le premier... Attention au port. Là, c'est dangereux. Appelez-moi si vous avez besoin de quelque chose. Et ne faites pas l'imprudence d'aller à Jolo.

— Merci, dit Malko.

Ils se quittèrent sur une chaleureuse poignée de main. Le hall de l'hôtel était désert, mais de la musique provenait du *lounge* où une ravissante chanteuse philippine égrenait *Strangers in the Night* pour les rares clients, surtout des journalistes. Malko s'installa au bar et quand le garçon lui apporta sa Stolychnaya, il lui demanda :

— Romeo Putik n'est pas là, ce soir ? Le Philippin parcourut la pièce des yeux.

— Si, dit-il, en lui désignant un homme énorme débordant de son fauteuil, en face de l'estrade, le regard glué à la chanteuse moulée dans son fourreau argenté. Il est là-bas.

Malko remercia et, tout en sirotant sa vodka, observa le fils du maire de Paticul. C'était vraiment un monstre. On se demandait comment il pouvait respirer. Quand la chanteuse termina sa chanson, il se leva avec peine, applaudissant à tout rompre, et l'intercepta alors qu'elle descendait de son estrade. Visiblement, il l'invitait à le rejoindre à sa table. Malko était trop loin pour suivre la conversation. La chanteuse regardait autour d'elle, comme pour chercher de l'aide et, avec un sourire d'excuse, elle s'éloigna. L'autre la suivit, se dandinant sur ses cuisses énormes comme une oie trop gavée. À la grande surprise de Malko, la chanteuse s'approcha de lui et prit son bras, comme s'ils s'étaient toujours connus !

— Bonsoir, dit-elle, je m'appelle Sharon.

Roméo Putik passa près d'eux et lança un regard noir à Malko avant de sortir du *lounge*. Aussitôt, Sharon retira son bras avec un sourire confus.

— Excusez-moi, dit-elle, mais je n'arrivais pas à me débarrasser de ce garçon, alors je lui ai dit que j'étais avec vous.

— Je suis flatté, dit Malko en souriant. Vous buvez quelque chose ?

— Un peu de champagne.

Il obtint du barman une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs, millésimé 1995, que celui-ci déboucha avec componction, sous le regard émerveillé de Sharon. Ils trinquèrent et Malko en profita pour l'observer de plus près. Elle était ravissante et le fourreau argenté moulait un corps élancé aux longues jambes, chose rare chez les Philippines.

— Vous êtes journaliste ? demanda-t-elle.

— Non. J'appartiens à la Croix-Rouge. J'essaie de négocier la libération de ce jeune Américain kidnappé par les Abu Sayyaf, Jeffrey Cox.

— Oui, c'est affreux, renchérit la jeune femme. Ce sont des bandits, il faudrait tous les tuer.

Voilà au moins une opinion tranchée. Les Abu Sayyaf n'avaient pas que des amis. Sharon ajouta aussitôt :

— Ces islamistes nous pourrissent la vie ! Ils jettent des grenades, placent des bombes, enlèvent les gens, assassinent les prêtres. Ce sont des fous furieux. Qu'est-ce que cet Américain faisait à Zamboanga ?

— Je l'ignore, dit Malko, je ne suis chargé que de l'aider.

— Si vous avez de l'argent, cela doit être relativement facile, remarqua-t-elle. Ce sont des bandits.

La musique avait repris.

— Vous voulez danser ? proposa, Malko, après avoir discrètement fait passer son pistolet dans son dos.

Sharon glissa de son tabouret et vint s'enrouler autour de lui. Son corps souple lui fit oublier la chaleur poisseuse et ses déconvenues de la journée. Elle lui glissa à l'oreille :

— Ne me prenez pas pour une pute. Je n'ai pas l'habitude d'aborder les inconnus, mais je vous ai vu ce soir avec le général Dominador Domingo. Je sais que vous êtes quelqu'un d'important.

Ils dansèrent un moment avant de regagner le bar où ils se resservirent de Taittinger. Roméo Putik réapparut, et s'installa devant une bière. Sharon fit la grimace quand il lui adressa un signe de la main...

— Il est vraiment horrible ! dit-elle à l'oreille de Malko. C'est le fils du maire de Paticul, à Jolo. Il vient à Zamboanga vendre sa récolte de mangues vertes. Il ne pense qu'aux filles, seulement il n'a pas assez

d'argent. Il est tellement gros... Il m'a proposé dix mille pesos[30] si je couchais avec lui !

— Ce n'est pas assez ! dit galamment Malko.

Sharon lui coula un regard complice.

— Je ne suis pas une pute et il ne les avait pas, de toute façon. Il se contente des filles du Penguin à trois cents pesos.

Elle regarda l'horloge fixée au mur du bar.

— Il faut que je reprenne mon tour de chant. A plus tard, peut-être. Sinon, je chante encore demain.

Elle s'éloigna et il admira le balancement sensuel de ses hanches. Elle avait beaucoup de classe. Sans même terminer la bouteille de Taittinger, il signa la note et prit la direction de sa chambre. Il mit la clef dans la serrure, ouvrit, alluma et demeura figé sur le seuil. Un homme l'attendait, installé dans le fauteuil à côté de la télévision. Un Philippin en T-shirt jaune avec une moustache et un bouc, les cheveux noirs séparés par une raie au milieu. Malko pouvait voir la crosse d'un pistolet glissé dans sa ceinture. Pendant une fraction de seconde, il pensa à saisir l'Automag, puis réalisa que l'autre aurait largement le temps de l'abattre avant qu'il l'arrache de sa ceinture.

CHAPITRE VI

L'inconnu eut un sourire plutôt inquiétant, mais un geste, d'apaisement.

— *Don't be afraid*, dit-il. *I am your friend*.^[31]

— Qui êtes-vous ? demanda Malko.

— Je m'appelle Danag. J'habite le village de Paticul. C'est vous qui avez envoyé quelqu'un se renseigner sur l'Américain.

— Je n'ai envoyé personne, corrigea Malko. Je suis entré en contact avec une femme, Sofia Kao, qui, paraît-il, fait parvenir des colis aux autres otages.

— Oui, je sais, fit Danag. Elle a été imprudente : elle a envoyé quelqu'un au camp de Radulan Sahiron, sans le prévenir. Ils l'ont pris pour un espion et ils l'ont tué. Alors, elle ne veut plus s'en occuper.

— Je suis désolé, fit Malko, mais...

Son interlocuteur balaya ce mort sans importance d'un geste négligent.

— Je l'ai quand même convaincue de traiter avec vous. C'est moi qui acheminerai les colis à partir du port de Jolo. Je connais bien Radulan Sahiron. Il est marié avec ma cousine...

C'était surréaliste... Malko se força à sourire.

— Je vous remercie. Mais je voudrais vous poser une question. Comment êtes-vous entré ici, je croyais l'hôtel gardé...

— Il est gardé, reconnut Danag, mais il suffit d'avoir des amis. À propos, on m'a dit que vous aviez une très belle arme pour vous défendre... Je peux la voir ?

Stupéfait, Malko prit l'Automag dans sa ceinture, ôta le chargeur et la cartouche qui se trouvait dans le canon, avant de tendre le pistolet à son étrange visiteur. Non seulement, un homme armé pouvait parvenir en pleine nuit jusqu'à sa chambre, mais il savait déjà quel type d'arme Malko possédait ! Soit Roberto avait parlé, soit la police était gangrenée par les islamistes. En tout cas, c'était inquiétant...

Danag lui rendit l'Automag.

— Si vous voulez le vendre un jour... proposa-t-il.

Hallucinant. Malko s'ébroua mentalement et demanda :

— Comment procédons-nous ?

Danag était déjà debout.

— Vous venez avec moi régler les modalités. Ainsi, le premier colis

partira sur l'hovercraft de huit heures demain matin.

— Où ?

— Pas loin de l'université.

Les aiguilles lumineuses de la Breitling indiquaient minuit dix. Malko repensa à la recommandation du chef de station : « Ne sortez *jamais* le soir. » Danag manifestait déjà des signes d'impatience.

— Si vous ne voulez pas, tant pis, prévint-il. Je fais cela pour rendre service. Si j'avais voulu vous tuer...

Le tuer, bien sûr, mais le kidnapper, c'était plus facile dehors que dans l'hôtel. Pourtant, Malko ne pouvait pas repousser cette proposition.

— Très bien ! accepta-t-il, mais... *don't bullshit me.*

Il remit le chargeur dans l'Automag, fit monter une cartouche dans le canon et le glissa dans sa ceinture, devant. Ils s'engagèrent dans l'escalier, mais au rez-de-chaussée, au lieu de se diriger vers le hall, Danag descendit un étage de plus. Il gagna le jardin, contournant la piscine pour parvenir à une petite porte donnant sur une ruelle. Elle était condamnée par une grosse chaîne fermée d'un cadenas. Danag prit une clef dans sa poche et l'ouvrit. Un tricycle attendait dehors, dans l'ombre avec son conducteur, et ils s'installèrent à l'arrière. L'engin pétarada aussitôt, filant dans les rues désertes où seuls couraient des chiens errants. Danag ne desserrait pas les lèvres et Malko ne connaissait pas assez Zamboanga pour s'orienter. Au bout d'un moment, il réalisa qu'ils longeaient la côte. Finalement, le tricycle stoppa devant une vieille maison de bois en bordure d'une cocoteraie.

— C'est là, annonça Danag.

Malko le laissa descendre le premier, et suivit, la main sur la crosse de l'Automag. Le Philippin poussa une porte et le précéda dans une pièce mal éclairée. Une femme lisait un journal. Elle leva les yeux et il reconnut Sofia Kao, qui avait plus que jamais l'air une sorcière trop nourrie. Danag et Malko s'installèrent sur des tabourets, en face d'elle.

— L'Américain est en danger, lança-t-elle tout de go.

— C'est-à-dire ?

— Le commandant Sahiron veut lui couper la main gauche. Il est en colère contre la CIA.

— C'est inhumain, dit Malko. Je le savais déjà. Il l'a annoncé à la radio. Que peut-on faire ?

Danag prit la parole d'une voix douce :

— J'ai parlé avec le commandant Sahiron. C'est un homme bon. Il consent à ne pas couper la main de l'Américain, si vous lui remettez cinq mille dollars pour les hommes du village de Paticul.

Malko manqua exploser : c'était du chantage, même pas déguisé. Il se contint et demanda :

— Et les colis ?

— Je porterai moi-même les colis, fit Danag.

— Ce sera mille dollars par colis, précisa aussitôt Sofia Kao. Un de mes cousins a été tué à cause de vous.

— Mais les autres paient seulement mille pesos pour les colis destinés aux otages du commandant « Robot », protesta Malko.

— Ce n'est pas la même chose, trancha sèchement Sofia Kao.

— Le commandant Sahiron est très en colère, fit doucereusement Danag. Avec ce que vous envoyez, je mettrai quelque chose pour lui. Ça ne vous ennuie pas ?

Malko ne répondit même pas. Il aurait donné son château pour un lance-flammes.

— Je n'ai pas cinq mille dollars, prétendit-il, et il m'est impossible de composer un colis d'ici demain matin.

Danag eut un geste apaisant.

— Ça ne fait rien ! Combien avez-vous ?

— Trois mille dollars.

— Vous pouvez sûrement vous procurer trois mille dollars de plus. Préparez un colis pour l'hovercraft de quatre heures demain après-midi. Mettez dedans une enveloppe avec les dollars, cinq mille pour le commandant Sahiron et mille pour la *señora* Sofia. Portez-le au port avant le départ du bateau. Tout se passera bien. En retour, vous recevrez des lettres de l'Américain, s'il veut écrire.

C'était un beau racket... Que Malko était obligé d'accepter. Il régnait une chaleur poisseuse dans la petite pièce et des moustiques tournaient autour de la lampe. Il se leva, grinçant des dents intérieurement.

— C'est bon, dit-il, nous allons procéder de cette façon.

Sofia Kao ne broncha pas, mais Danag proposa :

— Je vais vous ramener à l'hôtel. Vous voyez que vous n'aviez rien à craindre.

Au moment où il sortait, Sofia Kao lança :

— Sur le colis, il faut mettre Sabina II, pour qu'il n'y ait pas d'erreur.

— Sabina tout seul, ce sont les colis destinés aux invités du commandant « Robot », précisa aimablement Danag.

Les « invités »...

Au moment où ils s'installaient dans le tricycle qui avait attendu, Danag montra à Malko un carton de la taille d'une caisse de vin.

— Il faudra joindre ceci à votre colis. Avec l'étiquette Sabina II, pour qu'il ne soit pas volé ou intercepté par la police.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des cartouches de M. 16, répondit avec simplicité le Philippin.

Malko n'explosa même pas. Résigné. Il avait avalé l'appât,

l'hameçon et le fil ! S'il disait non, toute l'opération s'effondrait. Or, le problème numéro un était de reprendre contact avec Jeffrey Cox. Le tricycle démarra et Danag cria à son oreille pour couvrir la pétarade du moteur :

— Joignez aussi un Caméscope au colis. Dans deux jours, je vous remettrai *gratuitement* un film de votre ami. Pour les suivants, il faudra payer.

Le racket n'avait pas de limite. Le commandant Sahiron était peut-être un politique, mais il avait le sens du commerce...

Lorsqu'ils arrivèrent au *Garden Orchid*, Danag prit la caisse de munitions et suivit Malko jusqu'à sa chambre. Après avoir posé la caisse sur le lit, il recommanda :

— Mettez bien Sabina II en grosses lettres !

Dès qu'il fut reparti, Malko mit le verrou. Fou furieux. À son corps défendant, il était devenu le complice des ravisseurs de Jeffrey Cox ! Il payait au prix fort son premier et modeste succès.

*

* *

Malko était en train de terminer la confection du colis destiné à Jeffrey Cox. Il avait couru toute la matinée dans Zamboanga avec Roberto pour en réunir les éléments. Deux T-shirts XXL, deux pantalons, des slips, dix repas sucrés, dix repas salés, de la nourriture lyophilisée, des pastilles d'hydrochlorazone, des barres de céréales, du liquide pour nettoyer les lentilles de contact, du spray afin de purifier l'eau, un anti-moustiques, des allumettes, un Zippo, véritable briquet tempête, et quatre paquets de cigarettes, une montre bon marché, du corned-beef, des mangues sèches. Plus vingt mille pesos en billets de cent, du papier et des stylos à bille, et un petit transistor. Il avait composé le colis sur les conseils téléphoniques du médecin de l'ambassade américaine. Ted Redmond n'avait pas ménagé ses compliments à Malko. Si tout se passait bien, la CIA aurait une vidéo et une lettre du *field-officer* Cox dans les quarante-huit heures. De quoi rassurer sa famille et surtout Langley.

— Bravo ! avait conclu le chef de station. Maintenant, il faut savoir qui l'a balancé, et préparer son évasion.

Il allait vite en besogne.

— Ça ne sera pas facile, lui avait répliqué Malko. La situation est encore plus pourrie que vous ne l'imaginez.

Malko termina la préparation de son colis, l'enveloppant avec le carton de munitions dans une toile de jute qu'il agrafa, après y avoir glissé une enveloppe contenant six mille dollars en billets de cent. Le matin même, l'ambassade américaine lui en avait viré dix mille à la Land Bank, par Federal Express. Quand tout fut prêt, il sonna le concierge pour descendre le colis qui pesait bien quarante kilos.

Roberto attendait dans le hall, l'air renfrogné.

— Nous allons au port, annonça Malko.

— Ce n'est pas prudent, prévint le Philippin.

— Pourquoi ?

— On m'a signalé des types suspects avec des portables, en train de rôder dans le coin. Il y a plein de bateaux rapides à quai et une fois en mer, ce n'est pas la marine philippine qui vous rattrapera. Leurs vedettes ne dépassent pas dix nœuds, les autres vont à trente.

— Qui sont ces gens ?

— Je ne sais pas. Il vaut mieux attendre demain.

Malko secoua la tête :

— Impossible, je veux mettre moi-même ce colis au bateau.

— je vous aurai prévenu ! conclut Roberto.

Il chargea le colis dans son coffre et ils prirent la direction du port. Une foule compacte grouillait en face du vieil hovercraft Mitsubishi de la Fast Seecraft Inc. Une rangée de boutiques aux toits de tôle séparait l'esplanade du port, mais on y accédait sans aucun contrôle. Roberto se gara le plus près possible du l'hovercraft et Malko descendit, examinant la foule. Beaucoup de jeunes en jean et T-shirt, en plus des voyageurs. Impossible de voir qui était dangereux ou non...

En tout cas, il n'y avait pas un étranger !

Suivant Roberto qui portait le lourd colis, il se dirigea vers la guérite jaune par où entraient les passagers. Une barrière séparait les badauds des passagers qui embarquaient sagement après avoir été fouillés. Ceux qui étaient armés déposaient leur arme dans un grand carton jaune veillé par un policier qui attachait une étiquette à chaque arme. Malko allait dire à Roberto de se dépêcher lorsqu'il se sentit bousculé. Son adrénaline monta d'un coup. Brutalement, il réalisa qu'il était entouré par une douzaine de jeunes. Roberto, à quelques mètres devant, n'avait rien vu.

Tout se passa très vite. Le groupe se referma autour de Malko. Ce dernier éprouva une sensation étrange : il décollait du sol ! Ses agresseurs l'avaient soulevé de terre et l'entraînaient vers le quai ! Personne ne semblait voir ce qui se passait. Instinctivement, il appela.

— Roberto !

Le chauffeur se retourna d'un bloc. Malko avait déjà été « transporté » sur dix mètres par le groupe zigzaguant entre les fourgons stationnés sur le port. Deux costauds l'avaient pris chacun par un bras, un autre le ceinturait par-derrière.

Il crut d'abord qu'ils voulaient l'entraîner dans un des fourgons, mais ils les dépassèrent, gagnant un espace découvert en bordure du quai. Il aperçut en contrebas une vedette à moteur d'une dizaine de mètres avec deux hommes. Ses moteurs tournaient.

Roberto, enfin alerté, laissa tomber sa caisse et arracha de sa

ceinture son faux Colt 45. Il s'approcha du groupe en mouvement, réalisant aussitôt qu'il était impossible de tirer sans risquer de toucher Malko. Ce dernier se débattait avec l'énergie du désespoir. Le plus fort de ses adversaires l'avait ceinturé par derrière lui immobilisant les bras le long du corps, les deux autres le soulevaient par les coudes. Enfin, d'un violent coup de pied, il réussit à faire lâcher prise à celui qui se trouvait derrière lui. En un éclair, il referma les doigts sur la crosse de l'Automag. Il était temps : le bord du quai n'était plus qu'à deux mètres. Il brandit le pistolet et tira en l'air. La détonation, assourdissante, fit reculer ses adversaires qui se trouvaient alors entre les voitures et lui.

Tout à coup, un jeune en T-shirt vert se détacha du groupe et déboula comme un joueur de rugby, tête baissée en direction de Malko. Celui-ci hésita une fraction de seconde à tirer. Le jeune homme le heurta à la hanche, comme un bétail, le projetant au bord du quai. Malko demeura en équilibre quelques secondes, essayant désespérément de ne pas basculer en arrière, tandis que celui qui l'avait poussé tombait à l'eau. Il vit Roberto se précipiter vers lui, pistolet au poing, et, battant l'air de ses bras, tomba en arrière. Pile dans le *speed-boat* qui démarra aussitôt avec un grondement de tonnerre ! L'accélération fut telle que l'engin était déjà à cinquante mètres du quai lorsque Malko se redressa, l'Automag toujours au poing.

Roberto gesticulait au bord du quai, les jeunes s'étaient égaillés et l'hovercraft se balançait toujours à la même place. Un des deux hommes qui se trouvaient aux commandes, sanglé dans un gilet pare-balles, se retourna, menaçant Malko d'un pistolet. En une fraction de seconde, celui-ci comprit que l'autre bluffait. On ne tire pas sur un million de dollars. Il hurla pour couvrir le bruit du moteur :

— *Drop your gun !*

L'autre l'ajusta au contraire. Alors, Malko pressa la détente de l'Automag. La détonation lui arracha les tympans ! L'homme qui le menaçait, frappé en pleine poitrine, fut rejeté contre le plat-bord. Le terrifiant projectile de l'Automag ressortit, emportant avec lui un bon morceau de poumon. Le blessé s'effondra, lâchant son pistolet. Le pilote du bateau se retourna à son tour, pour se retrouver en face du long canon nickelé de l'Automag.

Réalisant qu'il n'avait aucune chance, sans hésiter, il lâcha la barre et sauta par-dessus bord !

*

* *

Malko, aux commandes du *speed-boat*, revenait à petite vitesse vers le port, le cadavre du kidnappeur tassé sur le plancher. Le pilote nageait frénétiquement vers le bord. Plusieurs policiers couraient dans

tous les sens sur le quai. Roberto agita son pistolet en direction de Malko. Celui-ci accosta et le philippin lui jeta un cordage pour s'amarrer. Un policier en uniforme lui tendit la main pour l'aider à monter.

— *Good job !* lança-t-il.

Roberto se précipita et l'étreignit.

— Je vous avais dit que ça craignait !

Plusieurs policiers bourraient de coups de pied trois jeunes allongés sur le sol, les mains sur la tête. Malko regarda en direction de l'hovercraft. Il n'y avait plus de passagers sur le quai, on allait retirer la passerelle.

— Où est le colis ? cria Malko.

— Là-bas !

— Vite, il faut le porter au bateau !

Sa Breitling indiquait 3 h 55... Roberto se précipita, ramassa le lourd colis et le tendit à un des marins de l'hovercraft. Quelques minutes plus tard, on ôta la passerelle de la coupée et le Mitsubishi s'ébranla poussivement dans un nuage malodorant de diesel. Amer, Malko se dit qu'il n'aurait peut-être pas dû envoyer le colis. On lui avait tendu un piège. Le quai grouillait de policiers accourus de la *Police Station*, à une centaine de mètres de là. L'un d'eux s'approcha de Malko, une radio à la main.

— Le général Domingo vous attend au QG de la Neuvième Région, annonça-t-il. J'ai une voiture pour vous emmener.

Laissant Roberto, Malko prit place dans un minibus avec quatre policiers en armes. Il était encore sonné, bouleversé d'avoir abattu le kidnappeur. L'Automag ne faisait pas de blessés... Le gilet pare-balles avait été transpercé comme du papier.

Ils roulèrent un bon moment, sortirent de la ville. Le QG de la police était en pleine campagne. Le minibus s'arrêta enfin devant un petit bâtiment au-dessus duquel flottait le drapeau philippin. Le général Dominador Domingo l'accueillit chaleureusement avec un *abrazo* typiquement espagnol.

— Bravo, *señor* Linge ! dit-il. On vous entraîne bien, à la Croix-Rouge ! J'aimerais avoir beaucoup d'hommes comme vous dans ma police. Entrez prendre un thé.

Cette fois, la couverture de Malko était définitivement hors d'usage... Le général précéda Malko dans un petit bureau aux murs couverts de cartes. Une ordonnance apporta du thé, des biscuits et des quartiers de mangue, et une bouteille de Defender « Cinq ans d'âge ». La notion de « thé » du général Domingo était extensive...

— Racontez-moi tout, demanda l'officier philippin.

Malko lui relata sa rencontre de la veille avec Danag et Sofia Kao et l'histoire du colis, concluant :

— Non seulement ils m'ont extorqué de l'argent, mais ils ont essayé de me kidnapper.

Le général Domingo secoua négativement la tête.

— Non ! Ce n'était pas le même groupe. Ceux qui se sont attaqués à vous aujourd'hui obéissent à un « petit » commandant, Mujib Susokan. Il a eu vent de votre présence sur le port et a voulu gagner un million de dollars. Nous avons identifié trois d'entre eux et ils ont parlé.

— Mais comment ont-ils appris ma présence ?

Le général eut un sourire amer :

— Ils se connaissent tous ! Quelqu'un a parlé. Ce n'est pas grave. Seulement maintenant, on sait que vous travaillez pour les Américains.

Evidemment, les employés de la Croix-Rouge étaient rarement enfouraillés jusqu'aux yeux.

— C'est ennuyeux, soupira Malko.

— Ça fait seulement monter votre prix en cas de kidnapping, corrigea le général. Soyez très prudent. Je vais vous faire reconduire au *Garden Orchid*.

*

* *

— Il faut rentrer tout de suite ! Prenez l'avion de ce soir, intima Ted Redmond à Malko, après avoir entendu son récit de l'incident du port.

— Et qui va s'occuper de Jeffrey Cox ?

Il y eut un silence au bout du fil, puis l'Américain se résigna à avouer :

— Malko, je ne *peux* pas vous garantir une protection spéciale en cas de pépin. Si vous êtes pris, nous ferons ce que nous faisons pour les otages « ordinaires ».

— C'est-à-dire rien.

— Non, corrigea l'Américain. Des pressions diplomatiques, mais je ne pense pas que Langley débloquera beaucoup d'argent. Alors, je ne me sens pas le droit de vous demander de prendre de tels risques. Désormais, vous êtes repéré. Les « politiques » d'Abu Sayyaf sont pratiquement sûrs que vous êtes CIA. Ils feront tout pour vous attraper. Quittez Zamboanga, revenez à Manille.

— Non, dit Malko, presque sans réfléchir. Je vais seulement faire très attention. Je dois rester au moins le temps de récupérer la cassette de Jeffrey Cox.

Il n'avait pas encore parlé de Roméo Putik, le fils du maire de Paticul, source potentielle d'informations. Cela aussi le retenait à Zamboanga.

— Comme vous voudrez ! conclut l'Américain, mais je vous aurai prévenu. Ce sont des bandits, des sauvages.

— Quoi de neuf de votre côté ?

— D'après les Philippins, les deux Libyens qui paient les rançons, Rajab Azzarouk et Ismael El Gatroun, devraient arriver à Zamboanga demain matin. Ils apportent une nouvelle tranche de rançon pour récupérer d'autres otages.

— Vous les connaissez ?

— Bien sûr ! Ils appartiennent tous les deux aux Services libyens. Azzarouk est resté dix ans à Manille comme ambassadeur. Il tutoie tous les dirigeants d'Abu Sayyaf. Lui ne risque pas d'être enlevé ! En ce moment, ils sont à l'*Intercontinental*, à Manille. Nous avons une équipe qui les surveille. Je peux vous faire parvenir des photos, si vous voulez.

— Ça peut toujours servir, approuva Malko. À plus tard.

Après avoir raccroché, il se sentit pris d'un brusque coup de fatigue. Cela le révoltait de tuer. Il sentait encore la secousse dans son poignet lorsqu'il avait pressé la détente de l'Automag. Il gagna la terrasse dominant le jardin et ouvrit la porte-fenêtre pour échapper à la clim glaciale.

Une seule personne était allongée au bord de la piscine : Roméo, encore plus énorme en maillot, un Walkman aux oreilles, monstrueux comme une baleine échouée. À côté de lui, une bouteille de Defender « Very Classic Pale », un seau à glace et un verre rempli de scotch.

Ce qui donna une idée à Malko. Il rentra, appela la réception et demanda :

— Je voudrais me faire masser. C'est possible ?

— Absolument, dit l'employé, au Penguin Club. Je peux vous appeler un taxi. Es ont de très jolies filles. Qui massent très bien.

— Je ne veux pas me déplacer, dit Malko.

— Dans ce cas, *señor*, cela coûtera un peu plus cher. Je vais vous envoyer quelqu'un.

— Si c'est possible, je voudrais celle qui s'appelle Perlita.

— Je vais essayer, *señor*, promit le réceptionniste.

— Parfait, remercia Malko, envoyez-la-moi à la piscine. Il se mit en maillot et descendit, plongeant dans la fournaise. Roméo Putik, isolé par son Walkman, ne lui prêta aucune attention lorsqu'il s'allongea non loin de lui. Malko se baigna, ce qui ne le rafraîchit même pas, puis s'installa à l'ombre, l'Automag sous sa serviette. Il était là depuis une demi-heure lorsqu'une fille en T-shirt et jupe blanche, les yeux protégés par des lunettes noires, fit son apparition, escortée par un employé de la réception, et se dirigea vers lui. Il se redressa, juste au moment où la fille s'arrêtait en face de lui, souriante. Elle ôta ses lunettes noires et annonça d'une voix chantante :

— Bonjour, je m'appelle Perlita. Il paraît que vous voulez vous faire masser ? C'est cinq cents pesos la séance, ici.

C'était bien la maîtresse du gouverneur.

— Ça ira tout à fait, assura Malko. Je suis *très* fatigué. Asseyez-vous.

Perlita s'assit face à lui, exhibant discrètement une culotte blanche. Celle-là n'avait pas oublié d'être salope. Elle ne terminerait sûrement pas sa vie à Zamboanga...

Malko regarda autour de lui. Roméo Putik avait ôté son Walkman et fixait Perlita, la lippe pendante, les yeux hors de la tête, comme le pape devant une apparition. Il se gratta furieusement l'entrejambe, puis esquissa un sourire en direction de Malko, qui le lui rendit.

— On va dans votre chambre, señor ? suggéra Perlita.

Malko enfila son peignoir de bain et précéda la jeune femme. Avant d'entrer dans le bâtiment, il se retourna : Roméo Putik ne les quittait pas des yeux.

Le poisson était ferré.

CHAPITRE VII

À peine dans la chambre, Perlita, d'une voix neutre, demanda à Malko de se déshabiller entièrement. Quand il fut nu, elle ordonna de sa voix douce :

— Allongez-vous sur le ventre.

Il obéit et elle commença à lui masser le dos, d'une façon très professionnelle. Le tranchant de ses mains était dur comme de l'acier, au point que Malko retenait parfois un cri de douleur. Au bout d'un quart d'heure d'« attendrissage » du dos, elle s'attaqua à ses jambes, martelant ses cuisses et ses mollets avec fureur. Arrivée aux chevilles, elle se redressa.

— Retournez-vous.

Debout près du lit, elle l'observa un moment. En dépit de ses efforts mentaux, Malko n'arrivait pas à maintenir son sexe totalement au repos. Perlita sembla ne pas s'apercevoir de son trouble et entreprit de lui masser les pieds. Malko l'observa entre ses paupières mi-closes. Elle ne portait pas de soutien-gorge sous son T-shirt blanc, et, lorsqu'elle virevoltait, sa petite jupe plissée blanche révélait sa culotte assortie. Une tenue presque sage. Elle remontait le long des jambes de Malko, le regard ailleurs. Les mains glissèrent le long de ses cuisses, de plus en plus douces, s'approchant de son scrotum. Cette fois, la nature fut la plus forte... et son sexe commença à se dresser. Perlita fit d'abord comme si elle ne le voyait pas, mais, quelques instants plus tard, elle demanda d'une voix égale :

— Voulez-vous le massage *full satisfaction*, *señor* ? C'est deux cents pesos de supplément.

— Avec plaisir, accepta Malko.

Perlita semblait toujours aussi professionnelle. La somme réclamée représentait environ cinq dollars...

Perlita s'interrompit pour prendre un flacon dans sa trousse. Elle versa sur ses mains une solution huileuse et, penchée sur Malko, entoura le sexe dressé de ses deux mains en l'avertissant :

— Attention, *señor*, cela va vous brûler un peu au début...

Malko sursauta. Les mains de la Philippine couraient sur la peau fragile de son sexe et il avait l'impression d'être en feu ! Il y avait sûrement du piment dans l'huile... Peu à peu, la brûlure s'estompa et il ne resta qu'une délicieuse sensation de chaleur. Ses vaisseaux dilatés

lui procuraient une sensation follement excitante. Perlita s'appliquait, montant et descendant le long de la hampe. Malko s'arcbouta, décollant ses reins de la planche, comme pour aller au-devant du diabolique massage. Il avait l'impression que son sexe brûlant avait doublé de volume.

Perlita baissa les yeux sur lui en souriant, et demanda :

— C'était agréable, *señor* ?

Malko ne put que pousser un cri de frustration. Perlita venait d'ôter les mains de son sexe ! Elle se redressa. L'érection de Malko persistait. Il regarda son sexe trop rouge et encore raide, tuméfié.

— Ce n'est pas vraiment une *full satisfaction*, protesta-t-il.

Perlita sourit modestement. Malko se remit sur ses pieds : son érection n'avait pas diminué.

— Qu'est-ce que vous m'avez mis ? demanda-t-il.

Perlita eut un sourire mystérieux.

— C'est un produit fait à partir de certaines racines. Dans une heure, vous serez redevenu normal.

— Une heure, c'est long ! remarqua Malko.

Leurs regards se croisèrent.

Toujours nu, il s'approcha d'elle, souleva son T-shirt et s'empara de ses seins. Cette huile diabolique lui vidait le cerveau. Il en oubliait la raison qui l'avait fait convoquer Perlita. Sans qu'il ajoute un mot de plus, celle-ci s'agenouilla sur la moquette et, d'un geste complètement naturel, le prit dans sa bouche avec douceur. Il en aurait hurlé de bonheur ! Sa langue l'apaisait délicieusement et il ne mit pas longtemps à se libérer enfoncé jusqu'au fond de son gosier.

Perlita but son sperme jusqu'à la dernière goutte, puis se releva.

— C'est deux cents pesos de plus. Ça n'est pas compris dans le *full satisfaction*.

Décidément, Zamboanga n'était qu'un piège à étrangers. Le cerveau de Malko s'était remis à fonctionner. Il était temps de joindre l'utile à l'agréable. Il se rhabilla et sortit une liasse de pesos pendant que Perlita rangeait ses affaires. Quand il lui tendit mille pesos, la masseuse arbora un sourire ravi.

— Merci, *señor* ! Je n'ai pas de monnaie.

— Ça ne fait rien, affirma Malko. Il tendit à Perlita deux autres billets de mille pesos et expliqua avec un sourire :

— Je voudrais offrir un massage à un de mes amis. Lui faire une surprise. C'est possible ?

Perlita regarda les billets, se retenant visiblement de les prendre.

— Oui, bien sûr ! Mais c'est trop. Il doit venir au Penguin Club ?

— Non, dit Malko, il est en bas, à la piscine, le gros homme.

— Roméo Putik ! Ah oui, je le connais. Il m'a demandé souvent de le masser, mais il n'a jamais d'argent. Et puis...

— Et puis quoi ?

— Il est vraiment très gros et très laid ! fit-elle avec une mimique dégoûtée. Mais si c'est votre ami...

— C'est mon ami ! affirma Malko.

Il alla sur la terrasse pour vérifier que l'énorme Philippin était toujours à la même place. Le niveau de la bouteille de Defender avait baissé. Sûrement l'émotion d'avoir vu Perlita. Rassuré, il revint à elle :

— Allez-y maintenant.

— D'accord ! J'espère que vous reviendrez me voir au Penguin Club.

Dès qu'elle fut sortie de la chambre, Malko regagna la terrasse pour observer la scène. D'abord, la surprise de Roméo en voyant Perlita le rejoindre. Puis son ravissement. Il se leva avec la légèreté d'un pachyderme et fila vers l'hôtel, Perlita sur ses talons.

Malko alla prendre une douche. Satisfait. Il n'avait plus qu'à attendre le résultat de son beau geste.

*

* *

Malko avait attendu six heures pour descendre. L'heure où les gens allaient prendre un verre dans le *lounge*. À peine y pénétra-t-il qu'il aperçut Roméo Putik installé près de l'entrée, devant sa bouteille de Defender dont il ne restait pas grand-chose. L'énorme Philippin, en le voyant, s'arracha de son fauteuil, aussi vite que le lui permettait son poids et se précipita vers Malko.

— *Señor*, c'est vous qui m'avez envoyé Perlita ?

— Tout à fait, confirma Malko. Vous avez passé un bon, moment ?

— Merveilleux, soupira le Philippin. Elle est si *carinosa* ! Mais pourquoi avez-vous fait cela ? Je ne vous connais pas.

— C'est vrai ! reconnut Malko, mais moi, j'avais envie de faire votre connaissance.

— Pourquoi ?

— Allons dîner, proposa-t-il, je vous l'expliquerai. Vous connaissez un endroit tranquille ?

— Oui, à côté. Le *Village*, un restaurant chinois.

— Allons-y. Malko, qui trimbalait toujours l'Automag sous sa chemise, regarda la ceinture de Roméo Putik, vierge de toute arme.

— Vous n'êtes pas armé ? demanda-t-il.

L'énorme Philippin sourit de bon cœur.

— Oh, moi, je ne risque rien... Je suis de Jolo.

Ils sortirent du *Garden Orchid*. Le *Village* n'était qu'à cent mètres. Plusieurs familles avec des enfants bruyants étaient déjà attablées et ils choisirent une table à l'écart.

À peine assis, Roméo Putik jeta un regard inquisiteur à Malko :

— Qui êtes-vous ? Je vous ai déjà aperçu à l'hôtel.

— Je travaille pour la Croix-Rouge afin de tenter de faire libérer l'Américain Jeffrey Cox.

Le Philippin sembla un peu refroidi.

— C'est une affaire délicate, dit-il. Il n'aurait pas dû aller là-bas. Un agent de la CIA... Le commandant Sahiron est très extrémiste. Je le connais bien. Ses hommes se ravitaillent dans mon village.

— Mais il est musulman et marié avec une jeune femme de Basilan, corrigea Malko. En plus, il dit ne pas appartenir à la CIA.

Roméo Putik haussa les épaules, signifiant qu'il s'en moquait, puis jeta un regard en dessous à Malko.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Des informations, expliqua Malko. Nous ne savons rien du sort de cet Américain. Où il est détenu, dans quelles conditions. S'il y a une chance de négocier sa libération. Je crois que c'est tout près du village dont votre père est le maire, Paticul.

— Oui, on le dit, prétendit Roméo Putik, mais je ne m'occupe pas de tout cela. Les Abu Sayyaf sont des gens dangereux. Surtout Radulan Sahiron. Il a tué déjà beaucoup de gens.

— Quand retournez-vous à Jolo ? demanda Malko.

Roméo Putik hésita.

— Je ne sais pas. J'attends une cargaison de mangues vertes pour les vendre ici.

— Je voudrais que vous effectuiez un aller-retour, proposa Malko. Et que vous fassiez une petite enquête sur place. Pour savoir exactement où est détenu Jeffrey Cox, par qui il est gardé, s'il est possible d'avoir un contact avec lui, si son état de santé est bon.

Roméo Putik se mit à contempler son lapu-lapu cuit à la vapeur comme s'il allait jaillir de l'assiette. Il leva un regard désolé sur Malko.

— C'est impossible ! Je voudrais vous rendre service, mais c'est trop dangereux. Demandez à quelqu'un d'autre.

Malko, sans répondre directement, sortit dix billets de cent dollars de sa poche et les posa sur la table.

— Personne n'en saura jamais rien, plaida-t-il. Il s'agit de renseignements sans importance, pour rassurer la famille de cet Américain.

Le regard de Roméo Putik allait des billets à Malko. Il s'était arrêté de manger, face à son dilemme vieux comme le monde. Il poussa un gros soupir :

— O.K. Je vais vous rendre service.

Les billets disparurent, comme avalés par une langue de lézard. Cela, représentait pas mal de massages. Malko, satisfait, attaqua son poulet au citron. Il avait déjà les informations qu'il demandait à Roméo Putik. Ce qui allait lui permettre de mesurer son degré de

fiabilité. En tout cas, à Zamboanga, l'argent était vraiment le nerf de la guerre... Sérieusement motivé, Roméo Putik retrouva miraculeusement la mémoire...

— Le camp des Abu Sayyaf se trouve à environ trois kilomètres du village de Paticul, expliqua-t-il, mais les gens y vont rarement. Ils ont peur. Et puis, ils voient des espions partout...

— Comment allez-vous procéder ?

Roméo Putik eut un sourire finaud.

— J'ai un neveu qui les admire beaucoup. Il veut être pirate quand il sera grand et va souvent les voir. Je l'accompagnerai.

Malko essaya de pousser son avantage.

— Vous pourriez emporter un appareil photo ?

Les traits gélatineux du Philippin se décomposèrent.

— Oh non ! S'ils me surprennent avec ça, ils me couperont la tête. Mais si vous pouviez me donner quelques briquets Zippo à distribuer aux hommes de Sahiron... Ils adorent ça. Je vais prendre l'hovercraft demain matin à huit heures. On se verra après-demain.

— Pas de problème, promit Malko.

Tout en vomissant l'impérialisme, les farouches combattants de Radulan Sahiron appréciaient la technologie américaine...

— A propos, demanda Malko, vous connaissiez cette Ivy ? Celle qui a épousé cet Américain ?

— Non, fit le Philippin, mais on dit qu'elle est très belle. Khadafi h en était très amoureux. Il avait payé cent mille pesos pour l'enlever à sa famille.

Il avait fini son lapu-lapu. Presque timidement, il demanda à Malko :

— Je peux avoir un whisky ?

Dix secondes plus tard, il avait devant lui un double Defender « Very Classic Pale ». Il le lapa en un clin d'œil. Comme le suivant, et celui qu'il réclama « pour la route ». Malko l'observait. Les yeux injectés de sang, Roméo Putik ressemblait plus que jamais à un pachyderme. Mais un pachyderme lucide. Il se pencha au-dessus de la table et dit d'une voix pâteuse :

— Je sais bien que vous n'êtes pas de la Croix-Rouge...

— Pourquoi ?

— On m'a raconté ce qui est arrivé au port... Les gens de la Croix-Rouge ne sont pas armés. Ce sont des « chickens ».

Il étouffa un hoquet et conclut

— Vous êtes un espion de la CIA, comme Jeffrey Cox, mais je m'en fous ! Je vous aime bien.

Malko se contenta de sourire. Lorsque Roméo Putik se leva avec difficulté, il lui conseilla :

— Partez devant, il vaut mieux qu'on ne nous voie pas trop

ensemble.

Même imbibé de Defender, le Philippin pouvait comprendre ça. Il s'éloigna en tanguant, la bedaine en avant. Malko régla, attendit un peu et se leva à son tour, s'attendant à trouver Roméo Putik en train de ronfler au bord de la route. Pas du tout, il avait réussi à regagner son port d'attache. Il n'y avait plus qu'à prier et à attendre.

*

* *

Malko, allongé près de la piscine, sentit une présence et leva les yeux. Danag, l'homme de la filière Sabina, la raie au milieu impeccable, lui souriait. Surgi de nulle part, comme la fois précédente.

— Allons dans votre chambre ! proposa-t-il.

Dès qu'ils y furent, il lança à Malko :

— Nous n'avons rien à voir avec ce qui s'est passé sur le port hier. Ce sont des « lost commands ». Des indépendants.

— Comment ont-ils su que je serais là ?

Danag écarta les bras en signe d'impuissance.

— Je ne sais pas. Ils vous ont surveillé, quand vous êtes allé faire des courses en ville, ou votre chauffeur a parlé à quelqu'un. Tout le monde se connaît ici... Mais vous vous êtes bien défendu.

— Merci, dit Malko.

Le Philippin lui jeta un regard en dessous.

— Vous êtes de la CIA, n'est-ce pas...

— Absolument pas ! D'abord, je ne suis pas américain mais autrichien.

Le Philippin haussa les épaules.

— Cela m'est égal. Moi, je ne fais pas de politique. On assure seulement la transmission des colis et du courrier.

— Vous avez quelque chose pour moi ?

— Oui. Jeffrey Cox a reçu votre colis et vous a renvoyé une lettre. J'ai aussi apporté une vidéo filmée avec la caméra que vous avez mis dans le colis. Vous me devez mille dollars pour le film. J'ai remis au commandant Sahiron les cinq mille dollars qui se trouvaient dans le colis.

— Il ne va pas demander tous les jours cinq mille dollars pour ne pas couper la main de son otage ? s'énerva Malko.

— Non, non, affirma aussitôt Danag. L'autre jour, il était en colère. Maintenant, Dieu est descendu sur lui. Vous avez l'argent ?

— Oui, soupira Malko.

Il prit une liasse de dollars et en compta mille que Danag recompta soigneusement avant de les mettre dans sa poche.

— Vous voulez envoyer un autre colis ?

— Oui.

— Il faut le porter demain matin au bateau de huit heures.

— Mon chauffeur peut le faire ?

— Bien sûr. Mais il faut me payer maintenant.

Malko compta mille dollars de plus. Les comptables de la CIA allaient être affolés mais, au moins, il progressait. Danag lui remit alors une cassette et une lettre cachetée.

— Je vous appelle dans deux jours, pour savoir si vous voulez continuer à envoyer des colis, conclut-il.

Malko le retint :

— Attendez ! Est-ce qu'il y aurait moyen de racheter Jeffrey Cox comme les autres otages, ceux du commandant « Robot » ?

Le Philippin demeura quelques instants silencieux avant de laisser tomber :

— Lui n'est pas un otage des « KFR ». Le commandant Sahiron est un « politique ». Il veut un échange de prisonniers.

— La femme de Jeffrey Cox ne pourrait pas intervenir ? Elle est d'ici.

— Elle n'interviendra pas, fit sèchement Danag.

Il se tut, comme s'il en avait trop dit, et se dirigea vers la porte. Dès qu'il fut seul, Malko se rua sur son portable.

— J'ai une lettre et un film de Jeffrey Cox, annonça-t-il à Ted Redmond.

Le chef de station de la CIA explosa de joie :

— C'est fantastique ! Vous avez ouvert la lettre ?

— Non, pas encore.

— Alors, ne l'ouvrez pas et prenez l'avion de ce soir, à 17 h 15. Je vous envoie une voiture à l'aéroport.

*

* *

Dans un silence de mort, Ted Redmond ouvrit avec componction la lettre de Jeffrey Cox adressée à sa mère, comme si c'était le testament d'un être cher. L'enveloppe ne contenait qu'un feuillet écrit d'une écriture hachée au stylo-bille :

« *Dearest Mum*, je vais bien, mais j'ai maigri. Je peux enfin laver mes lentilles de contact et cela me change la vie ! Merci pour toutes les choses du colis. C'est merveilleux de savoir que l'on pense à moi. J'espère que je vais vite sortir d'ici, c'est très pénible, il y a beaucoup de moustiques. Je ne suis pas maltraité. On m'accuse d'être un agent de la CIA, mais je ne comprends pas pourquoi. Love. »

C'était signé Jeffrey et il y avait un post-scriptum : « On m'a pris la montre et le Zippo que vous m'avez envoyés. Il faudrait m'en envoyer d'autres, et des mots croisés, aussi. »

Ted Redmond reposa la lettre, visiblement partagé entre le soulagement et la fureur, et grommela entre ses dents :

— *Mother fuckers* ![\[32\]](#)

— Regardons la cassette, suggéra Malko. Cela nous en dira plus.

La Ford blindée du chef de station de Manille était venue chercher Malko à l'aéroport pour le conduire à la résidence de l'Américain, dans Dasmarinas, un des « villages » de Makati, là où habitait également Mildred Fulton. Une villa cossue, gardée par des Marines, avec une piscine au milieu du jardin et toute une pièce consacrée aux télécommunications : Immarsat protégé, « Toco » pour expédier des images compressées *via* un satellite, et toute une batterie de télex protégés.

Un des adjoints de Ted Redmond glissa la cassette ramenée par Malko dans le magnétoscope et appuya sur « Play ».

Les images jaillirent, étonnamment nettes et en couleurs. D'abord, un panoramique de jungle, avec quelques hommes armés faisant des grimaces à la caméra. Puis, l'objectif se focalisa sur une cage en bambou de deux mètres de haut environ, un gros cube à claire-voie.

Un homme, les mains accrochées aux barreaux, fixait la caméra. Malko le reconnut d'après les photos parues dans la presse. Un Noir de très grande taille, avec une abondante chevelure, une barbe en désordre, l'air hagard. Il était vêtu d'un T-shirt sans manches et d'un pantalon clair.

Au bout de quelques instants, il agita la main, esquissa un sourire et dit d'une voix mal assurée :

— Maman, je suis O.K ! J'ai un peu maigri comme tu vois, mais c'est plutôt bien... J'espère ne pas rester ici trop longtemps.

La caméra zooma sur ses pieds nus, remonta, recula et l'image s'interrompit. L'assistant se précipita pour remettre le film au début et les trois hommes le visionnèrent à trois reprises. Ted Redmond laissa échapper un sifflement de rage.

— Les enfoirés ! Ils le traitent comme un animal ! Il est dans une cage, comme au zoo !

— Il a l'air en bonne santé, constata Malko, et il a certainement un meilleur moral maintenant. En tout cas, il ne craque pas...

Ted Redmond secoua la tête.

— *Jolly good fellow* !^[33] Il ne parle que de « maman ».

Il leva les yeux sur Malko.

— On ne peut pas le laisser dans cette merde ! Qu'est ce qu'on peut faire pour le sortir de là ?

Malko eut envie de lui dire que c'étaient les premières images de l'agent Cox, qui savait au moins désormais que la *Company* ne le laissait pas tomber.

— Je suis frappé par quelque chose, remarqua Malko. À aucun moment, il ne fait allusion à sa femme... bizarre, non ?

— Il s'en fout, de sa femme ! grommela le COS. Tout était une manip. Vous avez autre chose ?

— Oui, dit Malko, qui se mit à raconter la prise de Contact avec le fils du maire de Paticul.

L'Américain buvait ses paroles, tout en prenant des notes. Il ferma son carnet et résuma :

— Nous avons donc un moyen de le ravitailler et de recevoir des lettres. C'est énorme ! Maintenant, grâce à ce type de Jolo, nous allons obtenir des informations sur son lieu exact de détention et les types qui le gardent.

— J'espère, confirma Malko.

L'Américain se frotta les mains :

— Je transmets ce soir même à Langley la cassette et la lettre. Bien entendu, on ne montrera pas la cassette à sa mère. Je vais demander qu'on monte une opération de « rescue ». Nous pouvons disposer des *green Berets*, des Special Forces et du 353^e Special Operation Group de l'US Air Force, basé à Okinawa. Avec les informations que vous allez leur donner, ce sera facile. L'idéal, ce serait que votre type, ce Roméo machin, les accueille et les guide. Ils ont du matériel infrarouge, des grenades aveuglantes, des silencieux et un sacré entraînement. En plus, on va liquider ces salauds.

— *Don't get carried away !* [34] avertit Malko. Mon informateur est loin d'être sûr, les ravisseurs de Jeffrey Cox sont sur leurs gardes et tout se sait à Jolo et à Zamboanga. Une opération de commando, cela demande une préparation. Ils risquent de le déplacer au dernier moment et ensuite... Attendons déjà de voir ce que Roméo Putik va me ramener.

— O.K., O.K., concéda l'Américain, mais les Philippins seront ravis qu'on éradique les Abu Sayyaf.

— Il ne faudrait pas éradiquer en même temps Jeffrey Cox, remarqua Malko. Ils n'hésiteront pas à l'exécuter s'ils se sentent cernés. C'est une responsabilité difficile à prendre. Pour l'instant, nous savons qu'ils ne vont pas le tuer et le dialogue est entamé.

— Et cette histoire de main coupée ?

— J'ignore si c'est une manip pour nous extorquer de l'argent ou une véritable pression, avoua Malko. On risque de le savoir, hélas, très vite. En tout cas, ils savent désormais, depuis l'incident du port, que je n'appartiens pas à la Croix-Rouge...

— C'est ennuyeux.

— Ça augmente un peu les risques, mais pas beaucoup, conclut Malko avec un demi-sourire.

— Bien. Quand repartez-vous à Zamboanga ?

— Demain après-midi, dit Malko, qui n'avait pas envie de se lever à trois heures du matin.

L'Américain fit contre mauvaise fortune bon cœur. Il trépignait intérieurement et Malko crut bon de le calmer :

— Jeffrey Cox se trouve à Jolo, précisa-t-il, en pleine jungle, dans une île à 90 % musulmane. Les Abu Sayyaf y bénéficient de la complicité de toute la population. Ils sont armés et sur leurs gardes. Même avec les Special Forces et le soutien de l'armée philippine, il sera très difficile de monter une opération « rescue » militaire. L'idéal serait une exfiltration en douceur avec des complicités locales. La question est simple : combien êtes-vous prêt à investir pour récupérer Jeffrey Cox ?

— Il n'y a pas de limite, répliqua Ted Redmond après quelques instants de réflexion. Si sa mère a l'impression qu'on le laisse tomber, elle risque d'ameuter la communauté black et de déclencher un scandale épouvantable. Et, au sein de l'Agence, nous devons montrer aux *field-officers* qu'en cas de pépin, nous sommes là.

— Parfait, approuva Malko. J'ai besoin d'argent. Cinquante mille dollars en billets de cent, pour commencer.

— Pourquoi faire ?

— J'ai une idée qui n'est pas encore mûre.

L'Américain n'insista pas. Pris d'une inspiration subite, il dit à Malko :

— Puisque vous serez demain matin à Manille, ce serait bien que vous repériez les deux Libyens qui financent la libération des otages du commandant « Robot ». Rajab Azzarouk et Ismael El Gatroun. Ils sont revenus à Manille hier, à l'*Intercontinental* de Makati.

— Vous avez des photos ?

— Bien sûr, mais c'est encore mieux si vous les voyez en chair et en os. On a un gars là-bas, Steve Miller. Sous couverture de caméraman pour Reuter. Il planque. Je vais le prévenir. Prenez contact avec lui demain à l'*Inter*. Il vous les montrera.

*

* *

Le hall tout en longueur de l'*Intercontinental* grouillait d'animation. Malko repéra facilement un caméraman, installé dans un fauteuil en face d'un hall d'exposition offrant les dernières créations de l'architecte d'intérieur Claude Dalle. Superbes canapés en cuir bombardier, meubles Art déco, lits romantiques. Si 90 % de la population vivaient très mal, les autres ne savaient comment dépenser leur argent...

Malko aborda discrètement l'homme seul :

— Vous êtes Steve Miller ?

— Oui.

— Je suis Malko.

— Parfait! fit le *field-officer* de la CIA. Les deux Libyens ne sont pas encore sortis. Ils sont installés dans la suite présidentielle, au dixième étage. Azzarouk bouge très peu, l'autre un peu plus. Vous les

connaissez ?

— Non.

— Et eux ?

— Non plus.

— Alors, faites un tour en haut, juste pour repérer les lieux.

Malko gagna l'ascenseur. Il avait bien dormi et se sentait d'attaque. Il avait laissé l'Automag dans le coffre de sa chambre et se sentait tout nu. Pourtant, à Manille, il ne risquait pratiquement rien. Bizarrement, il avait hâte de se retrouver à Zamboanga, en dépit du danger. Ici, à mille deux cents kilomètres au nord, il ne pouvait pas faire grand-chose. Le film de Jeffrey Cox enfermé dans sa cage l'avait bouleversé. Cela aurait pu lui arriver, à lui aussi, tant de fois... En dehors de toute considération politique, il se sentait proche de cet espion qui devait prier silencieusement pour que la raison d'État ne le sacrifie pas...

Il sortit de l'ascenseur au dixième étage et inspecta le couloir vide. La suite présidentielle se trouvait au fond, à gauche. Il allait s'y diriger quand sa porte s'ouvrit. Il n'eut que le temps de se détourner, plongeant dans l'escalier de service pour ressortir à l'étage inférieur où il appela l'ascenseur.

Il dut attendre quelques minutes et quand il arriva enfin au rez-de-chaussée, à peine était-il sorti de la cabine qu'il aperçut l'éclair d'un flash. Steve Miller, le jeune caméraman, venait de filmer un homme corpulent en tenue de jogging qui marchait devant Malko : la trentaine, de type méditerranéen prononcé, joufflu, avec une petite moustache à la Hitler, un Walkman dans l'oreille. Le caméraman s'approcha de lui, le salua et demanda :

— Rien de neuf, monsieur El Gatroun ?

— Rien encore, répondit le Libyen avec un sourire, s'éloignant à grandes enjambées vers la sortie.

Instinctivement, Malko le suivit. Le Libyen s'engouffra dans une Mercedes blanche avec chauffeur qui attendait et Malko n'eut que le temps de sauter dans un taxi qui venait de débarquer ses passagers. Il se pencha vers le chauffeur :

— Vous suivez la Mercedes blanche devant, nous allons au même endroit.

Heureusement, le chauffeur ne lui demanda pas où...

Ils plongèrent dans la circulation chaotique de Makati, zigzaguant entre les jeepneys bourrés, les taxis, les bus et les voitures particulières qui semblaient toutes disputer les Vingt-quatre heures du Mans. Malko regarda sa Breitling Crosswind : onze heures ; il avait encore largement le temps. Vingt minutes plus tard, la Mercedes blanche s'arrêta devant un gratte-ciel flambant neuf, au coin de Makati Avenue et de Puyat Avenue, le Pacific Star building. Malko pénétra dans le hall à la suite du Libyen, mais le laissa prendre un ascenseur tout seul,

se contentant de vérifier sur le tableau des étages où il s'arrêtait. La cabine s'arrêta au vingt-troisième étage.

Il monta à son tour, mais il y avait plusieurs sociétés à cet étage. Impossible de savoir où Ismael El Gatroun s'était rendu. Il redescendit et appela de son portable l'ambassade américaine.

— J'ai suivi Ismael El Gatroun, annonça-t-il à Ted Redmond. Il se trouve au vingt-troisième étage du Pacific Star building.

— Vous avez perdu votre temps ! soupira l'Américain. Il est chez Avantajado, le négociateur philippin pour les otages du commandant « Robot ». Ses bureaux sont là.

— Tant pis, fit Malko. Au moins, je sais à quoi il ressemble.

Pris soudain d'une fringale, il s'installa dans la cafétéria qui occupait une partie du rez-de-chaussée du Pacific Star building et commanda des croissants et du café. À peine avait-il mordu dans le premier croissant qu'il aperçut, presque par hasard, Ismael El Gatroun qui ressortait du Pacific Star building. Malko s'attendait à ce qu'il prenne la Mercedes qui attendait devant le gratte-ciel. Non seulement il n'y monta pas, mais il effectua un détour, pour que le chauffeur ne l'aperçoive pas ! À pied, il traversa Puyat Avenue, gagnant le terre-plein d'une station-service installée entre Puyat Avenue et une rue parallèle, Jupiter Street. Malko abandonna son breakfast sur-le-champ et lui emboîta le pas. Parmi la foule, c'était facile. Le Libyen traversa la station-service et, dans Jupiter Street, tourna à gauche. Il parcourut une centaine de mètres et s'engouffra dans un immeuble au toit vert cerné d'une banderole qui annonçait : « Family KTV Rooms ». Sur le mur voisin, un panneau précisait : « Chambres à l'heure : 50 pesos. TV, karaoké ». Un hôtel de passe.

Malko s'installa sur le trottoir d'en face dans la station-service, certain que le Libyen ne l'avait pas repéré...

Comme c'était un quartier de putes, son escapade ne signifiait pas grand-chose. Mais ça valait quand même la peine d'attendre.

*

* *

À peine dans la petite chambre, Ismael El Gatroun se débarrassa de son jogging, ne gardant qu'un string de soie blanche moulant des avantages très honorables. Il n'y eut pas une parole échangée. Celle qui l'attendait le laissa la Plaquer contre le mur, relever sa robe légère et fouiller dans sa culotte. Le Libyen s'en donnait à cœur joie, lui pétrissant les seins, enfonçant ses doigts dans son sexe largement ouvert, tout en surveillant d'un œil le film porno qui passait sur le circuit intérieur de l'hôtel.

C'est elle qui écarta l'élastique du string de satin, faisant jaillir une érection massive. Elle le masturba un moment jusqu'à ce qu'Ismael l'écarte.

— Va sur la table, dit-il, lui parlant pour la première fois.

Docilement, elle s'agenouilla sur la moquette râpée, la croupe découverte, et allongea son torse sur la table basse au milieu de la chambre. Ismael El Gatroun s'agenouilla à son tour derrière elle, guida son érection massive jusqu'au sexe de la jeune femme et s'y enfonça d'un lent coup de reins. Elle dut s'accrocher des deux mains au rebord de la table pour ne pas être projetée en avant. Sans un mot, le Libyen se mit à aller et venir, plongeant chaque fois plus loin au fond de son ventre, glissant sans peine tant sa partenaire était excitée. La seule vue du gros membre prêt à l'emmancher l'avait fait couler comme une fontaine.

Ismael El Gatroun continua son manège un moment, puis se retira, toujours aussi impressionnant. Debout, il se pencha alors derrière la jeune femme et posa son sexe massif sur l'ouverture de ses reins. Cette fois, son sexe n'entra pas aussi facilement et il dut pousser de toutes ses forces pour forcer l'anneau du sphincter. Celui-ci céda d'un coup et la femme hurla. Cela n'empêcha pas Ismael de s'enfoncer posément de toute sa longueur. Courbée comme une esclave, sa partenaire gémissait, puis elle se mit à haleter. Ce qu'elle visualisait dans sa tête lui mettait le feu au ventre. Toujours aplatie sur le bois de la table, accrochée des deux mains comme une noyée, pilonnée au plus profond d'elle-même par le sexe énorme, elle explosa dans un orgasme dévastateur qui la laissa pantelante. Ismael El Gatroun demeura enfoncé au fond de ses reins, ayant joui en même temps qu'elle, puis se retira à regret.

Cinq minutes plus tard, ils devisaient calmement sur le lit. De choses sérieuses.

*

* *

Malko était inondé de sueur. Le Libyen avait disparu depuis trois quarts d'heure. Enfin, il ressortit de l'hôtel, mais, cette fois, il n'était pas seul. Une jeune Philippine l'accompagnait, les yeux protégés par des lunettes noires. Quand elle passa devant Malko, il ne put s'empêcher de remarquer son extraordinaire chute de reins. Une croupe incendiaire. Le couple s'arrêta un peu plus loin devant un petit hôtel, le *Jupiter Arms*, et la femme ôta ses lunettes.

Le poulx de Malko monta brutalement. Ou il hallucinait ou il avait devant lui Ivy, la femme de Jeffrey Cox, telle que sa photo d'identité universitaire la lui avait montrée.

Il venait de toucher le jackpot.

CHAPITRE VIII

La femme et Ismael El Gatroun se séparèrent devant le *Jupiter Arms*. Tandis que ce dernier traversait vers le Pacific Star building, passant non loin de Malko, celle qui semblait être Ivy Cox pénétra dans le petit hôtel. D'où il se trouvait, Malko la vit prendre sa clef à la réception et monter. Elle habitait donc là.

Que faire ? Suivre Ismael El Gatroun n'aurait mené à rien. Il repartait sûrement avec sa voiture officielle à l'*Intercontinental*. Par contre, si cette inconnu était vraiment Ivy Cox, il ne fallait pas la lâcher. Comment connaissait-elle l'agent des Services libyens ? Ça, c'était une vraie surprise. Et que faisait-elle à Manille, alors qu'officiellement, on la croyait à Basilan ?

Malko regarda sa Breitling. Midi vingt, Ted Redmond devait être encore à son bureau.

— Je n'ai pas perdu mon temps, annonça-t-il dès qu'il l'eut en ligne. Je pense avoir retrouvé la femme de Jeffrey Cox.

Le chef de station grimpa au plafond.

— Si c'est elle, c'est fabuleux, dit-il. Ça expliquerait beaucoup de choses. Rappelez-moi dans une heure. Je vous envoie immédiatement quelqu'un pour planquer devant cet hôtel.

Malko alla prendre un café dans la cafétéria de la station-service d'où il pouvait surveiller l'entrée du *Jupiter Arms*. Il se demandait comment les Services philippins n'avaient pas découvert le lien entre Ivy Cox et le Libyen. Il n'eut même pas le temps de finir son café. Ivy Cox apparut à la porte du *Jupiter Arms*, un sac de voyage à la main, enveloppée dans une longue robe, un foulard sur la tête. Elle arrêta un taxi qui passait et monta dedans. Le véhicule redémarra aussitôt. Malko tenta d'en arrêter un autre, mais dut attendre plusieurs minutes avant d'en voir surgir un. De toute façon, il était impossible de la suivre. Il traversa Jupiter Street pour relever le numéro de l'hôtel qu'il composa aussitôt sur son portable. Dès qu'il eut la réception, il demanda à parler à Ivy Cox.

— Il n'y a personne de ce nom-là, lui répondit une voix de femme.

— Et Ivy Patong ?

— Non plus.

Cela confirmait la quasi-certitude de Malko. La femme de Jeffrey Cox séjournait à Manille sous un faux nom. À son tour, il sauta dans

un taxi. Il mit une heure et quart pour regagner l'ambassade en se traînant au milieu des innombrables jeepneys. Asphyxié, mort de chaleur, il atteignit enfin l'avenue Roxas. Ted Redmond ne dissimula pas son excitation dès que Malko fut introduit dans son bureau.

— Je crois que vous avez tiré le jackpot ! lança-t-il. Je viens de vérifier avec Langley la carrière d'Ismael El Gatroun. Il était en poste au Soudan, à l'ambassade de Libye, à la même période que Jeffrey Cox. Donc, il a eu la possibilité de l'identifier comme membre de l'Agence.

— C'est un premier point, reconnut Malko, mais cela ne nous dit pas comment il connaît Ivy Cox. Intimement, selon toute vraisemblance, puisqu'ils étaient ensemble dans un hôtel de passe.

— Ce point n'est pas très important, remarqua Ted Redmond. L'essentiel, c'est qu'ils se connaissent. Depuis son séjour au Soudan, Ismael El Gatroun était en poste à sa Centrale, à Tripoli. Il n'est venu que trois ou quatre fois aux Philippines, depuis que les Libyens sont impliqués dans la négociation concernant les otages détenus par le commandant « Robot ».

— Il s'est déjà rendu à Zamboanga ?

— Oui, mais jamais pour longtemps. Et, comme vous le savez, les Libyens ne s'occupent pas de Jeffrey Cox. Donc, elle n'a pas été amenée à le voir là-bas.

— Ils ont pu se rencontrer par hasard, avança Malko, sans trop y croire lui-même.

Ismael El Gatroun ne devait pas beaucoup se promener dans Zamboanga et Ivy Cox n'avait pas le style à aller traîner au *Garden Orchid*.

L'Américain secoua la tête

— Je n'y crois pas. Jusqu'à aujourd'hui, il semble qu'Ivy Cox ne soit jamais sortie de Mindanao. Or, Ismael El Gatroun n'était jamais venu auparavant aux Philippines. Ceci implique donc qu'ils appartiennent à une structure commune. Un réseau islamique.

— Etant donné le *background* de cette affaire, remarqua Malko, ce n'est pas très étonnant. Les Libyens ont toujours aidé les groupes radicaux islamistes. Or, tout l'environnement d'Ivy Cox appartient à cette mouvance. Ce qui expliquerait ce qui s'est passé : Ivy Patong, contactée sur Internet par Jeffrey Cox, l'a fait « cribler », grâce à ses relations, par les Libyens. Ceux-ci lui ont révélé son appartenance à l'Agence. Et, à partir du moment où il était identifié, elle a tout fait pour le faire venir à Mindanao. Ensuite, son kidnapping était programmé. C'était une occasion inespérée pour les Abu Sayyaf.

Ted Redmond jouait distraitement avec son Zippo CIA. Il leva les yeux sur Malko et soupira :

— Je crains que vous n'ayez raison. Avertis par les Libyens, les Abu

Sayyaf ont retourné la situation. Nous voulions les infiltrer, ils nous ont contrés.

— Il manque encore un maillon, remarqua Malko. Le lien physique entre les Libyens et Ivy Cox. C'est-à-dire la structure au sein de laquelle ils ont pu échanger des informations.

— On va la trouver, assura Ted Redmond. Je crois, de plus, qu'en surprenant Ivy Cox en compagnie d'El Gatrout, vous avez répondu à une autre question. Depuis le début de l'affaire des otages du commandant « Robot », tout le monde dit qu'il n'est pas capable d'avoir organisé cela lui-même. Par contre, si les Libyens lui ont soufflé l'idée du projet, tout devient logique. Grâce à ces kidnappings, ils trouvent le moyen de financer leurs « clients » et, de surcroît, d'améliorer leur image internationale. Le fait a coïncidé dans le temps avec notre tentative d'infiltration de Jeffrey Cox, tentative qu'ils ont repérée grâce à Ivy Patong, ce qui leur a permis d'avoir la cerise sur le gâteau ! Quelques millions de dollars pour financer la rébellion islamique et un agent de la CIA en prime.

Il était amer, Ted Redmond...

La chance et l'intuition de Malko avaient mis à jour une vérité plutôt déplaisante. L'unique chance de sauver Jeffrey Cox était désormais de le faire évader. .

— Je vais tâcher de retrouver Ivy Cox, dit Malko. Si ce n'était pas le cas, il faudra demander à vos homologues philippins de la localiser. Cela leur sera facile de retrouver le nom qu'elle utilise. De là, ils pourront remonter sa piste.

— Que Dieu vous entende, fit Ted Redmond. Vous avez juste le temps de repasser au *Manila* et de filer à l'aéroport. Je vous laisse ma voiture et mon chauffeur. Pourvu que ce Roméo Putik se révèle vraiment utile. Tous nos espoirs reposent désormais sur lui.

*

* *

La Ford se tramait le long d'un canal bordé de taudis qui n'était qu'un égout à ciel ouvert. Une heure et quart depuis le *Manila*. Enfin, la circulation s'améliora un peu et Malko atteignit l'aéroport flambant neuf des départs domestiques, qui contrastait de façon étonnante avec la fourmilière de la ville.

Le vol pour Zamboanga était déjà affiché à la porte 6. Une vingtaine de passagers attendaient, dont plusieurs femmes, la tête couverte d'un foulard islamique. À bonne distance, Malko les examina. À l'extrémité d'une rangée de sièges se trouvait une femme avec des lunettes noires et un foulard rose sur la tête. La même qu'il avait vue en compagnie d'Ismael El Gatrout, très probablement Ivy Cox.

Malko s'assit un peu plus loin, de façon à ce que la jeune femme ne puisse pas le repérer. De nouveau, la chance était avec lui. En arrivant

à Zamboanga, il pourrait la suivre.

Roberto devait venir le chercher. L'embarquement se fit quelques minutes plus tard et Malko prit soin d'embarquer parmi les derniers passagers.

Il pleuvait, un brusque retour de mousson. Pendant une heure et demie, ils furent secoués comme des pruniers. Enfin, la mer de Sulu apparut sous les ailes de l'appareil. Malko, qui n'avait que des bagages à main, se hâta de sortir. Roberto était là, fidèle au poste.

— Rien de neuf ? demanda Malko.

Le chauffeur secoua la tête :

— Rien. La situation est au point mort. Ce matin, j'ai porté un colis à l'hovercraft. J'y ai mis un réveil et une toile de tente. Danag y a joint une autre caisse de munitions...

Un ange passa et s'enfuit, horrifié.

La CIA aidant au ravitaillement en munitions des Abu Sayyaf... C'était la honte absolue.

— Ivy Cox est dans l'avion, annonça Malko. Je veux la suivre. Vous la connaissez de vue ?

— Non.

— Ça ne fait rien, je vais vous la montrer. Malko monta dans la Toyota garée le long du trottoir en face du bâtiment vaguement futuriste de l'aérogare. La femme au foulard rose apparut quelques minutes plus tard et prit place dans un tricycle.

Personne ne l'attendait.

Roberto démarra sur ses talons. Ils filèrent le long de Governor Camins Avenue, tournant ensuite à droite dans Veterans Avenue.

— Elle va à Tetuan, remarqua Roberto.

Effectivement, devant le numéro 43 de Candido Street, le tricycle s'arrêta.

— Vous allez la voir ? demanda Roberto.

— Surtout pas ! dit Malko. Elle ignore qu'elle a été suivie. Attendons un peu. Si elle ne ressort pas dans la demi heure qui vient, on s'en va et vous reviendrez planquer demain matin tôt.

Ils n'eurent que vingt minutes à attendre ! Ivy Cox s'était changée, arborant un foulard noir et une longue robe très islamique, malgré la chaleur inhumaine. Elle s'éloigna à pied jusqu'à une grande avenue, Tugbungan Road.

Là, elle arrêta un jeepney qui allait vers le centre.

La filature était facile. Malko jubilait. La conduite de cette jeune femme confirmait tous ses soupçons. À Manille, si elle avait été « claire », elle aurait dû se précipiter à l'ambassade américaine. Seulement, elle se moquait éperdument du sort de son mari.

Elle descendit au bout de Veterans Avenue, en face du palais de justice. Mais au lieu d'y entrer, elle continua à travers un terrain

vague le séparant de la rue voisine. Roberto se gara en catastrophe et ils continuèrent à pied. Malko aperçut un minaret surmonté d'une grosse boule noirâtre, très science-fiction, dominant un bâtiment blanc. Une mosquée !

— C'est la mosquée Santa-Barbara ! annonça Roberto.

Drôle de nom pour une mosquée. Ivy Cox n'y entra pas. Elle traversa d'un pas vif le terre-plein et disparut dans un petit bâtiment, au fond. Plusieurs hommes bavardaient en face de la mosquée. Malko et Roberto retournèrent à la voiture. Roberto fit le tour et revint sur Santa-Barbara Street, se garant de façon à pouvoir observer l'esplanade devant la mosquée et le bâtiment du fond.

Ils attendirent presque une heure. Plusieurs hommes s'étaient glissés par la porte où avait disparu Ivy Cox. Celle-ci ressortit enfin, seule, et s'éloigna à pied vers Rio Honda Street. Arrivée devant un petit bâtiment moderne, elle sonna à la porte, on lui ouvrit et elle disparut à l'intérieur.

Roberto passa devant lentement et Malko put lire la plaque de cuivre à côté de l'entrée : INTERNATIONAL ISLAMIC RELIEF ORGANISATION. Son poulx grimpa brusquement : l'IIRO était une ONG islamique qu'il avait déjà trouvée dans une autre de ses enquêtes sur le terrorisme...[35]

Décidément, le monde était petit.

Financée par l'Arabie saoudite et d'autres pays arabes, cette ONG était en réalité le vecteur de financement de différents groupes terroristes islamiques. Voilà sans doute le lien qui unissait Ivy Cox et Ismael El Gatroun !

De nouveau, ils se garèrent un peu plus loin et attendirent. Il se passa presque une heure avant qu'Ivy Cox ne réapparaisse. Il faisait nuit. Elle partit à pied et héla ensuite un tricycle. Vingt minutes plus tard, elle descendait dans Candido Street. Malko se dit qu'il n'avait pas perdu son temps.

— On rentre, dit-il.

Elle ne bougerait plus de la nuit... et il avait besoin de faire le point. Le *Garden Orchid* était désert, le *lounge* encore fermé, c'était lundi et il n'y avait pas de chanteuse. Malko rangea dans son coffre les dollars remis par Ted Redmond, récupéra l'Automag et prit une douche. La démarche suivante consistait à entrer officiellement en contact avec Ivy. Sous prétexte de sa « couverture » Croix-Rouge. Il ignorait encore ce qu'elle pourrait lui apporter, mais maintenant qu'il avait mieux cerné la personnalité et les véritables motivations d'Ivy, cela n'était pas dénué d'intérêt...

Il commençait à tirer les fils de cette histoire tordue. D'abord le réseau Sabina, puis Roméo Putik et désormais Ivy Cox. Pourvu qu'il n'y ait pas une grenade, au bout d'un de ces fils. Car, jusqu'ici, les Abu

Sayyaf avaient une bonne longueur d'avance. Il aurait bien aimé savoir *pourquoi* Ivy Cox s'était rendue à Manille.

*

* *

Dès six heures du matin, les rues de Zamboanga n'étaient plus qu'une immense pétarade ! Des centaines de tricycles semblaient y faire la course. Malko avait pris un petit déjeuner plus que matinal, en face de « Dragon » et « Dragonito » plongés dans un long conciliabule. Roberto, qui avait bavardé avec des journalistes, lui avait appris que d'après la rumeur, les Libyens n'allaient pas tarder à débarquer avec quelques millions de dollars pour les remettre au commandant « Robot » contre une cargaison de chair fraîche.

Il se leva et rejoignit Roberto.

— On va chez Ivy !

Pour une fois, il avait l'avantage : Ivy Cox ignorait qu'il l'avait suivie et avait découvert ses liens avec les Libyens.

Ils mirent vingt minutes à gagner Tetuan. Au moment où Roberto s'arrêtait devant le 43, Candido Street, ils se heurtèrent presque à Ivy Cox qui en sortait. Dans la même tenue que la veille, les yeux protégés par des lunettes noires, le visage presque entièrement dissimulé par son foulard. Malko s'avança vers elle avec un sourire.

— Vous êtes Mrs. Cox ?

Ivy Cox marqua une imperceptible hésitation.

— Oui, dit-elle. Pourquoi ?

— Mon nom est Malko Linge, expliqua Malko. J'appartiens à la Croix-Rouge et je suis ici pour m'occuper de votre mari. J'ai réussi à lui faire parvenir plusieurs colis. J'étais déjà passé chez vous et on m'a dit que vous étiez à Basilan, chez votre mère.

— C'est exact, confirma-t-elle d'une voix douce.

Elle semblait hésiter sur la conduite à suivre. Après un court silence, elle finit par dire d'une voix absente :

— Merci. C'est très gentil.

— Pourrais-je m'entretenir un moment avec vous ? suggéra Malko. Je voudrais des détails sur la façon dont s'est déroulée cette affaire. L'ambassade américaine n'a rien pu me dire.

Ivy Cox demeura impassible derrière ses lunettes noires.

— Ce serait avec plaisir, dit-elle, mais je suis pressée car je prends le bateau de huit heures pour Jolo. Je vais justement m'enquérir du sort de mon mari et j'espère le ramener.

— Ce serait formidable ! fit Malko. Nous allons vous déposer au port. Nous pourrions bavarder durant le trajet.

Ivy Cox ne pouvait décemment pas refuser. Elle s'installa à l'arrière de la Toyota, prenant bien soin de rester loin de Malko. Ce dernier demanda aussitôt :

— Vous allez voir votre mari ?

— J'espère ! Soupiera Ivy Cox. Cette histoire est horrible. Jeffrey est un garçon tellement sensible, si doux !

— Mais que s'est-il passé au juste ?

— Je ne comprends pas, avoua Ivy Cox. Nous étions invités à Paticul par un de mes amis, qui a milité dans le groupe Abu Sayyaf. Je voulais lui présenter mon mari.

Elle parlait sans regarder Malko, les traits impassibles, sans manifester la moindre émotion.

— À la fin du dîner, continua-t-elle, on lui a demandé s'il connaissait un certain Shaun, un autre Noir américain qui était ici il y a deux ans. Jeffrey a dit que oui, qu'ils avaient communiqué par Internet. Alors, tout s'est gâté. Radulan Sahiron s'est mis en colère et a dit qu'il avait la preuve que Shaun était un agent de la CIA. Donc que Jeffrey l'était aussi...

— C'est débile, remarqua Malko. Et ensuite, que s'est-il passé ?

Ils approchaient du port et il ne lui restait pas beaucoup de temps pour faire parler Ivy Cox.

— Il y a eu des discussions confuses, expliqua la jeune femme. Moi, j'ai défendu mon mari. Je suis sûre qu'il est innocent.

— Comment l'avez-vous connu ?

Ils venaient de passer sous le panneau annonçant « Welcome to Zamboanga City ».

— Par Internet, dit Ivy Cox. Je voulais nouer des contacts avec le monde extérieur, trouver du travail après mes études. Ici, à Zamboanga, il n'y a rien. Je rêve de l'Amérique. Je cherchais un musulman comme moi. C'est Jeffrey Cox qui a répondu, ainsi que d'autres d'ailleurs. Mais il a été le seul à se décider à venir ici. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois au *Cybercafé* de Zaragoza Street. Ensuite, nous avons découvert que nous étions faits l'un pour l'autre.

Roberto s'arrêta en face de l'hovercraft pour Jolo.

— Que s'est-il passé à la suite de ce dîner ? insista Malko.

— Le commandant Sahiron a décidé de le garder tant qu'il n'aurait pas la preuve qu'il n'appartenait pas à la CIA.

— C'est une preuve difficile à obtenir, remarqua Malko.

— C'est vrai ! reconnut Ivy Cox. C'est la raison pour laquelle je retourne là-bas. Je veux le convaincre moi-même.

— Et s'il n'accepte pas de relâcher votre mari ?

— Je ne sais pas, dit-elle. Je vais prier Dieu.

Malko regarda l'hovercraft qui se balançait à quai.

— Vous savez que le commandant Sahiron a envoyé la tête d'un prêtre avec un message exigeant la libération de trois islamistes détenus aux États-Unis en échange de votre mari, insista Malko.

Le visage d'Ivy se ferma.

— J'ai entendu parler de cela, mais je n'y crois pas, fit-elle sèchement. Le commandant Sahiron est un bon musulman et respecte la vie humaine. S'il a pris les armes, c'est pour défendre ses frères massacrés par les chrétiens.

— Pourquoi n'avez-vous pas essayé de contacter l'ambassade américaine ?

— Jeffrey Cox ne s'était même pas inscrit à son consulat. Il est opposé à la guerre menée contre les musulmans par le gouvernement américain.

— Ce prêtre dont on a retrouvé la tête, remarqua Malko, avait été enlevé par le commandant Sahiron. C'est du moins ce que dit la police philippine.

— C'est faux, lança Ivy, la main sur la portière. Laissez-moi maintenant, je vais rater mon bateau !

Malko descendit à son tour et l'escorta vers le quai.

— Appelez-moi, quand vous revenez, demanda-t-il. Voici ma carte... Je suis à l'hôtel *Garden Orchid*.

— Merci, dit-elle d'une voix absente.

Il la regarda monter à bord de l'hovercraft. Qu'allait faire vraiment Ivy Cox à Jolo ? En tout cas, son numéro de femme éplorée était parfaitement au point et elle mentait avec l'aisance d'une professionnelle.

Il revint à la voiture.

— On rentre, dit-il à Roberto.

Il était à peine dans le hall du *Garden Orchid* qu'il aperçut la silhouette énorme de Roméo Putik à la réception. Il allait avoir des nouvelles fraîches de Jeffrey Cox.

CHAPITRE IX

Malko n'eut pas longtemps à attendre. Il n'était pas dans sa chambre depuis dix minutes que Roméo Putik appela.

— Je suis revenu tout à l'heure, annonça le Philippin. Il faut que je vous rencontre, j'ai des choses importantes à vous dire.

— Venez ici.

— Non, ce n'est pas prudent.

— Où alors ?

— Il y a un restaurant le long de la mer un peu en dehors de la ville, le *Vista del Mar*, où il n'y a jamais personne. Votre chauffeur connaît sûrement. On peut y prendre un verre. Dans une heure ?

— Dans une heure, confirma Malko sans enthousiasme à l'idée de se risquer dehors à la nuit tombée.

Il redescendit voir Roberto et l'informa du rendez-vous. Le chauffeur fit la grimace.

— Vous ne devriez pas y aller. Le *Vista del Mar* est au nord de la ville, juste en face de Basilan.

— Et alors ?

— Il y a déjà eu plusieurs enlèvements dans ce coin. Avec un bateau rapide, on est à Basilan en une demi-heure. C'est pour cela que personne n'y va plus.

Résigné, Malko trancha :

— On va y aller et être prudents.

Impossible de se couper de sa seule source. Même avec les caméras thermiques et les satellites de la NSA, il avait besoin d'informations humaines pour organiser une opération commando de « rescue ». Or, les gens de la filière Sabina ne seraient d'aucun secours : ils ne pensaient qu'à le racketter le plus possible. Comme des parasites qui s'abritent à l'ombre d'un prédateur.

Malko prit le temps d'appeler Ted Redmond pour relater son entrevue avec Ivy Cox. L'Américain n'hésita pas.

— Je vais demander aux Philippins de l'interpeller, dit-il.

— Surtout pas, recommanda Malko. Elle est à Jolo. Là-bas, cela risque d'être difficile. Attendons qu'elle revienne pour prendre une décision. Essayez plutôt par les Philippins d'obtenir des précisions sur l'IIRO. Rien d'autre ?

— Si. Ismael El Gatrout et Rajah Azzarouk ont retiré cinq millions

de dollars à la Land Bank. On les a même photographiés avec des sacs de sport noirs quand ils sont sortis de la banque... Donc, ils ne vont pas tarder à aller à Zamboanga pour échanger quelques otages du commandant « Robot » contre leurs beaux dollars. Ça va faire monter le prix des armes dans la région...

— Le gouvernement philippin laisse faire ?

— Tout est pourri ici ! soupira l'Américain. Avantajado, l'homme politique philippin qui mène officiellement les négociations avec « Robot », touche sa commission. Donc ils ferment les yeux. Et l'armée attend que les otages soient délivrés pour se payer « Robot ». On a intérêt à ce que Jeffrey Cox soit sorti de Jolo avant, sinon, la première chose qu'ils feront sera de le liquider. Alors, j'espère que votre Roméo Putik a bien travaillé.

— Je vais le savoir très vite ! dit Malko.

*

* *

Une brise tiède, presque fraîche, balayait la terrasse du *Vista del Mar*, le bien nommé, bâti juste en bordure de mer. On accédait à la salle en plein air construite sur pilotis par un escalier de bois. Malko et Roberto étaient les seuls clients. Tout autour s'étendait une zone non construite et, dans le lointain, on apercevait les rares lumières de l'île de Basilan. L'endroit idéal pour un kidnapping. Roberto ne dissimulait pas son anxiété, suivant des yeux deux bateaux qui longeaient la côte et semblaient se diriger vers eux.

— S'ils se rapprochent, il faudra filer ! recommanda-t-il. Il suffit qu'il y ait un jeepney plein de types à terre et nous sommes coincés...

Malko se dit qu'ils étaient armés tous les deux et qu'il pouvait alerter de son portable le général Domingo.

— Je n'ai pas confiance en ce Roméo Putik, dit soudain Roberto, son père est trop lié aux Abu Sayyaf. Il veut seulement vous extorquer de l'argent.

Malko effleura la crosse de l'Automag coincé dans sa ceinture. Se faire enlever, c'était pire que de se faire tuer, mais il n'avait pas le choix. Il suivit des yeux les phares d'un véhicule qui se rapprochait sur le chemin longeant la cocoteraie. Celui-ci s'arrêta à l'entrée du sentier menant au restaurant et repartit après que quelqu'un en fut descendu. Même dans la pénombre, il ne pouvait pas y avoir de doute. C'était bien l'énorme masse grasseuse de Roméo Putik qui se déplaçait vers eux.

— Roberto, demanda-t-il, allez faire le guet en bas.

Le fils du maire de Paticul serait plus à l'aise pour parler en tête en tête.

Le monstrueux Philippin grimpa marche par marche, soufflant comme un phoque et se laissa tomber à côté de lui, essoufflé comme

s'il avait couru un marathon ! Il commanda aussitôt un Defender « Cinq ans d'âge » sur de la glace et ferma les yeux, reprenant son souffle avant de dire :

— J'ai failli ne pas venir.

— Pourquoi ?

— J'ai été suivi depuis Paticul. Un type était sur l'hovercraft avec moi et je crois qu'il m'a suivi jusqu'au *Garden Orchid*. Je suis sorti de l'hôtel par la porte de derrière, j'espère qu'il ne m'a pas vu...

— Pourquoi se méfierait-on de vous ? demanda Malko, plutôt étonné.

Le gros Philippin secoua la tête :

— J'ai commis une imprudence ! J'ai voulu aller voir moi-même le camp du commandant Sahiron, et j'ai aperçu la cage où se trouve l'Américain. Ses hommes m'ont intercepté quand je suis reparti et j'ai prétendu que je cherchais mon neveu. Celui qui va souvent les voir. Finalement, ils m'ont laissé partir, parce que je leur ai donné les Zippos, mais je ne suis pas sûr qu'ils m'aient cru...

Il s'essuya le front, jetant des regards affolés vers la mer, lui aussi. Les deux bateaux se rapprochaient de plus en plus.

— Vous ne craignez rien ici, affirma Malko. Dites-moi ce que vous avez appris. D'abord, l'emplacement du camp.

Il déroula la carte millimétrique d'état-major qu'il avait apportée et alluma sa Maglite pour remédier à l'éclairage déficient, déclenchant l'attaque d'une nuée de moustiques. Roméo Putik se pencha sur la carte, le front plissé, et posa son gros doigt sur un carré au nord-est de Paticul.

— Le camp est là, annonça-t-il. Ils sont environ une centaine, disséminés dans des cabanes. Le commandant Sahiron est au centre du dispositif avec une trentaine d'hommes. Ils ont un dépôt de munitions à un kilomètre de là, dans un ancien tunnel creusé par les Japonais. S'ils sont poursuivis, ils peuvent également s'y réfugier : il y a deux sorties. Des hommes à eux sont postés sur la piste de Paticul. Ils ont miné aussi la jungle tout autour du camp.

Malko marqua d'une croix l'emplacement. Pratiquement le même que celui désigné par le général Dominador Domingo. C'était bon signe : le gros Roméo jouait le jeu.

— Comment sont-ils armés ? continua-t-il.

— Ils ont des M. 16 et des M. 79, deux petits mortiers, trois mitrailleuses et beaucoup de grenades. Ils achètent des munitions tout le temps parce qu'ils en manquent.

— Quel est l'âge de ces combattants ?

— Cela dépend : les plus vieux viennent de Basilan, ils ont entre trente et cinquante ans. Mais ils ont recruté sur place une centaine de très jeunes qu'ils paient mille pesos par mois et à qui ils donnent une

arme. Ce sont ceux-là qui m'ont arrêté. Ils savent à peine lire et n'ont aucune expérience militaire, mais ils sont très fanatiques.

— Et Jeffrey Cox ?

Le Philippin baissa la tête, embarrassé :

— Je l'ai à peine aperçu, ils ne voulaient pas que je le voie. Il est dans une cage de bambou, à une centaine de mètres au sud du camp principal. Gardé par deux hommes.

— Peut-on voir cette cage, du camp ?

— Non, la jungle est trop épaisse.

— Quelles sont les voies d'accès à ce camp ?

— La route de Jolo s'arrête à Paticul, expliqua Roméo. Ensuite, il y a un kilomètre de piste à travers la jungle. Au sud de Paticul Hill, une piste va à Tagibli, mais les Abu Sayyaf ne s'y risquent pas, parce que des véhicules militaires l'empruntent souvent.

— Ils ne craignent pas d'être attaqués de ce côté-là ?

— Ils ont plusieurs guetteurs dissimulés dans la jungle de Paticul Hill. Ils peuvent donner l'alerte très vite.

Il s'essuya le front et acheva son Defender avec un regard anxieux pour Malko.

— Vous êtes content ?

— Oui, mais j'aurai encore besoin d'informations.

Roméo Putik sembla se dégonfler d'un coup.

— Lesquelles ?

— Je ne sais pas encore.

Il ne voulait pas lui dire qu'il comptait sur lui pour guider un commando de *Green Berets* jusqu'au camp Abu Sayyaf. Un point était encourageant : Jeffrey Cox n'était gardé que par deux hommes. Le seul accès se faisait par le village de Paticul, ou à travers la jungle, à partir de la route de Tagibli. Dans les deux cas, si l'opération se montait, ils auraient besoin d'un guide.

Le Philippin consulta nerveusement sa montre :

— Je dois partir. Il vaut mieux ne pas se parler quand on se croisera à l'hôtel.

— Pourtant, précisa Malko, j'aurai besoin de vous revoir. Comment faire ?

Roméo Putik hésita puis dit avec réticence :

— Je ne sais pas. Demain, je vais me faire masser au Penguin Club.

— À quelle heure ?

— Vers six heures.

— Très bien. Si j'ai besoin de vous voir, je vous rejoindrai là-bas. Je suppose que vous prenez Perlita ?

Le gros homme inclina la tête affirmativement et dit d'une voix geignarde :

— Je vous ai rendu service, mais je ne veux pas continuer. J'ai

peur.

— Si je vous demande encore quelque chose, souligna Malko, ce sera *très* bien rétribué. Plusieurs milliers de dollars, et nous veillerons sur vous.

Roméo Putik reprit un peu de couleurs :

— Vous travaillez avec les Américains, n'est-ce pas ?

— Qui vous a dit cela ?

— « Dragon ». Il sait beaucoup de choses. Il m'a dit de me méfier. À Zamboanga, il ne faut pas fréquenter les Américains.

Avec un soupir de pachyderme blessé, il se leva. Sa poignée de main était molle et moite. Malko le regarda descendre maladroitement les marches et s'éloigner dans l'obscurité. Il avait peur mais ne refuserait pas quelques milliers de dollars, seul moyen de réaliser ses fantasmes.

*

* *

Ted Redmond écoutait avidement le rapport de Malko.

— Cela recoupe ce que nous savons par les satellites et les caméras thermiques, récapitula l'Américain. Malheureusement, celles-ci ne font pas la différence entre les buffles d'eau et les humains... J'ai transmis à Washington la cassette. Ils sont horrifiés. Il faut absolument libérer Jeffrey Cox avant que des photos de lui dans cette situation ne circulent. Je vois déjà CNN passer cela toutes les demi-heures. Sans parler du coup au moral de nos gens. Par cette filière Sabina, vous ne Pouvez pas obtenir qu'il soit gardé dans des conditions moins inhumaines ?

— Je peux essayer, promit Malko, mais j'en doute fort. Radulan Sahiron ne se laisse influencer par personne. Il poursuit sa guerre sainte au fond de sa jungle. Et si nous offrons de l'argent, nous mettons le doigt dans un chantage sans fin...

— Mais que veulent-ils vraiment ?

— Bonne question, répliqua Malko. Ce n'est pas de l'argent. Le groupe Abu Sayyaf sait parfaitement qu'il n'obtiendra pas la libération des terroristes détenus aux États-Unis. Même les Israéliens n'ont pas pu récupérer Pollard, qui appartenait pourtant à une nation amie. Vous êtes d'accord ?

— Bien sûr, tout à fait, reconnut l'Américain. Alors, que veulent-ils ?

— S'attaquer à l'image de l'Amérique, dit Malko. Montrer qu'un petit groupe rebelle au fin fond des îles Sulu peut tenir tête à la plus grande puissance mondiale, la ridiculiser et, finalement la défier en exécutant un agent de la CIA. Cela vaut toutes les campagnes de propagande pour la guerre sainte. Ils vont recruter des fanatiques par centaines.

— *My God*, j'espère que vous vous trompez, dit Ted Redmond d'une voix blanche.

— Je ne le crois pas, fit Malko.

— Donc, vous pensez qu'ils vont tuer Jeffrey Cox ?

— Oui, dit Malko, comme les Libanais du Hezbollah ont assassiné William Buckley.

Ted Redmond jura entre ses dents. L'enlèvement et le meurtre de William Buckley[36] était une tache sanglante sur le blason de la CIA. Une tache ineffaçable, même s'il avait été partiellement vengé. On touchait là au cœur de l'inconscient américain.

— De combien de temps disposons-nous ? demanda calmement l'Américain, qui avait repris son sang-froid.

— Je l'ignore, avoua Malko. Je pense qu'ils vont d'abord faire tout ce qui est en leur pouvoir pour lui faire avouer qu'il appartient à l'Agence. Ce qui augmentera le retentissement de son calvaire et leur donnera un prétexte pour l'exécuter. Du moins, vis-à-vis de leurs sympathisants. Cela peut prendre un peu de temps, s'il tient le coup. Évidemment, les événements pourraient s'accélérer en cas d'attaque massive de l'armée philippine ou d'échec d'une opération plus ciblée.

— Je vois, dit Ted Redmond. Je vais tenter de mettre sur pied une opération avec les *Green Berets* avec l'accord

des Philippines. Il faudrait débarquer un commando sur la côte entre Tagibli et Paticul et foncer à travers la jungle jusqu'au camp des Abu Sayyaf. Une fois Jeffrey Cox libéré, c'est facile d'assurer un repli sans risque avec la protection rapprochée d'hélicoptères de combat. Et de rembarquer tout le monde. Nos hommes savent faire cela. Il nous faut un élément indispensable : un guide. Votre Roméo Putik peut-il jouer ce rôle ?

— Il *peut*, souligna Malko, car il connaît le terrain, mais je ne suis pas du tout sûr qu'il accepte...

— Il faut le convaincre, dit Ted Redmond avec toute la persuasion dont il était capable.

— Je vais essayer.

— Et maintenir le moral de Jeffrey Cox le plus haut possible, ajouta le chef de station de la CIA.

— Je déposerai un colis à l'hovercraft demain matin, promit Malko.

*

* *

Le port de Zamboanga grouillait d'animation. Cinq ou six bateaux étaient en partance. Instruit par l'expérience, Malko n'était pas sorti de la Toyota, laissant Roberto porter le lourd colis à l'hovercraft. Danag les attendait sur le port et avait joint son carton de munitions à la dernière minute.

Malko regarda l'hovercraft. Dire que Jolo n'était qu'à trois heures

de mer...

L'Automag sur les genoux, il inspecta les alentours. Se demandant ce qu'Ivy faisait là-bas. Evidemment, le miracle serait qu'elle revienne avec son mari. Hélas, la probabilité était de une sur un million. Son portable grelottait. C'était Ted Redmond.

— Tout est calé ! annonça l'Américain, nous avons le feu vert du *Southern Command* philippin, mais ils n'interviendront pas directement. Une de nos frégates, la *Cole*, va se positionner en face de Jolo avec une centaine d'hommes.

— Comment allez-vous acheminer le commando de la frégate *Cole* à Jolo ?

— Des *Green Berets* de la A Company du Special Group des US Special Forces, et des hommes du 353^e Special Operation Group de l'US Air Force. Ceux-ci amènent des hélicos UH 1-U Huey pour la couverture aérienne et un S. 76 Sikorski pour l'exfiltration de l'otage. Nous avons absolument besoin de votre homme pour choisir le lieu de débarquement. Par canots pneumatiques, directement sur la côte. Pas question d'arriver en hélico, cela alerterait la population. Il faut faire l'opération de nuit, juste avant l'aube. Nos hommes disposeront tous de systèmes d'armes infrarouges, de grenades éclairantes et de silencieux. Comme notre but n'est pas de détruire le groupe Abu Sayyaf, nous nous contenterons de libérer Jeffrey Cox et de repartir. Dès qu'il sera en notre possession, on donnera le top aux *gunships* pour qu'ils protègent le repli. Ils seront là en six ou sept minutes. Seulement, il nous faut un guide. Sinon, les risques sont trop élevés...

— J'ai compris, fit Malko. Je vais l'attaquer aujourd'hui même.

— Allez jusqu'à vingt mille dollars ! conseilla le chef de station. C'est une somme énorme dans ce pays.

— Et s'il réclame un visa longue durée pour les Etats-Unis ?

— Il l'aura.

Roberto revenait et Malko coupa la communication, regardant autour de lui. Qui, dans cette foule, travaillait pour les Abu Sayyaf ? Désormais, ceux-ci se doutaient bien que Malko n'était pas seulement là pour envoyer des colis... Donc, ils tenteraient de l'éliminer. C'était une course contre la montre...

— Cet après-midi, demanda-t-il à l'ex-Marine philippin, je voudrais que vous alliez sur le port à l'arrivée du bateau de Jolo, pour voir si Ivy Cox en débarque. Moi, je ne vais pas quitter l'hôtel.

Sa vraie journée allait commencer à six heures lors de son rendez-vous avec le monstrueux Roméo, le mal nommé.

*

* *

Le tricycle filait en pétaradant sur Tomas Claudio Street, Malko s'étant fait expliquer par la réception l'emplacement du salon de

massage. Une impasse juste après l'église de Jésus-Christ-et-des-Saints-du-Dernier-Jour... Il faillit la rater tant elle était mal éclairée. Après avoir donné vingt pesos au conducteur du tricycle, il s'engagea dans l'impasse. L'enseigne violette d'un bar-karaoké semblait le seul signe de vie. Le sol non goudronné se déroba sous ses pieds. L'endroit était carrément sinistre... Enfin, il aperçut sur la porte d'un petit immeuble moderne des années cinquante une plaque de cuivre annonçant pompeusement : « New Penguin Tropical Health Palace ».

Un garde de sécurité en chemise blanche, un riot-gun à l'épaule, la poitrine ceinte d'énormes cartouchières, prenait le frais en compagnie de deux filles en jupette blanche, comme des majorettes. Tout le monde sourit à Malko, et lui fit signe d'entrer. Il pénétra dans un couloir sombre se terminant par un escalier. Il n'y avait rien au rez-de-chaussée. L'escalier débouchait sur une petite pièce en longueur, mal éclairée par un horrible néon rose au-dessus d'un comptoir, à gauche de l'escalier. Une grosse femme bouffie et édentée trônait derrière. Au-dessus d'elle était épinglée une pancarte annonçant les prix pratiqués par l'établissement :

SINGLE MASSAGE : 300 pesos

DE LUXE MASSAGE : 350 pesos

PERSONNALISED MASSAGE : 450 pesos.

Courtoisement, la femme salua Malko et l'amena à un banc de bois disposé face à un miroir sans tain, au fond de la petite pièce. De l'autre côté, il aperçut une douzaine de filles, toutes en chemisier blanc et minijupe assortie. Des pensionnaires. Chacune portait un badge avec un numéro. Certaines jouaient aux cartes, d'autres bavardaient ou regardaient la télévision. Une tricotait même. Malko les examina soigneusement : Perlita, la maîtresse du gouverneur n'était pas là. Il retourna au comptoir.

— Je voudrais Perlita, dit-il.

— *Señor*, elle est déjà en train de travailler, répondit la femme, mais il y en a plusieurs qui la valent.

À Zamboanga, on disait tantôt « sir », tantôt « señor », le tanjug étant un mélange de malais, d'espagnol et de tagalog, la langue parlée à Manille. Malko tira deux billets de cent pesos de sa poche et les posa sur le comptoir.

— Je crois qu'elle est avec un de mes amis, un homme très gros, allez lui demander si je peux les rejoindre.

La femme empocha les deux cents pesos et envoya un employé en short qui disparut derrière une tenture. Après un bref conciliabule avec lui, lorsqu'il réapparut, elle invita avec un large sourire Malko à suivre le cerbère. Celui-ci, motivé par les billets, tint à tout prix à lui montrer le « sauna » de l'établissement, qui semblait fonctionner l'urine tant l'odeur était forte... Le couloir crasseux et sombre les

amena à une petite pièce, elle aussi mai éclairée. Le guide de Malko s'effaça. Celui-ci aperçut, de dos, Une jeune femme en tenue blanche penchée sur ce qui ressemblait à un cachalot échoué sur une des deux tables de massage qui constituaient, avec un portemanteau et une douche sans pommeau, tout l'ameublement de la pièce.

La masseuse se retourna avec un sourire doux et accrocheur. C'était bien Perlita. Elle dit à Malko :

— Déshabillez-vous, *señor*, et installez-vous sur l'autre table.

Malko pendit ses vêtements, ne conservant que son slip, tandis que Perlita retournait à son sacerdoce, visiblement émoustillée d'expérimenter une nouvelle déviance sexuelle... Malko l'observa. Couché sur le dos, le gros Roméo passait son temps à envoyer ses mains sous la courte jupette, pour tenter d'arracher la culotte. Perlita, habituée à ces enfantillages, l'évitait avec une grande adresse, comme un torero s'efface devant les cornes du taureau. Ici on ne plaisantait pas avec les tarifs. Elle se redressa, et après un coup d'œil langoureux à Malko, demanda à Roméo Putik au bord de l'apoplexie :

— *Sir*, le massage est terminé. Voulez-vous un complément : *full satisfaction, body massage ou special massage* ?

— Je veux tout ! lança le Philippin aux anges, grisé par ses dollars.

Avec l'argent de Malko, il avait le temps de s'amuser pendant un moment... Malko attendait patiemment. Perlita comprenait l'anglais, ce n'était pas le moment de parler de choses sérieuses... Elle se pencha sur Roméo et plongea la main entre ses cuisses énormes, après les avoir enduites d'une crème jaunâtre. Roméo Putik ferma les yeux de bonheur et se mit à pousser des petits cris comme un chat qui rêve qu'il joue avec une souris... Perlita était en train de le masturber avec habileté, faisant émerger de l'amas graisseux de son ventre une mince tige, fragile comme une rose.

Malko observait la scène, partagé entre le dégoût et l'hilarité. Une fois satisfait, Roméo Putik serait plus malléable pour une discussion de fond... Celui-ci se trémoussait sous les coups de poignet de plus en plus énergiques de sa masseuse.

— Stop ! couina-t-il soudain, je veux un *body massage* ! Apparemment, la *full satisfaction* ne suffisait pas à sa libido... Le client est roi. Sans discuter, Perlita se débarrassa de son chemisier, de sa jupette et de sa culotte blanche, découvrant un triangle sombre bien épilé, s'enduisit le corps de crème et s'allongea sur sa « victime ». Aussitôt, les bras de Roméo Putik se refermèrent sur elle, comme pour l'empêcher de tomber. Il avait écarté les cuisses et ses jambes pendaient de part et d'autre de la table de massage, monstrueuses. Le *body massage* consistait à se frotter de tout son corps à celui du client. Dans le cas de Roméo, la place ne manquait pas. Malko remarqua tout de même que les ondulations de Perlita étaient surtout concentrées sur

le ventre de Roméo. Elle continuait avec son corps ce qu'elle avait commencé avec les mains...

Tout à coup, les bras de Roméo se crispèrent sur sa taille, il poussa un grognement de verrat heureux, donna un coup de reins et laissa ses bras retomber avec un profond soupir. La *full satisfaction* était enfin atteinte. Avec la conscience apaisée d'une bonne travailleuse, Perlita glissa avec grâce de la planche à masser, reprit contact avec le sol et fila dans la douche ôter sa couche de crème. Tandis qu'elle se savonnait, elle posa sur Malko son doux regard de salope, avec un sourire lointain. Roméo Putik s'était allongé sur le côté, comblé, et leur tournait le dos. Malko vit soudain les gestes de Perlita changer de nature. Appuyée aux carreaux de faïence, elle commença à se caresser, enfonçant ses doigts dans son sexe de plus en plus loin, dos appuyé au mur, les jambes un peu écartées. À son regard, Malko comprit qu'elle ne travaillait plus, qu'elle s'offrait une petite récréation, ce qui lui procura une brutale érection. Perlita s'en aperçut et se caressa de plus belle, sous la pluie tiède. Jusqu'à ce qu'elle ouvre la bouche sur un cri silencieux et s'immobilise, la main pressée contre son sexe. Elle demeura ainsi quelques instants, puis sortit de la douche et s'enroula dans une serviette. Son regard tomba sur le sexe tendu de Malko. D'un mouvement gracieux et plein de spontanéité, elle se pencha et l'enfonça dans sa bouche d'un long geste coulé, plein de douceur. Ses doigts se mirent à courir, aériens, sur sa poitrine. Quand elle sentit Malko se soulever pour venir à la rencontre de sa bouche, elle l'y enfonça encore plus, juste au moment où le sperme jaillissait de ses reins.

Puis, elle se redressa avec un regard complice et souffla à l'oreille de Malko :

— *It's free ! Complimentary...*[37]

Déjà, elle s'essuyait et remettait ses vêtements. Juste comme Roméo Putik ouvrait un œil glauque. Il sembla enfin réaliser la présence de Malko et lui adressa un sourire.

— *She's good !*

Malko ne pouvait pas prétendre le contraire. Il dit à Perlita :

— Nous allons nous reposer un peu.

Sans insister, elle sortit en refermant la porte. Pudiquement, le gros Philippin se couvrit le ventre d'une serviette. Malko en fit autant. Il régnait une chaleur poisseuse dans la pièce, mais il ne la sentait plus. Les minutes qui suivaient allaient être décisives pour le sort de l'agent Jeffrey Cox. Il se mit debout et approcha du gros homme.

— J'ai une proposition à vous faire, annonça-t-il. Quelque chose de très intéressant.

CHAPITRE X

Les yeux mi-clos, Roméo Putik protesta d'une voix molle, en essayant de descendre de la planche :

— Je vous ai dit que je ne voulais plus rien faire ! C'est trop dangereux.

— Il ne s'agit pas d'aller chercher des informations, corrigea Malko. Simplement d'aider à la libération de Jeffrey Cox.

Le gros Philippin émergea complètement de sa torpeur amoureuse et se dressa sur un coude. Nu, il était vraiment répugnant.

— La libération ! fit-il à mi-voix, mais comment ? Vous voulez payer une rançon ? Je vous ai dit qu'ils n'accepteraient pas.

— Non, fit Malko, nous ne paierons pas de rançon. Les Américains ont mis au point une opération pour aller le chercher, mais ils ont besoin de vous.

Il avait hésité avant de se lancer, car si Roméo Putik parlait, tout son plan était à l'eau. Mais impossible de tenir le Philippin à l'écart. Ce dernier écouta l'exposé de Malko en rétrécissant à vue d'œil, comme une motte de beurre au soleil. Malko termina en précisant :

— Personne ne saura que vous êtes mêlé à cette opération. Vous arriverez avec les commandos *green Berets* qui ne sauront rien de vous, vous les guiderez et vous repartirez avec eux. Un hélico vous déposera ensuite sur la base militaire de Zamboanga d'où vous regagnerez le *Garden Orchid*. Toute l'opération prendra cinq heures au plus. Le départ se fera de nuit.

— Je ne suis jamais monté en hélicoptère, objecta le Philippin, et j'ai peur en avion.

— On vous donnera des pilules contre le mal de l'air, promit Malko. Et vingt mille dollars. Dix avant, dix au retour. Tout ce qu'on vous demande, c'est de marcher environ deux kilomètres depuis l'endroit où ils débarqueront jusqu'au camp Abu Sayyaf. Ceux qui pourraient vous apercevoir seront éliminés.

— C'est long, deux kilomètres, objecta le Philippin. Je ne marche jamais beaucoup.

— C'est vrai, reconnut Malko, mais on ne peut pas faire autrement. Vous connaissez un endroit où on peut débarquer facilement ?

Roméo Putik réfléchit quelques instants.

— Oui, à Point Paticul, il y a une petite plage de sable, mais c'est à près de cinq kilomètres, en face d'une cocoteraie. Là-bas il n'y a que des singes. On suit ensuite la route, mais je ne pourrai jamais marcher aussi loin. Déjà, je ne sais pas nager.

— Vous serez équipé d'un gilet de sauvetage, promet Malko.

— Non, non, je n'y arriverai pas, gémit Roméo Putik.

Malko sentait le Philippin déchiré. Pas par les scrupules mais par ses capacités physiques limitées, et là, il ne pouvait pas le convaincre. C'était trop bête. Il eut soudain une idée.

— Écoutez, fit-il, il y a une solution. On va vous porter !

Le Philippin ouvrit de grands yeux.

— Me porter ! Mais comment ?

Il n'en revenait pas. Malko le jugea d'un regard.

— Combien pesez-vous ?

— Cent quarante kilos.

— Quatre hommes y arriveront facilement, assura Malko ; dans un hamac. Il suffira que vous marchiez en tête. Vous ne participerez pas à l'action. Dès qu'ils seront assez près, on vous posera.

Roméo Putik descendit de sa planche en soufflant. Visiblement, il regrettait Perlita et sa *full satisfaction*. En dépit de la liasse de dollars. Malko comprit qu'il fallait porter l'estocade.

— Vous avez envie d'aller aux États-Unis ?

— Oui, bien sûr.

— Vous aurez un visa et une *green card*, si vous désirez y rester et y travailler.

— Est-ce qu'ils pourraient acheter mes mangues vertes ? demanda le Philippin. Ici, les cours ont trop baissé, je me suis fait engueuler par mon père, je n'ai pas réussi à les vendre.

Malko balaya l'objection.

— Je peux faire acheter vos mangues vertes. Il y en a beaucoup ?

— Vingt tonnes.

Si la situation avait été moins tendue, il aurait éclaté de rire. La CIA se lançait dans le commerce des mangues et fournissait une chaise à porteur à son informateur ! Ted Redmond allait avoir une attaque. Seulement, sans Roméo Putik, il n'y avait pas d'opération. Même avec l'équipement le plus sophistiqué du monde, sans guide, le commando américain ne trouverait pas la cage où était détenu Jeffrey Cox.

Roméo Putik se rhabillait avec des gestes maladroits, visiblement perturbé. En dépit de tout ce que Malko lui offrait, il hésitait à sauter le pas. Rhabillé, il se glissa vers la porte, mais Malko s'interposa aussitôt.

— Roméo, dit-il, j'ai besoin d'une réponse maintenant. Cette opération demande une préparation soignée et nous n'avons plus beaucoup de temps.

Le gros Philippin lui jeta un regard de chien battu et souffla comme un cachalot qui sort de l'eau.

— C'est très dangereux, gémit-il, ce que vous me demandez. Très dangereux. Si jamais le commandant Sahiron l'apprend, je ne pourrai plus jamais revenir à Jolo. Même ici, je serai en danger.

— Vous pourrez refaire votre vie aux Etats-Unis, plaida Malko. Mais *personne* ne saura rien. Si vous me dites oui maintenant, je vous donnerai cinq mille dollars dès demain.

— Bon, bon. Je suis d'accord, bredouilla le Philippin.

— Quand voulez-vous que je vous remette l'argent ? insista Malko qui tenait à « verrouiller » le gros homme.

— Je dois dîner avec des acheteurs pour mes mangues, demain soir, dit Roméo Putik. Je peux venir après dans votre chambre. Mais vous me jurez que personne ne le saura.

— Si on le sait, affirma Malko, c'est vous qui aurez parlé. Déjà, vous allez partir d'ici avant moi, c'est plus prudent. D'ici demain soir, j'espère connaître le timing de l'opération.

Roméo Putik hocha la tête sans rien dire avant de s'esquiver. Il n'y avait plus qu'à prier pour qu'il ne se dégonfle pas. Heureusement, l'attrait des dollars était un puissant tranquillisant. Un peu rassuré, Malko alla à son tour prendre une douche. Il était en train de se rhabiller quand la porte se rouvrit sur Perlita. À son expression, il comprit aussitôt qu'elle ne venait pas demander un supplément d'affection.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Le garde de sécurité signale qu'il y a des jeunes gens qui rôdent autour d'ici. Ils ont des portables et semblent préparer quelque chose.

— Roméo Putik est parti ?

— Oui, il est allé prendre un tricycle sur Tomas Claudio Street.

— Est-ce qu'il y a une sortie par-dérrière ? demanda Malko.

— Non. Mais le garde peut vous escorter jusqu'à l'avenue.

Qui pouvaient être ces jeunes gens ? L'histoire du port recommençait. Comment avait-on découvert sa présence au Penguin Club ? Il regarda les aiguilles lumineuses de sa Breitling. Neuf heures dix. Pas question de prendre le moindre risque. Il prit son portable, voulant appeler le général Domingo. Pas de réseau. Il était livré à lui-même.

— Je vais attendre un peu, dit-il.

— Bien, approuva Perlita. Je redescends voir ce qui se passe.

Demeuré seul dans la pièce, Malko fit monter une cartouche dans la chambre de l'Automag et réessaya d'appeler de son portable. En vain. Vingt minutes s'écoulèrent. Il commençait à se détendre quand Perlita revint, cette fois vraiment bouleversée.

— Il y a des gens en bas, annonça-t-elle d'une voix blanche. Des

Abu Sayyaf.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Ils disent qu'il y a un Américain ici et qu'ils le veulent.

Perlita semblait complètement paniquée.

— Dites au patron d'appeler la police, demanda Malko.

— Il n'ose pas, bredouilla la jeune masseuse. Ils l'ont menacé, s'il le faisait, de revenir ici jeter des grenades.

Malko essaya de nouveau son portable : ça ne passait toujours pas et le temps pressait.

— Il n'y a pas un endroit où se cacher ? Perlita secoua la tête.

— Non, c'est tout petit ici.

Malko essaya de ne pas paniquer. Il se trouvait à deux kilomètres du *Garden Orchid* et à Zamboanga, il n'y avait pas de rondes de police. Il n'avait qu'un seul allié : l'Automag. Sa décision fut vite prise.

— Perlita, dit-il, vous pouvez me rendre un service ?

— Oui, si je peux, bredouilla-t-elle.

— Sortez du club sans dire où vous allez. Quand vous serez sur Tomas Claudio Street, arrêtez un tricycle ou un taxi et attendez-moi.

— Et vous ? Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je vais essayer de vous rejoindre.

Il prit dans sa poche une liasse de pesos et la lui tendit.

— Pour le taxi.

Perlita s'éclipsa sans un mot et Malko demeura seul, prêtant l'oreille. Il sortit l'Automag et vérifia l'heure à sa Breitling. Il fallait compter dix minutes pour être certain que Perlita ait trouvé un taxi.

Un bruit de porte claquée l'alerta, suivi de bruits de pas dans le couloir. Tout à coup, quelqu'un repoussa violemment la porte de la pièce où il se trouvait. Un jeune moustachu, l'air farouche, vêtu d'un T-shirt déchiré. Dans sa main gauche, il tenait une grenade quadrillée et dans la droite, un *parang* de cinquante centimètres. Il s'immobilisa face à Malko, se retourna et lança un appel bref. Malko leva son arme. Ils se figèrent un moment face à face.

— *You come !* lança le jeune en anglais, pas impressionné par l'énorme automatique.

Comme Malko ne bougeait pas, il fit un moulinet menaçant avec son *parang*. Le cerveau de Malko tournait à cent mille tours. On n'était pas venu le tuer, mais l'enlever.

— *Get lost !* lança Malko.

Pendant quelques instants, ils s'observèrent, séparés par la table de massage. Malko aperçut, dans l'ombre du couloir, deux autres silhouettes. Le jeune au T-shirt déchiré fit un nouveau moulinet afin d'éloigner Malko de la porte. Celui-ci n'avait guère le choix. S'il se retrouvait acculé dans cette pièce minuscule, face à trois adversaires, il était perdu. Il tendit le bras, visant la tête du jeune homme.

— *Move back* lança-t-il. *Now !*

En fait de reculer, le jeune homme commença à contourner la table de massage. Sans hésiter, Malko pressa la détente de l'Automag. La détonation fit trembler les murs, assourdissante dans ce minuscule espace.

L'agresseur de Malko sembla emporté par une tornade invisible. Frappé en pleine poitrine, il fut projeté en arrière par l'énergie cinétique du projectile de 30.30, jusque dans le couloir. Il s'effondra, lâchant sa grenade et son *parang*. La grenade roula à terre, disparaissant à la vue de Malko. Celui-ci plongea sur le sol, quelques secondes avant qu'une violente explosion fasse trembler les cloisons.

La grenade venait d'exploser dans le couloir. Malko se releva d'un bond et fonça. Dans la pénombre du couloir, au milieu d'un nuage de plâtre, il distingua trois corps étendus, dont l'un bougeait en gémissant. Il les enjamba et fonça, l'Automag au poing. La salle où les clients faisaient leur choix était déserte. Il s'engagea dans l'escalier et descendit quatre à quatre. Toujours personne. Il avança dans le couloir avec précautions. Apparemment, il n'y avait plus personne. Il regarda l'impasse déserte, devant lui. Cent mètres plus loin, s'ouvrait Tomas Claudio Street. Pourvu que Perlita ait trouvé un taxi...

Il se lança en avant mais ne parcourut pas plus de deux mètres. Quelque chose de lourd venait de tomber sur lui. Un filet de pêcheur, lesté de plomb, jeté du premier étage ! Malko vacilla sous le poids des cordages, essayant de s'en débarrasser. Il y eut une cavalcade dans l'escalier et trois jeunes gens surgirent du Penguin Club, le faisant tomber à terre et le roulant dans le filet. Il appuya sur la détente de l'Automag, mais la détonation ne sembla pas changer les choses. En très peu de temps, il fut totalement immobilisé, roulé comme un tapis, serrant toujours le gros pistolet désormais inutile.

Ses agresseurs le soulevèrent du sol et le portèrent en courant jusqu'à un pick-up qui attendait en face du Penguin Club. Le véhicule démarra aussitôt. Deux de ses kidnappeurs s'étaient assis sur lui et son champ de vision était limité par les ridelles. Allongé à plat ventre sur le plancher métallique, il était totalement impuissant, ligoté comme un saucisson. Une pensée pas gaie le traversa : il était kidnappé ! Ce qu'il avait craint depuis le début. Le pick-up roulait à vive allure. Au bout de dix minutes, il ralentit puis s'arrêta. Il entendit le bruit d'un portail qu'on ouvrait, puis le pick-up redémarra pour s'arrêter définitivement. Aussitôt, on le retourna. Le faisceau d'une lampe électrique l'éblouit. Quelqu'un glissa un couteau entre les mailles du filet qui l'immobilisait et appuya la pointe sur sa gorge.

— *Don't move, señor*, fit la voix d'un de ses ravisseurs. Un autre coupa quelques mailles et saisit le long canon de l'Automag, le tirant à lui. En même temps, la pression du couteau sur son cou se fit plus

forte. Il n'avait d'autre choix que de lâcher son arme. Aussitôt, on le remit sur le ventre et un de ses kidnappeurs s'assit sur lui tandis que les autres sautaient à terre. Comme il essayait de bouger, il sentit le canon de sa propre arme se poser sur sa nuque...

— *Stay still, señor*, fit la voix.

Il ne chercha plus à lutter, ressassant sa fureur. C'était clair. Dès le lendemain matin, il serait transféré sur un bateau, direction Jolo ou Basilan. Et ensuite... Il préférerait ne pas penser à l'avenir.

*

* *

Roméo Putik n'arrivait pas à s'endormir. Après être rentré au *Garden Orchid*, il s'était fait servir un Otard XO dans le *lounge*, réfléchissant à son avenir. Le cognac avait apaisé ses angoisses. Il devait accepter la proposition ! Pour lui, il n'y avait pas d'avenir à Jolo.

Avec vingt mille dollars, il pourrait monter un commerce à Manille et vivre enfin sans avoir à demander de l'argent à son père. Musulman non pratiquant, il n'avait jamais vu les mosquées que de l'extérieur. Son handicap physique et sa couardise naturelle lui interdisaient de faire le pirate. Il y avait juste un mauvais moment à passer. Ensuite, il aurait des amis puissants. Pas question de revenir à Jolo, mais il s'en moquait. Paticul n'était qu'un village sans intérêt en pleine jungle.

En paix avec lui-même, il termina son cognac et partit se coucher. Se disant qu'en plus il allait garder pour lui l'argent du dernier chargement de mangues vertes. Il sentait encore le corps tiède et doux de Perlita contre lui et commença à se tripoter, en proie à une glauque rêverie vaguement érotique. Ce qui l'aïda à trouver le sommeil.

*

* *

Depuis un moment, Malko voyait le jour se lever. Une très vague lueur qui lui permettait désormais d'apercevoir la paroi métallique en face de lui, son seul horizon. Il n'avait pas fermé l'œil, cherchant désespérément un moyen de s'en sortir. Sans le trouver. Toutes les deux heures, on s'était relayé pour le garder. Rien n'était laissé au hasard.

Il entendit des pas. Quelqu'un monta à l'avant et lança le moteur du pick-up. Jamais le ronflement d'un moteur ne lui avait paru aussi sinistre... Deux hommes sautèrent sur le plateau, à côté de lui, et le véhicule s'ébranla doucement en marche arrière. D'un effort désespéré, Malko arriva à tourner la tête, sans autre résultat que d'avoir dans son champ de vision une paire de baskets.

Tout en reculant, le pick-up amorça un virage. Dans quelques instants il serait sorti de la cour où il avait passé la nuit. Malko se dit qu'il allait entamer son dernier voyage. Direction : une cage de

bambou semblable à celle de Jeffrey Cox. Et pas mal d'horreurs en perspective.

Impuissant, il essaya de se vider le cerveau, pour ne pas penser aux tortures et à la mort certaine qui l'attendaient.

CHAPITRE XI

Au moment où le pick-up repartait, un énorme vacarme brisa le silence. Des coups de sifflet, des appels et plusieurs rafales d'arme automatique. Une grêle de balles s'abattit sur la cabine du pick-up, faisant trembler les tôles. Malko vit les baskets basculer et disparaître. Encore quelques coups de feu et le silence retomba. Malko entendit quelqu'un escalader la ridelle et atterrir lourdement à côté de lui.

Une voix demanda anxieusement

— *Señor ! Señor ! You are O.K. ?*

On le retourna doucement et il vit un homme en uniforme penché sur lui.

— Je suis O.K., articula Malko, ne croyant pas encore au miracle.

Le policier s'agenouilla près de lui et entreprit de cisailer le filet qui immobilisait Malko avec un énorme poignard. Ce dernier se releva enfin, sonné, poussiéreux, fou de joie et ne croyant pas encore à sa chance. La première chose qu'il vit sur le plancher du pick-up fut son Automag. À côté du cadavre criblé de balles d'un jeune homme. Malko regarda autour de lui. Il se trouvait en bordure de l'esplanade du port, devant l'entrée d'un entrepôt. Quatre corps se trouvaient à terre et le conducteur du pickup était effondré sur son volant, la tête en bouillie.

Les policiers n'avaient pas fait dans la dentelle... Ils s'agitaient autour du pick-up, encore sur leur garde. Malko sauta à terre pour se trouver nez à nez avec le colonel Yul, sanglé dans une tenue de combat noire. L'officier s'avança vers lui, la main tendue, avec un large sourire.

— *You, lucky boy !* lança-t-il. Attention, cela fait deux fois... Jamais deux sans trois.

Cela devait être de l'humour philippin, mais Malko était trop soulagé pour éprouver le moindre mouvement d'humeur.

— Comment m'avez-vous trouvé ? demanda-t-il.

— Grâce à une masseuse du Penguin Club, expliqua le policier. Hier soir, on nous a prévenus que des coups de feu étaient tirés là-bas. On a envoyé une patrouille qui a trouvé le bâtiment en feu ! Dans les décombres, il y avait deux cadavres. Les employés ont raconté que l'établissement avait été attaqué par les Abu Sayyaf qui voulaient kidnapper un étranger, et qu'apparemment ils y avaient réussi. On a patrouillé la ville sans rien trouver. Et puis, cette jeune femme s'est

présentée à la *Police Station* du port et a raconté son histoire. Pendant qu'elle vous attendait, dans Tomas Claudio Street, elle a vu partir ce pick-up et a eu la présence d'esprit de le suivre. Elle a mené les policiers ici. L'entrepôt d'un transitaire. Il ne semblait plus y avoir personne. En montant sur le toit voisin, nous nous sommes assurés que le pick-up était toujours là. J'ai été prévenu et j'ai décidé d'attendre le lever du jour pour intervenir. C'était plus sûr pour vous. Nous avons voulu limiter les risques : ils étaient tous armés.

— Vous les avez identifiés ?

— Pas encore, mais cet entrepôt appartient à un habitant du village de Paticul. Il y a de grandes chances que ce soit des gens de Radulan Sahiron.

— Où partaient-ils ?

— Certainement à un bateau, mais nous n'avons pas pu l'identifier. Il y en a plusieurs à quai. Vous voulez aller à l'hôpital ?

— Non, merci, déclina Malko. Plutôt au *Garden Orchid*.

Il monta dans un fourgon, en compagnie de quatre policiers armés de M. 16. Perplexe. Qui avait organisé cette embuscade ? Seul Roméo Putik savait que Malko devait se rendre au Penguin Club. Le gros Philippin jouait-il double jeu ?

Lorsqu'il débarqua au *Garden Orchid*, la *breakfast room* était pleine. Il repéra à leur table habituelle « Dragon » et « Dragonito », et son poulx monta en flèche. Les deux négociateurs philippins étaient en compagnie d'un homme assez âgé avec une grosse moustache et d'un plus jeune, en tenue de jogging. Rajab Azzarouk et Ismael El Gatroun. Les deux Libyens. Une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne rosé millésimé 1996 et quatre verres semblaient sceller leur amitié.

Malko gagna sa chambre. Comment savoir si Roméo Putik était impliqué dans le kidnapping avorté ? C'était la question à mille francs, car, si c'était le cas, tout le plan de la CIA s'effondrait.

Et si ce n'était pas lui, qui d'autre ?

Il se remémora les hésitations du gros Philippin. Ou il méritait le premier prix du conservatoire ou il était innocent. Une autre hypothèse lui vint à l'esprit. Il avait pu être suivi, depuis le *Garden Orchid*, la veille au soir. Mais sa présence à l'hôtel n'était pas nouvelle. Il fallait donc qu'un élément nouveau ait décidé Radulan Sahiron à agir contre lui. Il repensa à l'attitude ambiguë d'Ivy Cox, sur le port de Zamboanga. Et si c'était elle qui avait alerté Sahiron sur le danger potentiel qu'il représentait ?

*

* *

Malko sortit de la douche avec l'impression de revivre. Il avait longuement laissé l'eau tiède couler sur son corps, comme pour effacer le souvenir abominable de la nuit précédente. Sans Perlita, il serait

peut-être déjà dans une cage semblable à celle de Jeffrey Cox. Aux mains d'un fanatique islamiste psychopathe. Il réalisa soudain qu'il n'avait aucun moyen de joindre la jeune masseuse, à présent que le Penguin Club avait brûlé. Il éprouvait un mélange de soulagement et d'excitation, comme chaque fois qu'il échappait à une fin prématurée. Quelque chose lui disait qu'il ne mourrait pas dans son lit, mais le plus tard possible, quand même...

Séché, habillé, il fit le point, en proie à une violente excitation intérieure. Il avait hâte de marquer un point décisif contre Radulan Sahiron, de sauver l'agent de la CIA et, ensuite, de laisser le chef islamiste face à l'armée philippine.

Il commença à passer en revue les problèmes. D'abord Roméo Putik. Le gros Philippin l'avait-il trahi ? Après avoir pesé le pour et le contre, il décida de ne rien faire jusqu'au soir. Si Roméo Putik venait au rendez-vous encaisser son acompte, il serait temps de sonder son cœur et ses reins. Le téléphone troubla sa réflexion. C'était Ted Redmond.

— Le général Domingo vient de me mettre au courant pour hier soir, annonça le chef de poste de la CIA à Manille. Vous avez eu de la chance. Savez-vous ce qui s'est passé ?

— Pas totalement, avoua Malko.

— On continue ?

— On continue, confirma Malko. Avez-vous avancé ?

— Tout est prêt, confirma l'Américain.

Il résuma pour Malko les préparatifs de l'opération.

Dans moins de douze heures, la frégate *Cole* de la VII^e Flotte croiserait au nord de Jolo, assez loin de la côte pour ne pas être repérée. À la nuit tombée, un hélicoptère Huey de l'armée philippine partirait de la base militaire de Zamboanga avec Roméo Putik, amené par Malko. Les deux hommes gagneraient la frégate dans le Huey et y passeraient la nuit. Réveil à trois heures pour un briefing destiné à déterminer le lieu du débarquement et l'itinéraire dans la jungle jusqu'au camp de Radulan Sahiron. Six canots pneumatiques quitteraient la frégate *Cole* à quatre heures. Une demi-heure plus tard, ils atteindraient la plage de sable décrite par Roméo Putik. Des tireurs d'élite équipés de M. 16 munis de lunettes à infrarouge et de silencieux leur ouvriraient le chemin. Une heure pour parcourir les cinq kilomètres sous la direction de Roméo Putik. À cette heure de la nuit, les gardes chargés de surveiller Jeffrey Cox seraient probablement endormis, donc faciles à neutraliser.

Dès qu'ils seraient en possession de l'agent de la CIA, le capitaine en charge de l'opération appellerait à la rescousse trois *gunships* et un S. 76 Sikorski qui se poserait sur la route de Tagibli. La puissance de feu des hélicos devait interdire en principe toute réaction des Abu Sayyaf.

À six heures, Jeffrey Cox se poserait sur le pont de la frégate *Cole*.

Malko passa et repassa dans sa tête ce schéma, et il ne vit pas de loup. Les hommes des Spécial Forces étaient super entraînés et motivés. Ted Redmond, en liaison avec le général commandant le *Southern Command* philippin, suivrait toute l'opération en temps réel.

— Cela semble parfait, approuva Malko.

— Quand récupérez-vous Roméo Putik ?

— Ce soir, après le dîner.

— Très bien. Ne prenez pas de risques jusque-là. Ne bougez pas de l'hôtel.

Il raccrocha et Malko réalisa qu'il avait oublié de mentionner la présence des deux Libyens au *Garden Orchid*. On frappa à sa porte : c'était Roberto, visiblement bouleversé !

Il donna un vigoureux *abrazo* à Malko et s'assit en face de la fenêtre.

— Cette fois, dit-il, c'était bien les gens de Sahiron !

— Comment le savez-vous ?

— Tout le monde le raconte en ville. Et hier soir, le type de la réception m'a dit que vous aviez été suivi quand vous avez quitté l'hôtel.

— Qui a pu les prévenir ? Roméo Putik ?

— Non, je ne crois pas.

— Alors qui ?

— Je ne sais pas, avoua le chauffeur. Mais je pense que l'opération n'a pas été décidée ici. Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ?

— Rien pour le moment, dit Malko, j'en ai assez de jouer les *sitting ducks*.

En réalité, il n'avait plus rien à faire à Zamboanga jusqu'au déclenchement de l'opération. Alors, autant ne pas prendre de risques.

— Bien, conclut Roberto, je redescends dans le hall.

— Et moi, je vais à la piscine.

Roberto s'éclipsa et il se mit en maillot, glissant l'Automag dans un sac de sport. Il allait sortir lorsqu'on frappa à sa porte. Perlita se tenait dans l'embrasure, arborant un sourire timide.

— Perlita !

Malko l'attira dans la chambre et l'étreignit. Comme une vieille amie.

— Vous m'avez sauvé la vie hier soir, dit-il.

— Oh, ce n'est rien, fit-elle, je déteste les musulmans. Il faudrait tous les tuer...

Le nettoyage ethnique avait encore de beaux jours devant lui. La jeune masseuse restait dans les bras de Malko, comme une enfant. Puis quelque chose d'indéfinissable se passa. Au même moment, il sentit le bassin de la jeune Philippine bouger légèrement contre lui et il

s'enflamma d'un coup. Son réflexe habituel chaque fois qu'il échappait à la mort. Un réflexe-retard, cette fois. Perlita leva son visage vers lui et une petite langue habile s'enroula autour de la sienne. Il eut soudain l'impression d'avoir une lampe à souder au fond du ventre. Perlita recula un peu, une expression docile et salope au fond de ses prunelles sombres. D'un geste délicat, elle glissa une main sous le peignoir de bain et referma ses doigts autour du membre déjà dur. Comme au Penguin Club, elle s'agenouilla sur la moquette et le prit dans sa bouche. Quand elle sentit qu'il allait jouir, elle s'interrompit et demanda :

— Vous voulez me baiser ?

Malko était déjà en train de lui arracher sa culotte. En un clin d'œil, il se retrouva sur le lit, Perlita empalée sur lui. Elle lui adressa un sourire ravi et murmura

— Ne bougez pas !

Il obéit et sentit une sensation extraordinaire, délirante. Le buste droit, les deux mains appuyées sur sa poitrine, son sexe au fond de son ventre, Perlita le massait en resserrant et en relâchant alternativement ses muqueuses intimes ! De l'extérieur, on ne pouvait rien deviner, mais Malko avait la sensation de millions d'exquises piqûres d'épingles. Il poussa un grondement rauque, au bord du plaisir, et elle s'arrêta aussitôt. Pour recommencer quelques instants plus tard. Pendant d'interminables minutes, Malko passa par des montagnes russes de plaisir, jusqu'au moment où il ne put se retenir davantage. C'était si violent qu'il crut avoir craché sa moelle épinière au fond du ventre de Perlita.

Elle était décidément douée pour le massage.

— J'aimerais vous offrir quelque chose, dit Malko. Pour vous remercier.

Perlita se troubla.

— Oh non, moi, je ne veux rien.

— Mais si, insista Malko.

— Alors, je voudrais offrir du champagne à ma mère. Elle n'en a jamais bu...

— Aucun problème ! Affirma Malko.

Il appela aussitôt le bar et demanda qu'on mette à la disposition de Perlita un carton de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs millésimé 1995. Perlita le remercia chaleureusement et précisa :

— Ce soir, je ne travaille pas au Penguin Club. Il est fermé, à cause de l'incendie.

— Je serai à l'hôtel, dit Malko.

— Moi aussi, dit Perlita. Je dois masser Roméo Putik après le dîner. Je l'ai vu tout à l'heure, il sortait.

Donc, le gros Philippin avait la conscience tranquille. Cela dissipa

un peu l'anxiété de Malko.

Il eut envie de proposer à Perlita de le rejoindre dans sa chambre, mais il ignorait si Roméo Putik viendrait chercher ses cinq mille dollars avant ou après sa séance avec elle. Il serait toujours temps d'aviser.

*

* *

Malko lisait, allongé au bord de la piscine, lorsque Roberto surgit comme un fou.

— Vous avez vu la télé ?

Malko se dressa en sursaut, le pouls à 150.

— Non, pourquoi ?

Ils viennent de passer des images de Jeffrey Cox dans sa cage, tournées par les Abu Sayyaf. Ils l'ont amputé d'un doigt.

— *Himmel !*

Roberto était livide. Il bredouilla :

— C'est une cassette qui a été déposée par un inconnu directement à la télé. Le commentaire dit que l'agent de la CIA Jeffrey Cox sera amputé d'un doigt chaque jour, tant que le gouvernement américain n'acceptera pas de libérer les trois islamistes.

Malko n'écoutait déjà plus. Il passa son peignoir et se rua vers sa chambre. Le téléphone sonnait au moment où il y pénétra.

— Vous êtes au courant ? demanda la voix bouleversée de Ted Redmond. C'est une horreur, une abomination.

— Je viens de l'apprendre, dit Malko d'une voix blanche.

— Toutes les Philippines ne parlent que de ça, enchaîna l'Américain. L'ambassadeur m'a convoqué. Il est une heure du matin à Washington, mais Langley ne va pas tarder à réagir. Qu'est-ce que je vais leur dire ?

— De prier pour que l'opération de demain se déroule bien, dit simplement Malko.

— Mais qu'est-ce que veulent ces salauds ? explosa l'Américain. Ils savent bien qu'on ne relâchera *jamais* ces trois types !

— Bien sûr, confirma Malko, mais je crois avoir compris beaucoup de choses. Nous sommes en face d'une vengeance diabolique. Les Abu Sayyaf savent en effet que les Etats-Unis ne céderont pas. Ce qu'ils cherchent, c'est une vraie campagne d'humiliation. Un calice que nous allons boire jusqu'à la lie. Avec l'opinion publique mondiale pour témoin. Mais je pense qu'ils dansent sur une musique qu'ils n'ont pas écrite.

— C'est-à-dire ?

— Vous vous souvenez du bombardement sur Tripoli par les appareils de l'US Air Force ?

— Bien sûr. Quel est le rapport ?

— Je vais vous expliquer ce que je crois, répliqua Malko. Point un : Ivy Cox, que nous soupçonnons déjà de faire partie des Abu Sayyaf, rencontre secrètement El Gatroun à Manille. Point deux : elle part pour Jolo. Point trois : brutalement, Radulan Sahiron se déchaîne. Il lance une opération contre moi et il mutile Jeffrey Cox, en prenant soin de le faire savoir au monde entier. Vous ne trouvez pas que ça fait *beaucoup* de coïncidences ?

Ted Redmond demeura silencieux un long moment avant d'exploser à nouveau. La voix vibrante de fureur, il apostropha Malko.

— Vous pensez donc que ces Libyens manipulent Sahiron ? Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Pas grand-chose, avoua Malko. Ils sont *persona grata* auprès du gouvernement philippin, et de plus considérés par le monde entier comme des bienfaiteurs. Des espèces de « sœur Teresa », grâce à leur rachat généreux d'otages...

Il entendit un téléphone sonner et Ted Redmond répondre. L'Américain le reprit quelques instants plus tard.

— C'était l'amiral Radford, commandant la VII^e, Flotte. Il me proposait des frappes par les *gunships* de l'aéronavale sur le camp de Radulan Sahiron. C'est tentant.

— Nous ne sommes pas là pour faire la guerre à Sahiron, corrigea Malko, mais pour sauver Jeffrey Cox. Jusqu'à demain soir, nous n'avons qu'une chose à faire : *bite the bullet*[38].

— Vous avez sûrement raison, reconnut Ted Redmond. Mais c'est dur, très dur. Quand je pense à Jeffrey Cox ! J'espère qu'après, on aplatira ces salauds jusqu'au dernier !

— C'est un programme sympathique, approuva Malko. Mais en attendant, gardons-nous de toute action inconsidérée.

Après avoir raccroché, il se sentit comme vidé. Il n'avait pas prévu ce genre d'horreur. Quelques années plus tôt en Thaïlande, lorsqu'il avait arraché l'agent Mat Grit des griffes du trafiquant d'héroïne Khun-Sa[39], il avait affaire à un homme cruel, mais avec qui on pouvait traiter. Pas à une vengeance gratuite de fanatiques.

Il n'avait plus envie de rien. Il savait qu'à partir de cet instant, il n'allait plus avoir comme unique pensée que le moment où il arriverait en face de la cage de Jeffrey Cox, avec les commandos de *green Berets*.

Désormais, tous ses espoirs reposaient sur Roméo Putik. Pourvu que la nouvelle de l'amputation de Jeffrey Cox ne le fasse pas changer d'avis.

*

* *

Malko avait regardé la nuit tomber comme un rideau. Puis, il s'était imposé d'ouvrir la télé. Les informations du soir avaient ouvert sur

l'abominable spectacle de Jeffrey Cox tenu par deux gamins hilares dont l'un brandissait sa main gauche tout près de la caméra, de façon à ce qu'on voie bien que le petit doigt manquait. Un pansement enveloppait la main. Jeffrey Cox avait l'air hagard, la barbe en désordre.

Malko éteignit, ne voulant pas en voir plus. Il repensa aux Libyens. Surveillés par les Services philippins, ceux-ci ne pouvaient pas communiquer à leur guise. Donc, Ivy Cox leur servait d'agent de liaison. Il regretta soudain de ne pas avoir suivi le conseil de Ted Redmond : faire interpeller Ivy Cox par la police philippine. Elle n'aurait pas pu alors se rendre à Jolo pour transmettre les instructions libyennes.

Mais il était trop tard pour se lamenter.

Le téléphone le fit sursauter. C'était Roberto.

— Danag est en bas, dit-il. Il veut vous parler.

— Je descends, dit Malko.

Quelle mauvaise nouvelle allait lui apporter l'homme de la filière Sabina ?

*

* *

Danag attendait sagement dans un des fauteuils du hall. Il se leva vivement en voyant Malko.

— J'ai ceci pour vous, dit-il d'une voix quand même mal assurée.

Il lui tendait une cassette vidéo. Les prunelles dorées de Malko se strièrent de vert. Machinalement, le Philippin recula.

— Je devrais vous faire exploser la tête, siffla Malko.

— Ce n'est pas moi, argumenta le Philippin. Je ne suis qu'un messenger. Et ce n'est pas seulement pour ça que je suis venu...

— Que voulez-vous ?

— J'ai un message du commandant Sahiron. Il accepte d'attendre un peu pour... (il hésita sur le mot) couper un autre doigt à l'Américain, si vous me remettez cinq mille dollars.

On touchait au comble de l'abjection. Le premier réflexe de Malko fut de jeter Danag hors de l'hôtel. Hélas, il n'était pas en position de force. Et s'il pouvait sauver un doigt de Jeffrey Cox... Ce marchandage atroce lui donnait des envies de meurtre. Il se domina et dit simplement :

— Attendez-moi ici.

Il remonta dans sa chambre, en proie à une indicible rage froide, ouvrit son coffre et compta les billets. Puis, il redescendit et tendit sans un mot l'enveloppe à Danag qui lui donna la cassette vidéo. Malko la prit et précisa d'une voix vibrante de rage froide :

— Si le commandant Sahiron ne tient pas parole, je vous tuerai.

Le Philippin bredouilla quelque chose et s'enfuit littéralement.

Roberto secoua la tête.

— Il faudra le tuer *de toute façon*. Il touche une commission.

Malko examina la cassette. À quoi bon la regarder pour se vautrer un peu plus dans l'horreur ?

— Allons dîner ! suggéra-t-il, bien qu'il ne sente pas capable d'avaler un petit pois.

Mais il fallait bien patienter jusqu'au rendez-vous avec Roméo Putik.

*

* *

Malko avait dîné en tête à tête avec Roberto, grignotant un peu de poisson cru, tandis que le chauffeur se gointrait d'un étrange gâteau violet arrosé de Defender, probablement pour éviter l'empoisonnement. « Dragon » et « Dragonito » complotaient toujours dans leur coin, mais les Libyens étaient invisibles. Le gouverneur Mariki ne devait pas être loin car l'hôtel grouillait de ses gardes du corps en bleu sombre, enfouraillés jusqu'aux yeux. Des groupes de journalistes traînaient un peu partout. Une libération d'otages détenus par le commandant « Robot » était, paraît-il, imminente. Malko jeta un coup d'œil à sa Breitling. 9 h 10. À Zamboanga, on dînait tôt, Roméo Putik n'allait pas tarder... Il était temps de remonter dans sa chambre.

Il mit la cassette dans son coffre et se brancha sur CNN, le regrettant aussitôt. L'abominable image de Jeffrey Cox faisait le tour du monde...

Les Libyens avaient monté une magnifique opération. Non seulement ils finançaient leurs anciens « clients » au vu et au su de tous, en se faisant féliciter pour leur générosité humanitaire, mais en même temps ils se vengeaient de l'Amérique, sans prendre de risques.

Au fur et à mesure que l'heure tournait, l'anxiété de Malko augmentait. À dix heures vingt, il appela la chambre de Roméo Putik. Pas de réponse. Peut-être le Philippin était-il en bas avec Perlita. Il glisse son Automag sous sa chemise, à la zamboangaise, et descendit. Personne au restaurant, ni dans le *lounge* ! Il sortit sous le porche de l'hôtel, assailli par la chaleur encore démente. L'avenue Governor Camins était vide. Il décida d'en avoir le cœur net et se lança. Le restaurant où Roméo Putik avait ses habitudes était à cent mètres. Le risque était quand même limité. Quelques tricycles passaient encore dans des nuages de fumée bleue. Il arriva à la porte du *Village* et, d'un seul coup d'œil, constata qu'il était vide. Des garçons étaient en train d'entasser les chaises sur les tables. Il revint sur ses pas, l'estomac noué. Où était Roméo Putik ? À part le Penguin, il y avait un autre salon de massage, le Kiss Me. Il y avait une petite chance pour que Roméo Putik, grisé par sa nouvelle richesse, soit là-bas. Malko se raccrocha à cette idée pour en écarter une autre infiniment plus

désagréable. Si le gros Philippin fuyait le contact, c'est qu'il avait changé d'avis...

En rentrant au *Garden Orchid*, il se heurta presque à Perlita.

— Je cherche Roméo, dit-il.

— Moi aussi, fit-elle. Je l'ai attendu, mais il n'est pas rentré. Il doit être encore au restaurant.

— Non, fit Malko, j'en viens.

La Philippine haussa les épaules.

— Il a dû aller traîner, boire une bière ou voir des filles. Tout à l'heure, il m'a dit que désormais il ne manquerait plus d'argent et qu'il viendrait me voir régulièrement...

Cela mit du baume au cœur de Malko. Roméo Putik avait donc décidé de collaborer. Rasséréné, il s'attarda un peu dans le *lounge*, mais c'était décidément trop sinistre et il préféra remonter dans sa chambre. Là, le temps passa tout aussi lentement. Toutes les dix minutes, il consultait sa Breitling dont les aiguilles lumineuses surdimensionnées brillaient dans la pénombre, ou il appelait la chambre du gros Philippin.

Enfin, vers onze heures et quart, un coup léger fut frappé à sa porte. Il se leva d'un bond et traversa la chambre. Lorsqu'il ouvrit, son estomac se serra d'un coup. Le couloir était vide ! Il allait refermer lorsqu'en baissant les yeux il aperçut une boîte en carton posée par terre. Instinctivement, il fit un saut en arrière, refermant le battant à la volée. Comme rien ne se passait, il entrouvrit à nouveau la porte : le paquet était toujours là. Prudent, il appela la réception.

— Il y a un paquet suspect devant ma porte, dit-il, pouvez-vous envoyer la sécurité ?

Cinq minutes plus tard, on frappa à sa porte : deux policiers. L'un d'eux, avec une baguette en bambou, entreprit de soulever le couvercle de la boîte. Celui-ci résistait. L'autre l'exhortait à la prudence, conseillant d'appeler des spécialistes. Les Abu Sayyaf utilisaient souvent des charges explosives. Le second policier ne l'écouta pas et poussa si fort que la boîte se renversa et que le couvercle sauta. Ils virent d'abord des cheveux noirs abondants, puis un visage empâté, avec du sang partout. Roméo Putik, la tête tranchée au ras du menton, avait les yeux fermés et l'air parfaitement calme.

CHAPITRE XII

Tétanisé d'horreur, Malko contempla la tête coupée de Roméo Putik. Le regard mort du gros Philippin semblait le narguer, lui crier que le plan de sauvetage de Jeffrey Cox volait en éclats. Il se força à regarder le visage du mort. L'expression calme n'avait aucune signification : les muscles d'un cadavre se détendent. Par contre, le fait qu'on soit venu déposer ce macabre trophée devant sa porte signait le crime. Radulan Sahiron avait appris que Roméo Putik avait des contacts avec Malko et s'était vengé. À sa manière : féroce. Peut-être même ignorait-il jusqu'où le Philippin était décidé à aller.

— *We call the police, señor ?* dit un des gardes de sécurité.

Il allait répondre lorsqu'un bruit de verre brisé le fit se retourner. Une des vitres de la porte-fenêtre venait de voler en éclats. La moquette était jonchée de débris de verre. Au milieu, il aperçut un objet rond.

Une grenade défensive US.

Sans réfléchir, il plongea dans le couloir, repoussant en même temps le policier debout dans l'embrasure de la porte. Au moment précis où la grenade explosait dans la chambre. La détonation fit trembler les murs, souffla ce qui restait de la porte-fenêtre, dévastant la chambre de Malko. Ce dernier, abrité par la cloison, fut seulement aspergé d'éclats de plâtre. Les deux gardes semblaient sonnés. Ils en avaient oublié la tête qui avait roulé sur le sol du couloir. Malko attendit quelques secondes, puis se précipita dans la chambre. Le lit était couvert de débris, mais il retrouva l'Automag là où il l'avait laissé. Pistolet au poing, il se rua vers l'escalier. Celui qui avait lancé la grenade l'avait certainement fait du jardin. Il descendit quatre à quatre l'escalier, déboucha au bord de la piscine. Personne, bien entendu. Il alla jusqu'à la porte au fond du jardin. Elle était fermée, mais il savait que Danag au moins en avait la clef. Partagé entre la fureur et la déception, il remonta au niveau de la réception. Des policiers venaient d'arriver. L'employé lui jura que personne n'était entré ni sorti de l'hôtel. Donc, celui qui avait déposé la tête et lancé la grenade était passé par le jardin.

Malko remonta. Dans le couloir, en face de sa chambre, des policiers s'agglutinaient. On avait jeté une serviette sur la tête coupée, ce qui faisait un monticule bizarre au milieu du passage.

Sa chambre offrait un spectacle de désolation. Même le téléphone avait explosé. Un employé de l'hôtel lui assura qu'on allait immédiatement transférer ce qui restait de ses affaires dans une autre chambre. En attendant, Malko descendit dans le *lounge* où, heureusement, le barman était encore là, et se fit servir une vodka. Reculant un peu le moment d'annoncer à Ted Redmond que l'opération « *rescue* » était à l'eau.

D'abord, parce qu'il ne voyait pas où trouver un autre guide. Roméo Putik présentait un avantage unique. Il avait vu Jeffrey Cox sur son lieu de détention et connaissait la zone comme sa poche. Sans lui, même connaissant approximativement l'emplacement du camp de Radulan Sahiron, un commando risquait de s'égarer ou de se faire repérer.

Surtout, Malko ignorait ce qui s'était passé *avant* le meurtre du Philippin. Ce dernier pouvait très bien avoir été torturé et avoir communiqué à Radulan Sahiron le plan de Malko.

Soit les islamistes tendraient alors une embuscade, soit ils se replieraient dans la zone montagneuse de l'île.

Dans les deux cas, c'était stupide de tenter une opération ne bénéficiant plus de l'effet de surprise.

Allongé sur le lit de sa nouvelle chambre, dans l'obscurité, son Automag à portée de la main, Malko se mit à dresser un bilan amer de la situation. Grâce aux cinq mille dollars remis à Danag, il avait retardé la continuation du supplice de Jeffrey Cox de quelques heures ou quelques jours. Mais il était sans illusion sur la suite des événements. Radulan Sahiron allait poursuivre son plan diabolique : mutiler systématiquement l'agent de la CIA en le faisant savoir au monde entier. Situation intenable pour les Américains.

Il n'avait pas encore averti Ted Redmond, mais cela ne changerait pas grand-chose. Sans Roméo Putik, l'opération était injouable. Il jeta un coup d'œil à la porte-fenêtre donnant sur une petite terrasse. On lui avait attribué une chambre au quatrième étage, celui des VIP, où séjournaient « Dragon » et « Dragonito » ainsi que les deux Libyens et, en général, tous les négociateurs. L'étage était gardé jour et nuit par un policier armé veillant sur un portique magnétique.

À nouveau, il se demanda où et comment Roméo Putik était mort. Sans trouver de réponse. Il avait dû être enlevé, ce qui était facile, emmené dans un endroit sûr et décapité. On retrouverait son corps dans la jungle ou au fond de la mer de Sulu. Il repensa à ce que le gros Philippin lui avait dit en rentrant de Jolo : il pensait avoir été suivi, depuis Paticul. C'était aussi simple que cela. De toute évidence, Radulan Sahiron disposait d'une infrastructure importante à Zamboanga. Dont Danag, le représentant de la filière Sabina, faisait peut-être partie. De toute façon, Roméo Putik était mort et Malko

n'était pas près de trouver quelqu'un pour le remplacer.

Avec l'impression de soulever un poids de cent kilos, il prit le récepteur du téléphone et composa le numéro personnel de Ted Redmond. Il souhaitait presque que l'Américain ne soit pas là. Malheureusement, ce n'était pas le cas. Il décrocha dès la première sonnerie.

— C'est moi, dit Malko.

La communication était mauvaise, pleine de parasites, et il entendit à peine Ted Redmond demander :

— Ça y est ? Vous l'avez vu ?

— On l'a assassiné, dit Malko. Décapité. Et on a déposé sa tête devant la porte de ma chambre.

*

* *

La conversation durait depuis une demi-heure avec le chef de station de la CIA. Ce dernier l'avait interrompue deux fois pour appeler Langley. À Washington, il était midi et tout le monde était sur le pont. Une troisième fois, Ted Redmond mit Malko en « hold ». Lorsqu'il le reprit, il annonça tout de go :

— On démonte ! Prenez l'avion demain matin. D'ici là, je vais demander au général Domingo de vous donner une escorte jusqu'à l'aéroport.

— Mais il est à cent mètres ! objecta Malko. Si on peut vous attaquer à l'intérieur du *Garden Orchid*, ce n'est pas plus sûr dehors, même sur un court parcours, objecta avec justesse l'Américain.

— Si je repars pour Manille, Sahiron va le savoir et le dire à Jeffrey Cox. Vous imaginez ce que ce dernier pensera. Qu'on l'abandonne !

— J'ai songé à cela, répliqua le chef de station. Dès aujourd'hui, nous allons manipuler la presse : faire croire que la Maison-Blanche envisage un échange entre Jeffrey Cox et les trois islamistes détenus chez nous. Peut-être que cela retiendra cette ordure de Sahiron de continuer à mutiler Jeffrey Cox.

— Souhaitons-le ! dit Malko. Mais vous savez bien que cette fiction ne durera pas. Lorsque Sahiron s'apercevra que c'est du bluff, il sera encore plus déchaîné.

— Je sais, reconnut sombrement l'Américain. Dans ce cas, il restera une solution.

— Laquelle ?

— Aplatis les Abu Sayyaf sous un tapis de bombes et un déluge de feu. Ça, nous savons faire, et les Philippins seront ravis...

— Et Jeffrey Cox ?

— Il vaut mieux être tué par un *friendly fire* que découpé en morceaux, conclut amèrement l'Américain.

Nous aurons fait tout ce qui était en notre pouvoir. À demain.

Malko raccrocha en se disant que le mur nord du QG de la CIA à Langley risquait de s'enrichir d'une nouvelle étoile noire. Celle du *field-officer* Jeffrey Cox.

*

* *

L'aéroport grouillait d'uniformes. Ted Redmond avait tenu parole. Le général Domingo était là en personne, tenant compagnie à Malko dans le petit *VIP-lounge* de l'aérogare de Zamboanga. Malko n'avait pratiquement pas fermé l'œil de la nuit, ressassant sa défaite cuisante. Il enrageait de devoir s'enfuir ainsi. Le général philippin ne respirait pas la santé non plus.

— Je me sens un peu responsable de la mort de Roméo dit-il. Ce n'était pas un mauvais garçon.

— Si l'opération avait réussi, répliqua Malko, vous auriez *aussi* été responsable en partie de son succès. On a retrouvé son corps ?

— Non. Je n'ai que des problèmes en ce moment. Cinq otages occidentaux détenus par le commandant « Robot » devaient être libérés hier. Les Libyens étaient à Zamboanga avec l'argent, cinq millions de dollars. « Dragon » devait porter cet argent aujourd'hui à Jolo. Au dernier moment, il y a eu un sérieux contretemps.

— Lequel ?

— Vous vous souvenez des gens qui ont tenté de vous enlever, sur le port ?

— Oui.

— C'est un « lost command », un groupe qui s'est détaché de « Robot », celui de Mujib Susokan. Ils sont furieux parce qu'ils n'ont pas réussi à prendre d'otages et passent à côté des millions de dollars des Libyens. C'est pour cela qu'ils avaient tenté de vous enlever. Hier, ils ont attaqué le convoi des otages détenus par « Robot ». Celui-ci a été obligé de s'enfuir dans la jungle et toute l'opération a été annulée. Il y a eu cinq morts. Évidemment, cet argent fait rêver tout le monde. Mujib Susokan avait déjà enlevé de riches commerçants chinois, mais il s'agissait de « petites » rançons : un million de pesos au maximum. Quarante fois moins que pour un Blanc... Ceux-là sont de purs bandits, même s'ils se réclament d'Abu Sayyaf, conclut le général.

Un officier passa la tête dans l'encadrement de la porte, annonçant le décollage. Le général Domingo accompagna Malko jusqu'à la coupée du Boeing 737. Le ciel était bas, l'atmosphère sinistre.

— Je ne vous dit pas à bientôt ! dit le général. Ne revenez pas à Zamboanga. Cette fois, ils ne vous rateraient pas...

*

* *

Les mouches qui bourdonnaient autour de son pansement souillé de sang arrachèrent Jeffrey Cox du sommeil profond dans lequel il avait

sombré juste avant l'aube. Il se dressa brusquement, heurtant un des barreaux de bambou de sa main blessée. La douleur lui arracha un hurlement. Ses deux gardes se dressèrent à leur tour, brandissant leur M. 16. Après avoir réalisé qu'il ne se passait rien, ils adressèrent des injures au prisonnier et se rendormirent.

Jeffrey Cox sentait le sang battre dans sa main amputée. Il osait à peine la toucher, ayant l'impression qu'elle était gonflée, gagnée par la gangrène. Il avait des élancements continus le long du bras, si forts parfois qu'ils lui donnaient le vertige.

Comme dans un cauchemar, la scène de l'amputation passait et repassait dans sa tête. Radulan Sahiron était venu lui-même et avait demandé aux deux jeunes gens qui gardaient Jeffrey Cox de le faire sortir de sa cage. Ce dernier, pendant quelques instants, avait été saisi d'un fol espoir. Il s'était lui-même précipité dehors. Sa joie avait été de courte durée. Les deux gardes-chiourme s'étaient rués sur lui, l'appuyant à la paroi. L'un d'eux lui avait saisi la main gauche, la plaquant contre les bambous. Radulan Sahiron avait alors sorti de sa poche un sécateur. Jeffrey Cox avait à peine eu le temps d'avoir peur. Il avait senti l'acier tranchant se refermer à la base de son auriculaire, puis une brûlure atroce, un craquement qui avait retenti dans sa tête. On lui avait lâché la main. En baissant les yeux, il avait vu son petit doigt dans l'herbe. Le sang coulait à flots de la blessure. Il avait à peine mal. Et puis, d'un coup, la douleur l'avait submergé, sa tête s'était mise à tourner et il avait perdu connaissance.

Lorsqu'il avait rouvert les yeux, un pansement rudimentaire entourait sa main et la douleur le lançait par saccades régulières. Il était couvert de sueur, anesthésié par cette féroce amputation. Il n'avait pas lutté lorsqu'on l'avait mis debout pour filmer sa main amputée avec le Caméscope envoyé par la filière Sabina.

Le cerveau vide, il était retombé prostré au fond de sa cage. Personne ne s'était préoccupé du doigt amputé ; il gisait sur l'herbe, déjà couvert de grosses fourmis se ruant sur ce festin inattendu. Il avait vomi et commencé à délirer, Toute la nuit. Maintenant, la chaleur écrasante, à peine filtrée par les feuilles de bananier posées sur le dessus de la cage, lui semblait deux fois plus pénible. Le sang battait à ses tempes et il « sentait » encore son doigt absent.

Il essaya de réunir quelques pensées cohérentes. Pourquoi cette amputation ? Il avait envie de hurler au secours, comme si on pouvait l'entendre. Il repensa à son bureau confortable de Langley, à son appartement de Tyson Corner, à la maison de sa mère, à San Francisco. Il avait beau savoir que l'Agence devait faire des pieds et des mains pour le sortir de là, pour la première fois, il céda au désespoir. « Mon Dieu, ne m'abandonnez pas ! » gémit-il dans son for intérieur.

Ted Redmond avait les traits tirés de quelqu'un qui n'a pas dormi. Ses yeux bleus de tueur semblaient recouverts d'une taie. Mildred Fulton, toujours aussi court vêtue, frappa à la porte et déposa sur la table basse un plateau avec du thé et du café. Le chef de station fit le service avec des gestes d'automate.

— C'est abominable ! fit-il d'une voix cassée. Je n'arrive pas à croire que c'est vrai.

Le temps n'était pas fait pour remonter le moral. Un ciel lourd et gris semblait prêt à tomber sur Manille. Des rafales de pluie noyaient la mer, les bateaux, confondant tout en une sorte de mélasse grisâtre.

De nouveau, on frappa à la porte et Mildred Fulton vint déposer un dossier de dépêches devant l'Américain. Ted Redmond les feuilleta rapidement et secoua la tête.

— L'Agence est assaillie par les journalistes du monde entier qui veulent savoir si Jeffrey Cox appartient oui ou non à la CIA.

— Et que dites-vous ?

— Officiellement, la réponse est non, laissa tomber Ted Redmond. Je ne sais pas combien de temps cela restera tenable. Mais pour l'instant, nous sommes obligés de nous aligner sur la position de la Maison-Blanche.

— Et la mère de Jeffrey Cox ?

— On a envoyé deux psychologues pour l'encadrer. Si elle craque, je n'ose pas penser aux réactions des médias. Nous allons être cloués au pilori.

— Tout ça est secondaire, remarqua Malko. Je n'ai plus rien à vous offrir pour sauver le *field-officer* Jeffrey Cox.

— C'est la raison pour laquelle je vous ai fait revenir à Manille, dit le chef de station. Nous sommes en train de mettre sur pied un « contingency plan » : *Armageddon*. Celui dont je vous ai parlé cette nuit.

— Écraser les Abu Sayyaf et Jeffrey Cox ?

— Oui.

— C'est affreux.

Ted Redmond tourna vers Malko ses yeux bleus injectés de sang par la fatigue.

— Si je donne ce feu vert, ce sera la honte de ma vie. J'y penserai jusqu'à mon lit de mort. Mais que faire d'autre ? Le laisser découper en rondelles ? À chaque instant, je m'attends à apprendre une nouvelle horreur. Nous sommes dans une *Catch 22 situation*. Impossible de libérer les trois terroristes réclamés par les Abu Sayyaf et hors de question de laisser torturer et mutiler Jeffrey Cox.

Il regarda sa montre et s'excusa d'un sourire las.

— L'ambassadeur m'attend. On se voit pour un nouveau briefing à cinq heures. D'ici là, reposez-vous un peu.

Malko avait passé l'après-midi au *Manila*, devant CNN, guettant une nouvelle catastrophe. Dieu merci, il n'y en avait pas eu, mais le monde suivait désormais presque en temps réel le calvaire du *field-officer* Jeffrey Cox, toujours officiellement considéré comme un simple citoyen américain assez farfelu pour avoir été chercher l'amour au fond de l'île de Mindanao.

À cinq heures moins le quart, Malko sortit de l'hôtel et se dirigea à pied vers l'ambassade. La pluie avait cessé et il avait envie de bouger. Pendant ses heures d'inaction, une idée encore vague avait commencé à prendre forme dans son esprit. Il la tourna et la retourna pendant le trajet. Ted Redmond n'était pas plus optimiste que le matin.

— Nous sommes dans une impasse, avoua-t-il. Les Philippins nous pressent d'agir, les militaires aussi. Si je n'ai aucun argument, je vais être obligé de donner mon feu vert à *Armageddon*.

— J'ai peut-être une idée, avança Malko.

L'Américain se raidit.

— Vous êtes sérieux ? Je croyais qu'on avait fait le tour du problème. *Please*, pas de faux espoirs...

Vous vous souvenez des gens qui ont essayé de m'enlever, sur le port de Zamboanga ? Ce sont de simples bandits, sous les ordres d'un certain Mujib Susokan. Ils ne font pas de politique. Si je leur offrais de récupérer Jeffrey Cox pour notre compte, et de nous le revendre ?

Ted Redmond demeura bouche bée, puis laissa tomber :

— *Its a very long shot...*

— Oui, reconnut Malko, mais pas impossible. Si on les aide un peu, eux peuvent monter une opération de commando contre les Abu Sayyaf. Ils l'ont fait l'autre jour contre le commandant « Robot ».

Il lui raconta la dernière Péripétie de l'histoire des otages, et conclut :

— Évidemment, cela coûtera *cher*. Ils vont être gourmands.

L'Américain balaya l'objection.

— Nous n'en sommes plus là ! La question est : cela a-t-il une chance de réussir ?

— Oui, je pense. Il faut explorer le problème. Au pire, je n'arrive pas à entrer en contact avec eux ou ils disent non. Ce qui n'aura pas aggravé la situation de Jeffrey Cox.

Ted Redmond demeura un long moment silencieux. Puis, il se tourna vers Malko.

— O.K., je bloque *Armageddon* pour quarante-huit heures. Vous repartez cette nuit pour Zamboanga.

— Non, dit Malko. Ce n'est pas assez. Il me faut quatre jours.

Ted Redmond lui jeta son regard de tueur.

— Et si, pendant ces quatre jours, ils mutilent à nouveau Jeffrey Cox ?

Malko soutint son regard.

— Nous en partagerons la responsabilité, dit-il simplement. Je pense que si nous pouvions poser la question à Jeffrey Cox, il préférerait être vivant avec deux doigts en moins que tué. Même par un *friendly fire*...

Ted Redmond hocha la tête.

— *You made a point!*^[40] dit-il d'une voix égale. Je retiens pour quatre jours *the wrath of God*^[41]. Que Dieu vous assiste. Je vais vous donner un Immarsat « protégé », pour que nous puissions communiquer sans que tout le monde soit au courant. Je ne suis pas certain que les Philippins approuvent votre idée...

CHAPITRE XIII

Roberto sauta de sa voiture et se précipita sur Malko, l'étreignant avec fougue sous les regards étonnés des autres passagers débarquant du vol de Manille. Zamboanga ne s'était pas améliorée en vingt-quatre heures : même chaleur humide, étouffante, même carrousel de tricycles multicolores, ciel bas et sombre.

— Je suis si content que vous soyez revenu ! affirma le Philippin.

Était-ce les mille cinq cents pesos par jour ou une sincère affection ?... Le chauffeur entraîna Malko vers sa voiture et, à peine à l'intérieur, lui tendit l'Automag enveloppé d'un chiffon crasseux. Malko le lui avait laissé en partant.

— Tout est calme ? demanda-t-il.

Le Philippin haussa les épaules.

— Un Abu Sayyaf s'est fait sauter accidentellement avec sa charge d'explosifs sur le port, et on a retrouvé le corps de Roméo Putik dans la mer, près du *Vista del Mar*, aux trois quarts dévoré par les crabes. Ils ont dû être contents...

Triste oraison funèbre pour le Philippin...

— Et du côté de Jeffrey Cox ?

— Rien. On murmure que le *Southern Command* prépare une offensive sur Jolo pour liquider les Abu Sayyaf. Les pourparlers sont suspendus entre « Dragon » et le commandant « Robot ». Le vieux Libyen, Rajah Azzarouk, est reparti pour Manille en laissant ici le jeune, Ismael El Gatroun, avec l'argent qu'ils avaient amené pour payer la rançon à « Robot ». Cinq millions de dollars dans des sacs de sport noirs. Abu Sabaya, le porte-parole des Abu Sayyaf, a déclaré qu'il y aurait un bain de sang à Mindanao, si l'armée attaquait Jolo.

Rien que des bonnes nouvelles... Ils étaient arrivés au *Garden Orchid*. Plusieurs hommes armés en uniforme bleu nuit croisaient devant l'entrée : la garde du gouverneur de Jolo. Malko demanda à la réception la même chambre au quatrième étage et alla s'installer, branchant l'Immarsat et orientant le couvercle-antenne. Il redescendit rejoindre Roberto. Quatre jours, c'était vite passé : il ne fallait pas perdre une seconde.

— Vous connaissez le commandant Mujib Susokan ? demanda-t-il à Roberto.

— Celui qui a voulu vous faire enlever ?

— Oui.

— Pas personnellement, il vit à Jolo et ne vient jamais ici. Là-bas, il va parfois boire une bière en ville. Pourquoi ?

— Je voudrais le contacter.

Roberto jeta à Malko un regard inquiet.

— Vous n'allez pas vous rendre à Jolo ! C'est trop dangereux.

— Moi, non, mais vous, oui. Vous ne risquez pas d'être enlevé...

La proposition n'eut pas l'air de griser l'ex-Marine.

— Enlevé, peut-être pas, mais tué... fit-il d'une voix mal assurée.

— Je vous offre mille dollars pour cette mission, proposa Malko. C'est beaucoup d'argent...

— Si c'est pour me payer un cercueil, ce n'est pas assez, répliqua vertement Roberto. Du moment que je travaille avec vous, je suis un ennemi aux yeux de tous les Abu Sayyaf, même les « KFR ».

— Ils ne vous considéreront pas comme un ennemi quand vous leur aurez dit pourquoi vous venez, précisa aussitôt Malko. Je veux une rencontre ici, à Zamboanga, avec un de leurs représentants, pour discuter d'une proposition de business. Qui peut leur rapporter *beaucoup* d'argent.

— C'est quoi, « beaucoup d'argent » ?

— Le prix de plusieurs otages, précisa Malko. Ce qu'ils cherchaient en essayant de m'enlever, non ? Je veux que vous partiez pour Jolo par le bateau de quatre heures. D'ici là, j'ai besoin de vous. Et que vous reveniez avec un rendez-vous pour moi.

— Ils ne vont pas me croire, protesta Roberto.

— Je pense que si, dit Malko. Vous leur direz qu'il s'agit de racheter un otage...

— Jeffrey Cox ?

— Exactement. Mais vous n'avez même pas besoin de prononcer son nom. Je veux seulement un rendez-vous. Très vite.

Roberto semblait nettement moins heureux d'avoir retrouvé Malko. Celui-ci prit dans sa poche une liasse de billets et en compta dix de cent dollars qu'il posa sur la table.

— Voilà votre prime. Le téléphone marche, entre Jolo et ici ?

— Oui, bien sûr.

— Dès que vous aurez le rendez-vous, appelez-moi, soit sur mon portable soit à l'hôtel. Vous ne risquez rien. Ils ne vont pas vous tuer si cela risque de leur faire perdre beaucoup d'argent.

Il se leva pour ne pas laisser à Roberto l'occasion de changer d'avis, sachant que l'appât du gain serait plus fort que la peur.

— Trouvez-moi Danag ou Sofia Kao, dit-il. Je veux réactiver la filière Sabina.

Cela allait être dur de se retrouver en face de l'immonde Danag sans lui faire exploser la tête. Mais comme le commandant Sahiron serait

sûrement vite au courant de son retour à Zamboanga, autant qu'il ne se pose pas trop de questions.

Depuis qu'il avait décidé de reprendre le combat, Malko était animé d'une détermination implacable. L'image de Jeffrey Cox brandissant sa main mutilée ne le quittait plus. Bien sûr, il risquait d'être l'objet d'un nouveau chantage de la part de Sahiron, mais cela ne coûterait jamais que de l'argent. Or, derrière lui, il y avait le trésor de guerre de la CIA. Quelques milliers de dollars en plus ou en moins ne changeraient rien.

Il alla s'installer au restaurant et commanda un petit déjeuner.

*

* *

Danag, le messenger de la filière Sabina, n'en menait pas large lorsque Roberto l'amena jusqu'à la table de Malko. Avant même que celui-ci ait ouvert la bouche, il se hâta d'annoncer :

— Le commandant Sahiron a tenu parole.

C'est-à-dire que Jeffrey Cox n'avait pas subi d'autre mutilation, en échange des cinq mille dollars remis par Malko deux jours plus tôt.

— Jusqu'à quand tiendra-t-il parole ? cingla Malko.

Le Philippin se troubla et bredouilla :

— Je ne sais pas. Je transmets seulement ce qu'il me dit.

Malko haussa les épaules.

— Très bien. Je veux envoyer un colis à Jeffrey Cox. C'est possible ?

— Oui, je pense.

— Bien, j'ai amené de Manille ce qu'il faut. Roberto l'apportera à l'hovercraft. C'est toujours mille dollars ?

— Oui.

— Je les mettrai dans le colis, précisa Malko. Prévenez la personne qui le récupère à Jolo. Je veux également recevoir une lettre de Jeffrey Cox, qu'il rassure sa mère sur son état.

— Je transmettrai, assura Danag, les yeux baissés. C'est tout ?

— C'est tout.

Malko le regarda s'éloigner. Premier résultat : la filière Sabina était rétablie. Il avait apporté de Manille une trousse de soins avec des antibiotiques, pour éviter que la blessure de l'agent de la CIA ne s'infecte. Plus les produits alimentaires habituels, des cigarettes et un Zippo, au cas où l'autre aurait été volé. C'était vraiment une histoire de fou, ces otages avec qui on pouvait communiquer mais qui semblaient sur une autre planète.

Le compte à rebours avait commencé. Roberto serait à Jolo en fin de journée. Peu de chances pour qu'il obtienne un contact immédiat avec Mujib Susokan. Vingt-quatre heures seraient déjà écoulées.

— Vous êtes sûr que je dois aller à Jolo ? demanda timidement Roberto. Je pourrais rencontrer des gens ici, à Zamboanga.

— Je veux un contact avec le chef, insista Malko. Je monte dans ma

chambre chercher le colis pour Jeffrey Cox.

Il gagna le quatrième étage, exhibant au passage son Automag au garde, ainsi que sa clef. Au moins, il était bien gardé. Il prit le colis préparé par le médecin de l'ambassade américaine. Après l'avoir remis à Roberto, il accompagna ce dernier jusqu'à l'entrée de l'hôtel. Comme ils se trouvaient sous l'auvent, une Mercedes noire s'arrêta devant le *Garden Orchid*. Son chauffeur bondit à terre et fit le tour de la voiture en courant pour ouvrir la portière arrière. Il en émergea une apparition éblouissante. Une jeune femme grande et mince, les cheveux remontés en chignon, tenus par une pince mauve, un visage d'une grande pureté, avec de hautes pommettes, un petit nez retroussé et une bouche épaisse soulignée d'un rouge violent. Son cou était ceint d'un collier de perles, son corps moulé dans une combinaison noire détaillant des formes parfaites. Le port altier, l'allure hautaine, le regard méprisant, juchée sur des escarpins à talons aiguille, elle était l'incarnation de la salope triomphante. Elle monta le perron avec un déhanchement imperceptible et calculé qui provoqua sûrement de mauvaises pensées chez tous les mâles présents.

— Qui est-ce ? demanda Malko à Roberto.

— Marilyn, la maîtresse du gouverneur, dit le chauffeur. Elle habite Manille où elle est chanteuse. Elle vient de temps en temps lui rendre visite.

La douce Perlita n'avait plus qu'à aller se rhabiller.

— Bonne chance, dit Malko en serrant la main de Roberto.

Il retrouva la pulpeuse Marilyn devant l'ascenseur et ils entrèrent tous les deux dans la cabine.

— Quel étage ? demanda Malko.

— Quatrième.

Elle avait une voix basse, travaillée, sensuelle, et un regard direct. Celui-ci descendit des yeux dorés de Malko à la crosse de l'Automag visible à la ceinture, puis remonta.

— Vous êtes policier ? demanda Marilyn en anglais.

Malko sourit.

— Non, mais Zamboanga est une ville dangereuse.

Elle sortit avant lui et gagna la chambre voisine de la sienne. Avant d'y entrer, elle lui jeta un regard intéressé. Ses yeux dorés avaient fait leur effet habituel. Hélas, il avait d'autres chats à fouetter.

Au moment où il mettait sa clef dans la serrure, la dernière porte à droite au fond du couloir s'ouvrit sur une silhouette connue : Ismael El Gatroun, en jogging gris, un Walkman dans l'oreille, toujours aussi gras. Son regard se posa sur Malko avec une surprise non dissimulée et il esquissa un vague sourire en passant devant lui.

Rentré chez lui, Malko se demanda si son *long shot* avait vraiment une chance de réussir.

La chaleur écrasante qui pesait sur Zamboanga, à peine tempérée par les violentes averses de la mousson, semblait peser sur le *Garden Orchid*, le transformant en maison de la Belle au bois dormant. Malko rongea son frein au bord de la piscine déserte. Comptant les heures. En ce moment, Roberto voguait vers Jolo. Et en attendant d'avoir de ses nouvelles, il n'avait strictement *rien* à faire. Perlita, probablement à cause de l'arrivée de sa rivale, s'était évaporée.

Il repensa à Ivy Fox. Était-elle présente lorsqu'on avait mutilé son mari ? Tout était possible, depuis qu'il avait déterminé son rôle actif dans le kidnapping de Jeffrey Cox. Il allait plonger dans la piscine lorsqu'un employé de la réception surgit en courant.

— *Señor*, on vous demande au téléphone. Une femme.

Ce devait être Perlita. Malko sauta dans son peignoir de bain et courut jusqu'à la réception, prenant le téléphone posé sur le bureau.

— Allô.

— Monsieur Linge ?

D'abord, il ne reconnut pas la voix, mais ce n'était pas Perlita.

— C'est Ivy Cox, je suis revenue de Jolo et je vous appelais à tout hasard.

Le poulx de Malko grimpa brutalement. Pourquoi Ivy Cox l'appelait-elle ? Soudain, il revit le sourire d'Ismael El Gatroun dans le couloir. C'est le Libyen qui l'avait mise au courant du retour de Malko.

— Vous savez ce qui s'est passé ? demanda-t-il brutalement. Vous étiez là lorsqu'on a mutilé votre mari ?

— Non, non, protesta-t-elle, je me trouvais à Paticul, je ne l'ai su qu'après.

— Vous l'avez vu ?

— Non, ils n'ont pas voulu. Il faudrait que je vous parle. C'est important.

— Avec plaisir, répliqua Malko.

— Je suis au Minpro en ce moment. Chez moi, je n'ai pas le téléphone. Nous pourrions nous retrouver à la cafétéria du rez-de-chaussée...

Au Minpro, il risquait la mauvaise rafale ou la grenade sournoise. Et Roberto était à Jolo.

— Je ne peux pas bouger de l'hôtel, dit Malko. Venez.

Elle marqua une longue hésitation et finit par dire :

— Très bien, je viens. Je serai là dans un quart d'heure.

Malko surveillait l'entrée du *Garden Orchid* d'un fauteuil du hall. Il vit Ivy Cox débarquer d'un taxi. La tête couverte d'un voile islamiste, enveloppée dans une longue robe bleue. Lorsqu'elle le rejoignit, il fut frappé par l'acuité de son regard derrière les lunettes ovales cerclées

de métal. Ils prirent place au fond du restaurant et elle commanda un thé.

— Pourquoi vouliez-vous me voir ? demanda Malko.

— Je ne savais pas si vous étiez là, fit-elle, j'ai appelé à tout hasard. Mon voyage s'est très mal passé. Comme je vous l'ai dit au téléphone, le commandant Sahiron a refusé que je rencontre Jeffrey. Je suis restée à Paticul. Hier, il m'a envoyé un messenger. Celui-ci m'a dit qu'ils avaient désormais la certitude que Jeffrey était un agent de la CIA.

— Comment ?

— Je n'en sais rien, fit Ivy Cox d'une voix tremblante. Mais cet homme m'a dit qu'ils allaient exécuter Jeffrey.

— Ce n'est pas nouveau, remarqua amèrement Malko. Et ils l'ont déjà mutilé de façon horrible. Ce sont des fous, des fanatiques psychopathes.

Malgré lui, il avait explosé. Ivy Cox baissa les yeux sans répondre. Puis, elle enchaîna timidement :

— Je voudrais vous demander un service. Dans l'intérêt de Jeffrey.

— Lequel ?

— En tant que représentant de la Croix-Rouge, vous avez des contacts avec l'ambassade américaine ?

Malko avala sa salive. Ivy Cox était probablement l'unique personne à Zamboanga à croire encore qu'il appartenait à la Croix-Rouge. Ou plutôt à faire semblant.

— Oui, bien sûr, dit-il sans se compromettre.

— Le messenger du commandant Sahiron m'a dit que si les Américains acceptaient de confier la négociation aux Libyens, comme l'ont fait les gouvernements occidentaux, les choses seraient plus faciles. Ils ont confiance dans les Libyens.

C'était à hurler de rire. Quelle manip se cachait derrière cela ? On atteignait des sommets, les Libyens étant à l'origine des problèmes de Jeffrey Cox...

Malko regarda longuement Ivy Cox, hésitant sur la conduite à tenir. Il lui était facile de l'empêcher de quitter l'hôtel et de prévenir le général Domingo qui se ferait un plaisir de la mettre sous les verrous.

Interrompant la liaison entre les Libyens et Radulan Sahiron. Cependant, ceux-ci, lorsqu'ils se trouvaient à Zamboanga et non à Manille, avaient sûrement d'autres moyens de joindre le chef islamiste. À commencer par Danag.

L'impact d'une telle mesure serait donc faible. D'autre part, il était sûr qu'arrêtée, Ivy Cox se murerait dans le silence. Radulan Sahiron risquait aussi de se venger sur Jeffrey Cox. Désormais, la complicité d'Ivy avec les islamistes ne faisait guère de doute. Aussi, en dépit de la violente envie qu'il avait de mettre la jeune femme hors d'état de

nuire, Malko se *contenta de dire* :

— Je peux transmettre cette demande. Rappelez-moi dans un jour ou deux.

Ivy Cox se leva, rabattant son voile sur le visage.

— Faites vite, demanda-t-elle d'une voix suppliante, j'ai tellement peur qu'on le tue.

Ils se quittèrent sans même une poignée de main et Malko remonta dans sa chambre. Avec une occasion d'étreindre son Immarsat « protégé ».

*

* *

Ted Redmond écumait. Il devait parler la bouche tout près du micro car sa voix explosait dans la pièce.

— Ils se foutent de nous ! Ils veulent nous humilier de toutes les façons. La réponse est non, non et non.

— Je suis tout à fait d'accord, dit Malko, mais nous allons gagner du temps. C'est ce dont nous avons le plus besoin.

— Pas de nouvelles de Jolo ?

— Pas encore, hélas. Mais Roberto n'est parti que depuis quelques heures. J'espère que tout va bien se passer.

Il y eut un silence. Ils pensaient tous les deux à la même chose. Si Roberto se faisait décapiter, ils se sentiraient mal.

Malko se força à descendre dîner dans la salle à manger aux trois quarts vide. Le *lounge* était désert. Pas de chanteuse. C'était une espèce de huis clos éprouvant pour les nerfs, comme s'il n'y avait pas de vie hors des limites de l'hôtel. Il regarda CNN, l'angoisse au ventre. La première des quatre journées s'était écoulée.

Plus que trois avant le déclenchement d'*Armageddon*.

La sonnerie du téléphone l'arracha à sa réflexion morose. D'abord, il n'entendit que des parasites. La communication était horriblement mauvaise. Enfin, il perçut des mots décousus et reconnut la voix de Roberto. Impossible de comprendre ce qu'il disait. Sur les nerfs, Malko hurla dans le récepteur :

— C'est bon ou c'est mauvais ?

— C'est bon, c'est bon ! hurla le chauffeur dans une nuée de parasites.

CHAPITRE XIV

— Bravo ! cria Malko au milieu des grésillements. Dites-m'en plus.

Les parasites redoublèrent. Il n'entendait qu'un mot sur dix. Il saisit « mosquée », puis « Assa », et la communication fut coupée. Frustré, il dut raccrocher. Impossible de rappeler Roberto : il ignorait où il se trouvait. Ce n'est qu'une demi-heure plus tard que le téléphone sonna à nouveau. La communication était nettement plus claire.

— J'étais sur un portable, expliqua Roberto. Maintenant je suis à l'hôtel.

— Alors, où en êtes-vous ?

— La personne que vous souhaitiez rencontrer ne peut pas se déplacer. Elle vous envoie son bras droit. Vous devez vous rendre demain à la mosquée Santa-Barbara, à midi.

— Vous serez là aussi ?

— Non, je dois rester ici.

— Vous avez encore des contacts à prendre ? Le chauffeur eut un rire embarrassé.

— Non. Mais ils ne veulent pas que je quitte Jolo tant que la personne que vous devez rencontrer ne sera pas revenue. Sa tête est mise à prix par la police. S'il se fait prendre, ils me tuent.

— Très bien.

Il n'avait guère le choix. Mais cela le forçait à aller à ce rendez-vous sans protection.

Justement à la mosquée où Ivy Cox s'était rendue quelques jours plus tôt.

Malko hésita et décida d'attendre le résultat de sa rencontre du lendemain avant de faire son rapport à Ted Redmond. Inutile de susciter de faux espoirs. Quand même, ce coup de fil lui avait rendu le moral et il n'avait plus du tout sommeil. Gavé de CNN et de télé locale, il décida d'aller se laver le cerveau dans un peu de vodka. La vodka étant l'amie de l'homme, comme disent les Russes, cela ne pouvait que lui éclaircir les idées. En plus, jusqu'à ce rendez-vous décisif à la mosquée, il n'avait plus rien à faire.

Le *lounge* était plongé dans une Pénombre crépusculaire et quasiment vide. À peine s'était-il assis qu'une silhouette surgit du bar : Perlita, esseulée mais néanmoins souriante.

— Vous êtes revenu ! dit-elle, ravie.

Malko, rendu euphorique par son coup de fil, commanda une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne. Il devait bien cela à la jeune masseuse qui lui avait sauvé la vie.

— Quoi de neuf ? demanda-t-il.

— Le gouverneur a fait venir sa maîtresse de Manille, annonça Perlita avec une pointe d'amertume. Comme il va toucher de l'argent, elle vient se faire offrir des bijoux, ou des meubles pour son nouvel appartement de Manille.

— Pourquoi va-t-il toucher de l'argent ?

— La rançon payée par les Libyens au commandant « Robot ». Cinq millions de dollars. « Dragon » et « Dragonito » devaient les emporter à Jolo en hélicoptère, mais il y a eu un contrordre. Ils attendent avec l'argent dans leur chambre.

— Pourquoi ne le mettent-ils pas dans une banque ? s'étonna Malko.

Perlita sourit devant tant de candeur.

— À Zamboanga, les banques ne sont pas sûres...

— Mais cet argent n'est pas pour le gouverneur de Jolo, objecta Malko.

Perlita s'esclaffa devant sa naïveté.

— Le commandant « Robot » a travaillé pendant dix ans pour le gouverneur... Il ne fait rien sans son feu vert. Abdusakar Mariki touche 10 % de la rançon. En partie pour garantir le bon déroulement des opérations. Il appartient à la famille la plus puissante de Jolo.

Quel univers ! Malko laissa les bulles de Taittinger mourir sur sa langue avec un picotement délicieux. Le *Garden Orchid* était vraiment un marigot plein de crocodiles.

Perlita proposa gentiment :

— Vous voulez que je vous masse ce soir ? *Free*.

Au moment où Malko allait répondre, un couple pénétra dans le *lounge* : le gouverneur de Jolo escorté de sa maîtresse manillaise. Celle-ci avait troqué sa combinaison noire contre une robe longue extrêmement pudique en haut mais ouverte d'une très longue fente jusqu'en haut de la cuisse gauche... Cette fente vertigineuse dégageait un parfum de soufre qui faisait oublier l'expression altière et distante du visage.

Le couple passa devant eux et alla s'installer en face de la scène. Aussitôt, Perlita se pencha à l'oreille de Malko.

— Vous la trouvez belle ?

— Elle a de la classe...

Perlita manqua de s'étrangler avec son Taittinger, pourtant frappé à point.

— C'est une des plus grandes putes de Manille, corrigea-t-elle.

— Je croyais qu'elle était chanteuse...

— Elle n'a jamais ouvert la bouche que pour avaler des queues ! corrigea cruellement Perlita avec une verdeur charmante. Mais elle a de la volonté et un beau cul. Le reste est refait. Comme ses seins, 95B. Tout Manille sait que c'est le propriétaire de Canal 6 qui les a payés.

— Pourtant, le gouverneur semble très amoureux.

À la table voisine, ce dernier, profitant de la pénombre, avait glissé quelques doigts aventureux dans la fente de la robe de Marilyn.

— C'est un plouc ! trancha Perlita. Il n'a jamais quitté Jolo. Il est grisé parce que, de temps en temps, elle passe à la télé ! Mais quand il l'a connue, elle travaillait comme entraîneuse dans une boîte de Makati, l'*Ivory*. Ce qui l'a rendue célèbre, c'est un truc qui excitait tous les hommes. À l'*Ivory*, sur chaque table, il y a une corne en simili-ivoire recourbée et longue de vingt centimètres. La boîte est pleine de Japonais qui viennent tous les soirs regarder et peloter les filles. Un jour, Marilyn a eu l'idée de s'enfoncer ce truc dans le sexe devant les Japonais en les faisant payer, centimètre par centimètre. Les Japonais payaient aussi pour prendre des photos. À cette époque, elle s'appelait Imelda, habitait Quezon et venait travailler en bus. Avec l'argent qu'elle a gagné, elle s'est payé un appartement à Makati, des vêtements, et elle a pu lever son premier amant philippin, qui l'a entretenue.

— Comment sais-tu tout cela ?

— J'avais une copine qui travaillait à l'*Ivory*.

Malko tourna la tête, essayant d'imaginer la somptueuse créature du gouverneur en train de s'emmancher sur une corne d'ivoire. Comme si elle avait deviné ses pensées, Marilyn tourna la tête et accrocha son regard, ébauchant un bref sourire qui lui retroussa la lèvre supérieure. Un sourire de vraie salope. Intercepté par Perlita.

— Elle sait que vous avez de l'argent, laissa tomber la masseuse.

Pour apaiser son amertume, Malko décida de terminer avec elle la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne. Petite joie sophistiquée dans cet univers féroce et primitif.

*

* *

Le silence abyssal qui régnait sur le *Garden Orchid* fut brutalement rompu par un cri. Un cri de femme. Malko, instinctivement, se dressa et referma la main sur la crosse de l'Automag posé sur la table de nuit. Il y eut un second cri, plus modulé, qui se termina en halètement caractéristique. Celui d'une femme en train de faire l'amour ! Les bruits venaient de la chambre voisine, celle de Marilyn, la maîtresse du gouverneur. Il essaya de se rendormir, mais le vacarme continuait, de l'autre côté de la cloison. Un festival de gémissements, d'interjections, de chocs sourds ! Malko réalisa qu'ils devaient faire l'amour appuyés à la mince cloison. Celle-ci en tremblait, comme si on

essayait de l'enfoncer à coups de boutoir ! Malko commença à se poser des questions : le frêle gouverneur de Jolo ne pouvait être responsable de cette tornade... Lui et Marilyn n'étaient restés que peu de temps dans le *lounge*, remontant avant Malko. Lorsque celui-ci avait regagné sa chambre avec Perlita qui, rendue espiègle par les bulles du Taittinger, voulait absolument lui offrir une *full satisfaction*, un silence de crypte funéraire régnait dans la chambre voisine. Le gouverneur avait-il eu une insomnie ? Les bruits s'arrêtèrent enfin, mais Malko était complètement réveillé. Et intrigué. Au bout de quelques instants, il entendit un chuchotis et le bruit d'une porte qu'on ouvrait. De plus en plus intrigué, il se leva et entrouvrit la sienne. Juste à temps pour apercevoir une silhouette se glisser hors de la chambre de Marilyn. Celle d'un homme qui devait mesurer vingt centimètres de plus que le gouverneur, et portait l'uniforme de sa garde personnelle !

Malko avait dû faire du bruit car, à son tour, Marilyn passa sa tête par sa porte encore entrebâillée ! Elle avait les cheveux défaits, son maquillage avait coulé et elle avait perdu son air hautain. Leurs regards se croisèrent brièvement, puis son visage disparut et elle referma vivement sa porte.

Malko en fit autant. Édifié et rassuré. Marilyn-Imelda était *toujours* une salope. Il venait de se recoucher quand il entendit gratter à sa porte. Méfiant, l'Automag à la main, il se leva et demanda à travers le battant :

— Qui est-ce ?

— Marilyn. Il ouvrit. La jeune Philippine portait un kimono de soie blanche s'arrêtant à mi-cuisses à travers lequel on voyait les pointes de ses seins. Elle se planta devant Malko, flamboyante de rage.

— Pourquoi m'espionnez-vous ? demanda-t-elle. C'est Abdusakar qui vous paye ?

— Je ne vous espionne pas, se défendit Malko, vous m'avez réveillé en faisant l'amour. C'était très évocateur. Je ne savais pas avec qui. J'avoue que cela m'a intrigué.

— Vous l'avez vu ?

— De dos. C'est un des gardes de votre amant...

— Vous allez le lui dire ?

Ses traits s'étaient tirés, elle était presque laide, ses tendons saillants sur sa mâchoire prononcée. Les pointes de ses seins s'étaient dressées sous la soie, mais ce n'était pas le désir : elle avait peur. Malko la rassura d'un sourire.

— Pourquoi ? Je ne suis pas chargé de veiller sur votre vertu. C'est par hasard que j'ai vu cet homme.

Elle vit dans ses yeux qu'il était sincère et se détendit.

— Je ne couche pas avec n'importe qui, dit-elle comme pour se justifier. Cet Arabe, le jeune, celui qui est tout le temps en jogging, il

m'a poursuivie jusqu'à Manille ! Depuis qu'il m'a vue ici, il n'arrête pas de me téléphoner et de m'envoyer des fleurs. Il veut coucher avec moi à tout prix. Il m'a proposé beaucoup d'argent... Mais il ne me plait pas.

Malko ne put s'empêcher de sourire devant ce numéro bien rodé de la femme fidèle qui fait un écart. Marilyn guettait sa réaction. Peut-être que s'il avait été en manque, il serait entré dans son jeu de séduction. Mais Perlita l'avait très bien sucé deux heures plus tôt et il avait les sens en paix.

— Vous pouvez compter sur mon silence, dit-il. Endormez-vous en paix.

Une lueur surprise passa dans les yeux de la jeune femme. Elle s'attendait à ce qu'il monnaie son silence. Avant de sortir, elle lui lança à voix basse

— Merci. Vous êtes un gentleman.

Amusé par cet intermède, Malko se recoucha. Le lendemain allait être une journée cruciale.

*

* *

Le pistolet dans sa ceinture, à la mode locale, c'est-à dire sous sa chemise, Malko avait laissé son taxi en face du palais de justice et traversé à pied le terrain vague qui le séparait de Santa Barbara Street. Il était midi pile. Il scruta les alentours. Une douzaine de barbus discutaient devant l'entrée de la mosquée. Quand il s'approcha, on lui lança des regards méfiants. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur : la mosquée était presque vide, pas plus d'une douzaine d'hommes prosternés.

Il resta là, sous le porche, l'estomac noué, sur ses gardes, craignant plus que tout un lapin ! Les gens l'ignoraient, mais le bruit de sa présence avait dû se répandre comme une traînée de poudre. Ce qui pouvait représenter un risque certain.

Un homme barbu, en moto, rangea son engin sur l'esplanade, contre le mur de la mosquée. Il portait une étrange tenue : une *camiz* pakistanaise, descendant jusqu'aux genoux, taillée dans un tissu camouflé de tenue de combat ! Après avoir garé la moto, il s'avança vers Malko. Son regard était dissimulé derrière des lunettes noires et il portait une grosse cicatrice à la gorge.

— Vous êtes Malko ? demanda-t-il d'une voix bizarre, éraillée.

— Oui.

— Je suis envoyé par Mujib Susokan. Venez.

Il entraîna Malko jusqu'au bâtiment du fond, où Ivy Cox s'était rendue, et entra sans frapper. Les trois hommes qui s'y trouvaient se levèrent aussitôt. Il leur jeta quelques mots et ils filèrent. L'envoyé de Mujib Susokan désigna à Malko un fauteuil sous le portrait d'un imam

barbu, et s'assit en face de lui.

— Pourquoi vouliez-vous rencontrer le commandant Susokan ?

Malko décida d'être aussi direct.

— Je suis chargé de récupérer Jeffrey Cox, dit-il. Ceux qui le détiennent en demandent dix millions de dollars. Moi, je suis prêt à offrir cinq millions de dollars à ceux qui le ramèneront vivant et en bon état. Je sais que vous disposez de combattants à Jolo. Est-ce que ma proposition vous intéresse ?

Visiblement, l'adjoint du commandant Susokan ne s'attendait pas à une offre aussi directe. Il demeura quelques instants silencieux, triturant la cicatrice de sa gorge, puis leva sur Malko des yeux noirs et inexpressifs.

— C'est une proposition sérieuse ?

— J'ai l'air de plaisanter ?

— Vous avez cinq millions de dollars ?

— Pas ici, bien sûr, mais ce n'est pas un problème.

— Vous travaillez avec les Américains ?

— Ce n'est pas *votre* problème, répliqua sèchement Malko. Si vous ne me croyez pas, vous repartez à Jolo. Sinon, vous me dites si ça vous intéresse.

— Je n'ai pas le pouvoir de donner une réponse tout seul. Je dois transmettre votre offre à mon chef.

— Faites vite, dit Malko, sinon je traiterai avec ceux qui le détiennent.

Tout son plan reposait sur la cloison étanche qui devait exister entre les deux groupes.

Nouveau silence. Puis l'interlocuteur de Malko se leva.

— Je retourne à Jolo tout à l'heure. Je donnerai la réponse à votre ami.

Ils se séparèrent devant la mosquée sans se serrer la main, lui pénétrant à l'intérieur et Malko ressortant dans Santa Barbara Street. Il la descendait à la recherche d'un taxi lorsque la portière d'une voiture arrêtée le long du trottoir s'ouvrit sur un homme en chemise bariolée avec des lunettes noires. Malko mit quelques secondes à reconnaître le colonel Yul.

Sans se démonter, il fit face au Philippin.

— Vous avez de mauvaises fréquentations, remarqua l'officier.

— Je sais, reconnut Malko. J'essaie de remplacer Roméo Putik. J'ai besoin d'informations.

Le colonel Yul hocha la tête.

— Je comprends. Mais faites attention, ce sont des gens dangereux, des pirates.

Il remonta dans sa voiture avec un signe amical de la main. Décidément, il était difficile de garder un secret, à Zamboanga, vaste

théâtre d'ombres aux ramifications invisibles.

Malko fit ses calculs. L'envoyé de Mujib Susokan allait reprendre l'hovercraft de quatre heures. Il arriverait à Jolo en fin de journée. Au mieux, Roberto pourrait être de retour le lendemain matin...

*

* *

Malko bayait aux corneilles dans le hall du *Garden Orchid* quand il vit surgir Roberto. Il se leva, le pouls à 120. La soirée et la nuit avaient été interminables... À Manille, Ted Redmond, lui aussi, était suspendu à la réponse de Mujib Susokan.

Roberto frétillait comme un chien à qui on vient de donner un morceau de sucre.

— Je crois que ça va marcher ! annonça-t-il. Vous avez fait bonne impression à Assa Noman. Hier soir on m'a amené chez Mujib Susokan lui-même qui m'a prévenu que, si c'était une arnaque, il me tuerait et toute ma famille avec.

— À part cela ?

— Ils acceptent ! fit triomphalement Roberto. Mais ils demandent qu'on leur dise où se trouve exactement Jeffrey Cox. Ils disposent d'une cinquantaine d'hommes bien armés. Mujib Susokan leur a promis cent mille pesos à chacun. Ils auront des pertes, les gens de Sahiron savent se battre. Ils veulent un Immarsat pour pouvoir communiquer avec vous, cinq millions de dollars et une Breitling Chronomat.

— Pourquoi une Breitling, en plus des cinq millions de dollars ? dit Malko stupéfait.

Roberto eut un geste d'ignorance.

— Je ne sais pas ! Il a vu une publicité dans un magazine. Ils sont très frustes.

— Quand aurez-vous un contact ?

— Il faut envoyer l'Immarsat par l'hovercraft, dès que vous l'aurez. Ensuite, vous leur transmettez la position exacte du camp de Radulan Sahiron.

Le délai accordé par Ted Redmond expirait dans moins de deux jours. Impossible d'ici là de mener une opération aussi complexe. Il allait falloir le prolonger.

Ce n'était pas le plus difficile. Un problème résolu en faisait surgir un autre. Comment s'assurer avec certitude de la position de Jeffrey Cox, maintenant que Roméo Putik était mort ?

— Il faudra leur apporter l'argent à Jolo, précisa Roberto. Ils ne nous remettons Jeffrey Cox qu'en échange des cinq millions de dollars.

Encore un casse-tête à résoudre. Mais on n'en était pas là. La priorité absolue était de vérifier où se trouvait désormais Jeffrey Cox.

À la suite du meurtre de Roméo Putik, Radulan Sahiron avait peut-être déplacé son camp. Malko n'avait pas la moindre idée de la façon dont il allait s'y prendre, pour trouver cet éventuel nouvel emplacement.

CHAPITRE XV

Malko s'aperçut brutalement qu'il était quatre heures et qu'il n'avait pas déjeuné. Il n'avait même pas faim. Depuis le retour de Roberto, il n'avait pas chômé.

D'abord, une longue conversation avec Ted Redmond, sur l'Immarsat « protégé ». Avec un gros ordre du jour...

Le plus facile : le délai de quatre jours était étendu à une semaine. Le chef de station de la CIA se faisait fort de convaincre tout le monde. Les cinq millions de dollars ne poseraient pas non plus de problème insurmontable. *Sur le principe*, la Maison-Blanche était d'accord. Personne n'oserait refuser de payer pour sauver la vie du *field-officer* Cox. L'Immarsat à destination du commandant Mujib Susokan serait convoyé le soir même jusqu'à Zamboanga par un courrier de l'ambassade qui ne quitterait pas l'aéroport. Le lendemain, l'appareil serait à Jolo grâce à l'hovercraft.

Il restait le plus dur : la localisation de Jeffrey Cox. Depuis la visite que lui avait rendue feu Roméo Putik, personne ne l'avait vu. Il était fort probable que le commandant Sahiron, craignant une action des Philippins ou des Américains, ait déplacé son camp. Les moyens électroniques étaient impuissants à déceler un tel mouvement. Et Malko ne disposait plus d'informateur sur place.

C'est en se tordant le cerveau qu'il avait eu une idée, soumise aussitôt à Ted Redmond.

— J'ai une idée pour localiser Jeffrey Cox, avait-il expliqué au chef de station sur l'Immarsat. C'est tiré par les cheveux, mais je n'en vois pas d'autre. Avez-vous entendu parler de la Breitling « Emergency » ?

— Non. Qu'est-ce que c'est ?

— Un chronographe qui sert aussi de balise de détresse en signalant la position. L'Emergency contient un puissant émetteur radio miniaturisé. Dès que son antenne est déployée, il émet un signal de 0,75 secondes, toutes les 2,25 secondes sur la fréquence de 121,5 mégahertz, pendant quarante-huit heures. Ce signal peut être capté par un avion volant jusqu'à 33 000 pieds dans un rayon de quatre cents kilomètres. Il donne la position de l'émetteur avec une précision d'une dizaine de mètres...

— *My God !* C'est incroyable. Et ça fonctionne comment ?

— Il y a une molette à côté du remontoir. Il suffit de la dévisser et

de déplier l'antenne verticalement.

— Mais si vous mettez un chronographe comme ça dans un colis, ces salauds vont le voler !

— Bien sûr, reconnut Malko. L'idée serait de le cacher à l'intérieur d'un réveil. Ils ne volent pas les réveils.

— Astucieux, reconnut l'Américain. Mais comment Jeffrey Cox va-t-il deviner qu'il y a une Emergency à l'intérieur de son réveil ?

— C'est le *vrai* problème, reconnut Malko. Mais en repensant à sa première lettre, j'ai eu une idée. Il avait réclamé des magazines de mots croisés. On pourrait lui en envoyer un en inscrivant dans les cases les instructions : « ouvrez le réveil », etc. Il n'est pas idiot.

— Certes non, fit Ted Redmond. Mais ses ravisseurs ne risquent-ils pas d'intercepter le magazine ?

— Peu de chances. Ils ne comprennent pas l'anglais et ce n'est pas le genre à faire des mots croisés. Et en cas d'interception, cela ne changera pas grand-chose, plaida Malko. Vous savez que Sahiron va continuer à faire durer ce supplice des mois, ou que nous serons obligés de lancer l'opération *Armageddon*. Par contre, si cela fonctionne, nous pourrions localiser Jeffrey Cox avec précision et transmettre l'information à nos nouveaux amis. Qui ne bougeront pas sans cela.

Le chef de station de la CIA avait longuement réfléchi avant de dire oui.

Au point où ils en étaient, l'émotion était un peu retombée, mais le commandant Sahiron n'en resterait pas là. Ted Redmond avait promis de faire l'impossible pour remettre au courrier une Breitling Emergency et un réveil, avec l'Immarsat. Malko avait décidé d'aller lui-même à l'aéroport récupérer le matériel. Ce serait en fin de journée.

À partir de là, il pourrait commencer à mettre en place son dispositif. Encore une heure et demie à attendre.

*

* *

Une pluie battante noyait Zamboanga Airport quand le 737 en provenance de Manille se posa. Malko trépidait intérieurement en regardant descendre les passagers. Il reconnut très vite l'un d'eux, un jeune Américain qu'il avait aperçu à l'ambassade, à l'étage de la CIA. Il portait à la main une grosse valise de métal. À peine avait-il pénétré dans l'aérogare qu'il la remit à Malko.

— Voilà le matériel. Tout y est.

Malko respira. Ils avaient eu le temps de trouver une Emergency à Manille.

— Merci, dit-il. Vous repartez tout de suite ?

— Oui. Je n'ai pas l'autorisation de coucher ici. Vous êtes un cas à

part...

Ils attendirent dans la *VIP-room* que le 737 fasse le plein et soit prêt à repartir. Malko prit congé du jeune *case-officer* et fonça à la Toyota où Roberto l'attendait. Au *Garden Orchid*, il gagna sa chambre et ouvrit la valise. Tout était là: l'Immarsat, le réveil et une revue de mots croisés. Plus le lot habituel de nourriture lyophilisée et de médicaments, un Zippo et des cigarettes. De quoi fabriquer un colis parfaitement innocent...

Il prit le réveil et l'examina. C'était un gros modèle dont on pouvait ôter l'arrière en le dévissant. Pas besoin d'outils. À la première pesée, Malko l'eut ouvert. L'Emergency était là, avec son mode d'emploi... Il referma le réveil et feuilleta la revue de mots croisés. Sur chaque page, à plusieurs endroits, la mention « ouvrez le réveil ». Jeffrey Cox ne pouvait pas ne pas la remarquer. Il prit un des cartons utilisés pour les colis précédents et entreprit de confectionner celui-ci, le fermant avec du ruban adhésif et inscrivant ensuite au feutre rouge Sabina II. Il regarda son chronographe. Presque six heures. Il était encore temps.

Roberto attendait dans le hall

— Allez prévenir Sofia Kao ou Danag que nous mettons un colis demain matin sur l'hovercraft. Il y a mille dollars à l'intérieur pour la filière. Demain matin, vous le porterez vous-même. Ainsi que l'Immarsat pour Mujib Susokan. Vous savez à qui l'adresser ?

— Pas de problème, affirma le chauffeur, j'ai un nom.

Malko le regarda partir. Désormais il n'avait plus qu'à prier. Le colis, si tout se passait bien, serait remis à Jeffrey Cox le lendemain dans la journée. Il était prévu avec Ted Redmond qu'à partir de dix-huit heures, un appareil, parti d'un des porte-avions de la VII^e, Flotte, ferait des cercles au-dessus de Jolo, prêt à intercepter le signal de l'Emergency.

S'il était émis.

Bien sûr, ensuite, il resterait encore un tas de « si », mais comme disent les Américains : *One bridge at a time*^[42].

*

* *

Malko prenait une vodka au bar du *lounge* lorsque Roberto réapparut deux heures plus tard. Rayonnant. Il tendit une lettre à Malko.

— Danag voulait la porter ici demain matin. Il l'a reçue aujourd'hui. Il a dit que c'est O.K. pour le colis de demain.

Toujours le chaud et le froid. Le commandant Sahiron jouait avec leurs nerfs, ou alors quelque chose se passait qu'il ignorait. Il ouvrit la lettre. Il n'y avait que quelques lignes d'une écriture maladroite

« *Dear Mam,*

Je vais bien. Je n'ai presque plus mal à la main. Ça ne s'est pas

infecté. Je pense à toi. Je me sens très faible. Il faut qu'on me sorte d'ici. Je vais devenir fou. J'espère qu'on ne me fera plus mal.

Your son, Jeffrey. »

Pour une raison inconnue, le commandant Sahiron avait provisoirement renoncé à son programme d'amputation... Peut-être dans l'espoir que les Américains acceptent les Libyens dans la négociation. En tout cas, c'était toujours ça de pris.

— Bravo, dit-il à Roberto. Je vais vous descendre les colis ; moi, ce soir, je ne bouge pas.

Il se sentait vidé après cette tension nerveuse. Désormais, les dés étaient jetés. Les prochaines nouvelles — si elles venaient — viendraient le lendemain matin. À partir du moment où Jeffrey Cox aurait reçu son colis. Pourvu qu'il ouvre le magazine de mots croisés !

*

* *

Le gouverneur Mariki, enroulé autour de Marilyn, roucoulait dans un coin sombre du *lounge*. Malko sourit intérieurement. Bien en vue sur la table, il y avait un luxueux catalogue Roméo-Claude Dalle. La chanteuse ne perdait pas de temps pour meubler son nouvel appartement... Au bar, Ismael El Gatroun, qui n'arrêtait pas de les dévisager, noyait sa déception dans des flots de Defender « Success ».

Malko avait décidé de décompresser. Il l'aurait bien fait avec Perlita, mais la jeune masseuse était invisible. Il n'y avait plus qu'à la remplacer par la vodka. Il avait dîné de poisson cru et de riz, au milieu d'une meute de journalistes qui attendaient le retour des otages du commandant « Robot », tenus comme lui à ce huis clos forcé. Il n'avait plus qu'à remonter dans sa chambre. Il pensa à Jeffrey Cox, seul dans sa cage avec ses pensées. Il devait regretter d'avoir choisi la CIA à sa sortie de l'université... Ce devait être atroce de se réveiller tous les matins avec l'angoisse de se faire exécuter ou amputer.

Le garde, au quatrième, le salua respectueusement et ne broncha pas quand le portail magnétique se déclencha.

Malko, demeurant à l'étage, avait droit à une arme. Il se demanda si la pulpeuse Marilyn allait récidiver dans son fantasme, après sa figure imposée avec son amant officiel, le gouverneur, en échange de ses meubles.

Il ouvrit la porte-fenêtre et gagna la terrasse. Le ciel était sombre ; peu d'étoiles. Des chiens aboyaient, une rafale lointaine claqua. C'était quand même fou de se dire qu'une poignée de va-nu-pieds tenait tête à la plus grande puissance militaire du monde...

*

* *

Malko s'était endormi très tard, mais, ses nerfs s'étant brutalement

détendus, ne s'était réveillé qu'à dix heures. Sa première pensée avait été pour le colis contenant la Breitling Emergency, qui était en train de voguer vers Jolo. Si Roberto n'avait pas appelé, c'est que tout s'était bien passé.

Par acquit de conscience, il appela la réception et fit chercher le chauffeur qui devait l'attendre dans le hall. Roberto était bien là et, avant même que Malko lui pose la question, il annonça :

— J'ai mis les deux colis sur l'hovercraft et j'ai prévenu la personne à Jolo, pour l'Immarsat.

Rassuré, Malko plongeait sous sa douche. Il n'avait pratiquement pas dîné la veille et mourait de faim. En prenant l'ascenseur, il se heurta à Marilyn qui en sortait, en jogging, les cheveux attachés par un élastique. Elle lui adressa un sourire éblouissant.

— Je ne vous ai pas vu en bas ce matin, remarqua-t-elle. Vous avez fait la grasse matinée ?

— Oui, avoua Malko, et je meurs de faim.

Nouveau sourire.

— Je n'ai rien à manger dans ma chambre, dit Marilyn, mais si vous voulez prendre un verre après votre breakfast, j'ai une histoire, amusante à vous raconter.

— Avec plaisir, accepta Malko.

Cela lui occuperait l'esprit pendant un moment. Il était même incapable de lire ou de regarder la télévision, tant il était obsédé par ce qui était en train de se passer.

Le breakfast était aussi infect que d'habitude. Après le premier toast carbonisé, Malko n'avait plus faim... Il remonta et frappa à la porte de Marilyn. Elle était toujours en jogging, pas maquillée. Une vraie jeune fille. Quand on pensait à l'histoire de la corne...

— Que voulez-vous boire ? demanda-t-elle.

— Rien, affirma Malko.

— Moi, je vais prendre un petit scotch, avoua-t-elle.

Elle sortit une mini-bouteille de Defender de son bar qu'elle versa dans un grand verre de Perrier.

— Alors, quelle est votre histoire ? demanda Malko.

Marilyn pouffa.

— Ce matin, quand je suis sortie pour aller à la piscine, je suis tombée sur Ismael, le Libyen. J'ai cru qu'il allait me violer dans le couloir tant il était gluant de drague ! Comme il a vu que ça ne marchait pas, il m'a dit qu'il voulait me montrer quelque chose dans sa chambre. D'abord j'ai refusé, mais il a été tellement insistant, jurant qu'il laisserait la porte ouverte, que je l'ai suivi.

— Et il s'est jeté sur vous ?

— Non. Il a ouvert la penderie et m'a montré cinq sacs de sport noirs en me disant que chacun contenait un million de dollars. Comme

je lui ai dit que je ne le croyais pas, il en a sorti un et l'a ouvert pour me montrer son contenu. C'était vrai : il était plein de liasses de billets de cent dollars. Je n'avais jamais vu autant d'argent.

— Et alors ? interrogea Malko, amusé.

— Il m'a dit qu'il me donnerait ce sac si je couchais avec lui !

— Et vous n'avez pas accepté ?

Marilyn but une gorgée de son Defender.

— Bien sûr que non ! Je ne suis pas folle. Il m'a montré ça pour que je baise avec lui. Jamais il ne m'aurait donné cet argent et je suis trop faible pour le lui prendre de force...

Voilà quelqu'un qui connaissait la vie. Tranquillement, elle termina son scotch et demanda :

— Ça vous ennuie que je prenne une douche ?

— Pas du tout, fit Malko, un peu surpris.

Marilyn se leva et gagna la salle de bains, sans fermer la porte. Il la vit ôter son jogging et entrer dans la douche. Pour tuer le temps, il prit le catalogue Claude Dalle que Marilyn avait emporté et regarda les pages cochées. Elle avait bon goût : un lit très hollywoodien, le canapé « diabolique » déjà choisi par Mildred Fulton et un bar en laque noire. Il avait refermé le catalogue quand Marilyn revint quelques minutes plus tard, enroulée dans une serviette, et s'assit sur le lit, lui expédiant un regard intrigué.

— Vous êtes un drôle de type, remarqua-t-elle. Vous n'êtes pas homosexuel ?

— Moi ! Pourquoi ?

— Je ne sais pas, on dirait que je ne vous intéresse pas. Dès que je suis seule avec un homme, d'habitude, il me saute dessus.

Malko sourit.

— Si je sentais que je vous plais, je n'aurais pas la même attitude. Mais ce n'est pas le cas.

Marilyn fixa longuement ses yeux dorés.

— Qu'en savez-vous ? Moi aussi, parfois, je fais l'amour par plaisir. Vous croyez que l'homme avec qui j'étais l'autre soir a de l'argent ?

— Sûrement pas.

— Seulement, dit-elle, il a une queue dure comme du béton et il me baise comme j'aime. Alors, ce n'est pas exactement mon type, mais c'est excitant de l'essayer.

— Vous l'avez même adopté, à en croire vos cris...

Elle secoua la tête.

— Non. Bon, il faut que je me prépare. À une autre fois.

Elle embrassa Malko sur la bouche, chastement, et il regagna sa chambre. Encore des heures à tuer.

*

* *

La nuit était tombée depuis une heure. Installé dans un fauteuil, en face de la télé, Malko essayait de ne pas regarder sa montre toutes les trois minutes. L'hovercraft avait abordé Jolo depuis presque huit heures. Bien sûr, il ignorait totalement comment se faisait le transfert entre Jolo et le camp du commandant Sahiron. Cependant, les distances étaient minuscules sur cette île.

Déjà, les gens de Mujib Susokan avaient accusé réception de leur Immarsat.

Malko avait beau se dire qu'il n'y aurait rien d'alarmant avant le lendemain, il n'arrivait pas à fixer son attention sur autre chose que ces secondes qui s'écoulaient dans sa tête. Il ne sentait plus la faim, regardait la télé d'un œil absent et s'interdisait de téléphoner à Ted Redmond. Qui d'ailleurs ne devait pas en savoir plus que lui... Une heure s'écoula encore, puis une sonnerie rompit le silence.

L'Immarsat « protégé ».

Cela ne pouvait être que Ted Redmond.

Malko s'imposa de le laisser sonner quatre fois avant de décrocher. Pure superstition.

— Malko ?

C'était bien la voix du chef de station de la CIA.

— Oui.

— Nous recevons le signal.

Malko demeura quelques instants incapable de répondre, la gorge nouée par l'émotion. Il imaginait la joie de Jeffrey Cox, seul dans sa cage isolée en pleine jungle, mais sachant que désormais, quelque part dans le ciel obscur, on veillait sur lui.

— C'est formidable, dit-il enfin. Cette fois, l'*Emergency* avait rempli son rôle. Cela rachetait le fiasco de Belgrade[43].

— Nous sommes en train de déterminer la position, continua l'Américain. Apparemment, ils se sont déplacés vers le sud-ouest. Je suis en train de la relever sur une carte d'état-major. Je vous rappelle dès que je l'ai établie avec précision afin que vous la transmettiez aux gens sur le terrain.

Malko raccrocha avec l'envie de hurler de joie. Ça avait marché ! Si Dieu était avec eux, la captivité de l'agent de la CIA devait désormais se compter en heures.

L'Immarsat sonna à nouveau dix minutes plus tard.

— Ils sont exactement à deux kilomètres au sud de Taran Hill, annonça Ted Redmond, au lieu-dit Lango-Bato. C'est au sud-ouest de Jolo. Bien entendu, nous allons maintenir l'écoute et je vous préviendrai si le signal se déplace.

— J'appelle tout de suite Jolo, dit Malko. Il se rua en bas et trouva Roberto en train de dîner.

— Venez, dit-il, j'ai besoin de vous.

Ils remontèrent dans sa chambre et il lui donna les nouvelles coordonnées du camp des Abu Sayyaf, puis composa le numéro de l'Immarsat confié à leurs nouveaux alliés, laissant le récepteur à Roberto. La communication fut établie sans problème et le chauffeur se mit à expliquer en tanjug la position de Radulan Sahiron. Quand il raccrocha, lui aussi était radieux.

— Ils sont très contents, annonça-t-il. Mais il leur faut vingt-quatre heures pour se déplacer et préparer l'opération. Ils nous rappelleront lorsqu'ils seront en possession de Jeffrey Cox.

Vingt-quatre heures, cela signifiait le lendemain soir. Mujib Susokan allait-il attaquer à la nuit tombée ? Ce serait un risque accru pour l'otage et ça semblait difficile. Malko conclut que cela se passerait soit avant le coucher du soleil, soit le surlendemain à l'aube. Il restait à planifier la dernière et la plus délicate partie du sauvetage : l'échange des cinq millions de dollars contre Jeffrey Cox.

Il en avait déjà discuté les détails avec Ted Redmond, et convenu qu'un jet charté par la CIA quitterait Manille le lendemain matin, avec l'argent, escorté par des Marines de l'ambassade encadrés d'agents de la CIA. Le jet se poserait sur l'aéroport militaire de Zamboanga. L'armée de l'air philippine mettait à la disposition des Américains un hélicoptère Huey et son équipage qui, le moment venu, transporterait la rançon au point choisi à Jolo.

De son côté, la frégate US *Cole*, qui croisait au large de Jolo enverrait quatre *gunships*, hélicoptères de combat, pour sécuriser la zone. Leur puissance de feu dissuaderait Mujib Susokan de toute velléité d'arnaque. Seul le Huey se poserait pour procéder à l'échange.

Ce plan avait été approuvé par Langley et le Pentagone, les Philippines n'en connaissant pas tous les détails.

Malko avait l'impression de bouillir : devant lui, il avait vingt-quatre heures d'inaction et d'angoisse. Tant d'impondérables pouvaient se glisser dans ce beau *Kriegspiel* ! Il avait beau passer en revue tous les éléments, il ne voyait aucune précaution supplémentaire à prendre. En même temps, il avait une féroce envie de célébrer ce premier succès. Timidement, Roberto demanda :

— Vous avez encore besoin de moi ce soir ?

— Non, merci, dit Malko.

De toute façon, il n'allait quand même pas passer la soirée avec son chauffeur... À tout hasard, il descendit et gagna le *lounge*, son univers étant restreint aux limites du *Garden Orchid*.

Le *lounge* était vide, à part quelques journalistes.

Perlita devait masser en ville. Il restait la belle Marilyn. Malko appela sa chambre sur le téléphone intérieur. Coup de chance : elle était là.

— Je vous invite à prendre une coupe de champagne ! annonça

Malko. Je suis en bas, dans le *lounge*.

Marilyn l'arrêta d'un rire cristallin.

— Vous n'y pensez pas ! Si Abdusakar l'apprenait, il serait fou de rage. Quand je suis ici, je n'ai le droit de voir personne.

— Tant pis, se résigna Malko.

— Si vous voulez, proposa alors Marilyn, venez, *vous*, prendre une coupe de champagne dans ma chambre. C'est plus discret.

— Excellente idée !

Il retourna voir le barman et lui demanda de monter dans sa chambre, à *lui*, une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne rosé. Lorsqu'on apporta le champagne, il attendit que le garçon soit reparti, prit le plateau et alla frapper à la porte de Marilyn.

— Le champagne de madame est avancé ! annonça-t-il lorsqu'elle ouvrit la porte.

La maîtresse du gouverneur éclata de rire. Moulée dans une robe chinoise ivoire boutonnée jusqu'au cou, extrêmement moulante et fendue sur le côté presque jusqu'à la hanche, elle était hyper sexy. Malko, qui avait vraiment envie de se changer les idées, déboucha la bouteille de Taittinger et remplit les deux coupes. Ils les vidèrent d'un trait, à l'unisson, et Marilyn soupira, ravie

— J'adore le champagne ! C'est une des meilleures choses de la vie. Quand je serai riche, j'en aurai toujours chez moi.

— Mais vous êtes riche, sourit Malko.

Marilyn se rembrunit un peu.

— Non, je vis bien, c'est tout. Abdusakar est marié, il ne m'épousera jamais. Comme mes autres « sponsors ». J'ai des bijoux, mais pas de quoi m'acheter une belle maison.

Pour lui remonter le moral, Malko leur versa du champagne. Elle le but et éternua.

— C'est la clim, dit Malko. On gèle ici !

Il traversa la pièce et ouvrit la porte-fenêtre donnant sur la terrasse. Dehors il faisait encore chaud, mais c'était supportable. De gros nuages couraient vers le sud et, brusquement, la lune apparut, très bas sur l'horizon. Marilyn le rejoignit avec le plateau et remarqua :

— C'est la pleine lune. Chez nous, on dit que ça porte bonheur.

Ils se resservirent et Marilyn retourna à l'intérieur mettre la radio. Malko, appuyé à la rambarde, regardait le ciel, pensant aux ondes invisibles qui montaient de Jolo vers l'avion de la VII^e, Flotte. La musique de *Strangers in the Night* atteignit la terrasse. Une coupe de champagne à la main, Marilyn s'approcha de Malko. Si près que ses seins frôlaient sa chemise de voile.

— C'est très romantique, fit-elle en souriant. La lune, la musique, le champagne...

Soudain, elle prit la main droite de Malko et la posa sur sa cuisse,

tout près de la longue fente de sa robe.

— Caressez-moi, dit-elle, et ce sera parfait.

Elle leva la tête, contemplant la tache brillante de la lune, comme si elle n'était pas concernée, pendant que Malko remontait le long de sa cuisse nue. Hasard ou préméditation, elle ne portait rien sous sa robe. Elle ouvrit imperceptiblement les jambes pour qu'il puisse atteindre son sexe plus facilement. Il commença à le masser avec douceur, le sentant s'ouvrir, se réchauffer, puis s'humidifier sous ses doigts. Marilyn poussa un léger soupir et s'appuya à la rambarde. Il sentit son clitoris rouler et gonfler sous ses doigts. Marilyn ne regardait plus la lune. Les yeux clos, la tête un peu rejetée en arrière, une grosse veine battant sur son cou, elle respirait vite, serrant sa coupe dans la main droite, la gauche appuyée sur l'épaule de Malko.

Celui-ci s'était pris au jeu, oubliant sa propre excitation. Désormais, il s'enfonçait de plus en plus loin dans le sexe offert, comme un membre masculin. Marilyn gémit.

— Doucement ! C'est trop fort ! Plus haut.

Il obéit et, à la façon dont son bassin vint vers lui, il comprit qu'il touchait au but. Et puis, brutalement, les cuisses de Marilyn se serrèrent comme des ciseaux se referment elle lâcha sa coupe de champagne, ses doigts se crispèrent sur l'épaule de Malko et elle émit un râle rauque, animal. Un frisson parcourut son corps et elle se laissa aller contre lui, le souffle court.

Elle demeura ainsi un long moment, paraissant ignorer l'état, pourtant évident, de Malko. Puis, elle lui adressa un sourire éblouissant et suggéra :

— Si on finissait le champagne ?

Bel exemple d'égoïsme... Gentleman, Malko ravala sa frustration et s'attaqua à ce qui restait de la bouteille de Taittinger. Les étoiles et la lune s'étaient cachées à nouveau. Quand il n'y eut plus une goutte de champagne, Marilyn s'étira avec la grâce d'une chatte et soupira.

— Je crois que je vais bien dormir.

Elle raccompagna Malko à la porte, posa ses lèvres rapidement sur les siennes et dit en souriant :

— Si vous connaissez un moyen de faire fortune...

*

* *

Depuis quatre heures de l'après-midi, Malko campait dans sa chambre en compagnie de Roberto, couvant l'Immarsat des yeux. Dans la matinée, il avait suivi à distance l'arrivée du jet de la CIA à l'aéroport militaire et les préparatifs de transfert dans le Huey, À Manille, Ted Redmond était, lui aussi, pendu au téléphone. L'opération *Armageddon* avait été remplacée par *Casino*, nom de code

de celle mise sur pied par Malko. À partir de midi, le calme était retombé, tous les éléments étaient en place. Roberto avait essayé de joindre l'Immarsat remis à Mujib Susokan. En vain : l'appareil était hors circuit. Ce qui n'avait rien d'étonnant car il ne disposait que de deux heures d'autonomie, et dans la jungle, il n'y avait pas d'électricité.

Encore une heure et il ferait nuit. Tendue comme une corde à violon, Malko comptait les minutes dans sa tête. La perspective de passer une nouvelle nuit d'attente lui était insupportable.

L'Immarsat se mit à sonner à 5 h 47.

Malko décrocha. Rien, quelques parasites.

— Ted ?

Pas de réponse. Ce n'était pas le chef de station de Manille. Donc ce ne pouvait être que Mujib Susokan. Il tendit le récepteur à Roberto.

— Ce sont eux !

Le chauffeur serra l'écouteur contre son oreille. Pendant quelques secondes, il ne se passa rien, puis Roberto blêmit et lança à Malko :

— On se bat ! Il y a des coups de feu ! Il lui tendit le récepteur et Malko entendit nettement des rafales, des explosions, des détonations sèches, espacées. Les échos d'une bataille rangée. L'estomac tordu par l'angoisse, il rendit l'appareil au chauffeur.

— Demandez ce qui se passe !

— Mujib ! Mujib ! lança Roberto. C'est Roberto !

Quelques instants de silence, troublés par des bruits de combat, puis une voix hurla dans l'Immarsat, si fort que Malko l'entendit aussi.

— Roberto ! *Putang Ma ka ! Patyou Ta Ka !* [44]

La communication fut brutalement interrompue. Fébrilement, Malko composa le numéro de l'autre Immarsat. Il entendit aussitôt un disque : « Votre correspondant n'est pas joignable. Cette communication ne sera pas taxée. »

Trois fois de suite, il obtint le même résultat. Ce n'était pas un problème de réseau.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit ? interrogea Malko, bouleversé.

Roberto était blanc comme un linge, malgré sa peau mate.

— Qu'il allait me tuer !

Malko avait l'impression qu'on lui serrait la poitrine dans un étau. Quelque chose de grave venait de se passer. L'opération *Casino* semblait avoir explosé en vol.

Brutalement, tous leurs espoirs partaient en fumée. Il en aurait pleuré de rage. Que s'était-il passé ? Avant tout, il fallait prévenir Ted Redmond. Dès qu'il l'eut en ligne, Malko annonça la mauvaise nouvelle.

— Il y a un gros problème. Nous venons de perdre le contact avec Susokan qui paraissait attaqué.

— My God ! fit l'Américain d'une voix blanche. Il faut rétablir le contact d'urgence. J'appelle la VII^e, Flotte. Ils ont peut-être des interceptions.

Malko raccrocha et essaya une nouvelle fois de joindre Jolo. Sans plus de succès. Il avait envie de vomir. L'opération de sauvetage de Jeffrey Cox tournait au cauchemar.

Que se passait-il en ce moment à Jolo ?

CHAPITRE XVI

Sous le regard angoissé de Malko, Roberto était pendu au téléphone depuis deux heures, appelant tous les gens qu'il connaissait à Jolo. Des parents des membres du gang Mujib Susokan, le correspondant local de Reuter, des policiers. Chaque fois, il récoltait des bribes d'information. C'est finalement l'hôpital de Jolo qui lui en donna le plus. Il résuma alors pour Malko ce qu'il avait appris.

— La bande de Mujib Susokan est tombée dans une embuscade alors qu'elle se préparait à attaquer Radulan Sahiron, expliqua-t-il. Ils se trouvaient en terrain découvert et ont été attaqués par un bataillon de l'armée qui disposait même d'un hélicoptère de combat. Ils ont de lourdes pertes, une vingtaine de tués, et de nombreux blessés. C'est l'un d'eux, soigné à Jolo, qui a raconté l'histoire. Mujib Susokan a pu s'enfuir avec une demi-douzaine de ses hommes.

— Donc ils n'ont eu aucun contact avec le groupe Sahiron ?

— Aucun. Ils n'ont pas eu le temps. La police les attendait avec des armes lourdes.

Malko était effondré. Il avait tout imaginé, sauf cela ! Il revit le colonel Yul, en civil, l'observant alors qu'il sortait de la mosquée Santa-Barbara. C'était lui le responsable. Et dire que Ted Redmond considérait son supérieur, le général Domingo, comme un allié ! Les communications entre les deux Immarsat se faisaient en clair, la police philippine n'avait eu aucun mal à les intercepter. Fou de rage, il appela Ted Redmond et le mit au courant. L'Américain était effondré, lui aussi.

— Je ne sais pas ce qui leur a pris, explosa-t-il. Votre histoire est confirmée par nos interceptions techniques. C'est bien une unité de la police de Jolo qui a décimé le groupe Susokan alors que celui-ci traversait la route 301, non loin du campement de Radulan Sahiron.

— Au moins, remarqua Malko, Jeffrey Cox n'a pu être impliqué dans cette affaire.

Piètre consolation. Tout espoir de récupérer rapidement le *field-officer* de la CIA s'évanouissait.

— Je donne l'ordre à notre avion de regagner Manille avec les fonds, continua Ted Redmond. Je crains que, cette fois, nous ne puissions plus retarder *Armageddon*. Vous avez tenté tout ce qui était humainement possible.

— Je vais aller voir le général Domingo, dit Malko. Si les Philippins ont été capables d'attaquer Mujib Susokan, ils pourraient en faire autant pour Sahiron. Même s'il y a des risques pour Jeffrey Cox.

— Essayez de les convaincre, accepta Ted Redmond, visiblement pas convaincu lui-même. Pour l'instant, on démonte.

Roberto arborait une tête d'enterrement.

— Mujib va croire qu'on l'a trahi, dit-il.

Pour l'instant, c'était le cadet des soucis de Malko. Tous ses efforts étaient réduits à néant et il ne voyait pas de solution alternative.

— On va au QG de police, lança-t-il.

Tandis qu'ils roulaient sur la route de Tugbungan, Roberto remarqua.

— J'aurais dû vous dire que Mujib était un « lost command ».

— Je le savais, dit Malko. Pourquoi ?

— Ça veut dire aussi qu'il ne paie pas de redevance au gouverneur de Jolo, comme les autres commandants, expliqua le chauffeur. Donc, la police a pu s'attaquer à lui sans demander l'autorisation au gouverneur. Ça marche comme ça à Jolo...

Malko, écoeuré, ne répondit même pas.

À l'entrée du QG retranché de la police, ils durent parlementer dix minutes avant de pouvoir y pénétrer. Enfin, un lieutenant les informa que ni le colonel Yul ni le général Domingo n'étaient là, leur offrant néanmoins de prendre un thé dans le petit bureau qui servait d'antichambre au général. Ils patientèrent presque une heure en face d'une grande carte de Mindanao couverte de signes cabalistiques avant qu'un planton vienne les avertir que le colonel Yul arrivait. Il leur fallut quand même attendre encore vingt minutes avant d'entendre le *vlouf-vlouf* d'un hélico. Malko sortit pour voir le colonel Yul, en tenue de combat, descendre d'un Huey avec d'autres policiers. Malko se figea. Sous son bras, le colonel tenait l'Immarsat offert au commandant Mujib Susokan !

L'officier l'avait aperçu et s'avança vers lui, le visage sévère.

— Je suis content que vous soyez ici, lança-t-il sèchement, je voulais vous convoquer.

Malko se cabra, répliquant sur le même ton.

— Me convoquer ? Pourquoi ?

— À cause de ça !

Il lui montrait l'Immarsat au couvercle-antenne percé d'une balle. Voilà pourquoi il s'était arrêté si brutalement... Ils allèrent tous s'installer dans le bureau du général et le colonel Yul annonça simplement :

— Je reviens de Jolo. J'ai supervisé une opération menée par le 7^e bataillon de la police contre le commandant Mujib Susokan. Malheureusement, celui-ci a pu s'échapper, mais la plupart de ses

hommes ont été abattus. Nous avons trouvé cet appareil en sa possession. Je *sais* que c'est vous qui le lui avez fait parvenir. Depuis que vous avez pris des contacts avec ce groupe, en envoyant à Jolo votre chauffeur, nous vous avons surveillé. Lorsque je vous ai vu sortir de la mosquée Santa-Barbara, j'ai voulu vous avertir de l'intérêt que nous portions à cette affaire. Pour vous dissuader de continuer.

— C'est-à-dire ? demanda Malko, blême de fureur.

— Il y a longtemps que nous voulions frapper un coup à Jolo pour décourager tous les preneurs d'otages, expliqua le colonel Yul. Là, nous tenions une occasion. Tout Jolo a su très vite que les Américains avaient promis une grosse récompense pour récupérer leur otage. Nous connaissions la zone où se trouvait Mujib Susokan. Ça a été facile de tendre une embuscade. L'opération a été couronnée de succès : nous avons récupéré des armes et liquidé des bandits dangereux.

Malko, retenait une forte envie de lui sauter à la gorge... Ils étaient beaux, les alliés de la CIA !

— Vous avez aussi empêché la libération de Jeffrey Cox, souligna-t-il d'une voix glaciale. Libération que l'armée philippine a été incapable de mener à bien.

Le colonel Yul se raidit.

— Mon travail n'est pas de libérer des otages ! fit-il sèchement. C'est de faire régner l'ordre. Les gens que nous avons mis hors d'état de nuire étaient dangereux. Vous le savez. Ils ont essayé de *vous* enlever.

Malko eut envie de lui dire qu'on ne choisissait pas toujours ses alliés. En Afghanistan, les Américains s'étaient bien alliés aux intégristes musulmans, leurs pires ennemis. Mais à quoi bon...

— Pourquoi n'en avez-vous pas profité pour libérer Jeffrey Cox ?

— C'était impossible, reconnut le colonel. Nous ne sommes pas assez forts pour nous attaquer à Radulan Sahiron. Il a près de deux cents hommes, et ce sont, eux, de *vrais* combattants. Je ne pouvais pas risquer la vie des mes hommes.

Il poussa vers Malko l'Immarsat inutilisable.

— Ceci vous appartient. Je ne le mentionnerai pas dans mon rapport pour ne pas causer de problème. Mais à l'avenir, soyez plus prudent. Jolo est un endroit difficile.

Malko prit l'Immarsat, salua d'un bref signe de la tête et sortit du bureau, contenant sa fureur. Au fond, les Philippins se moquaient des otages. Ils avaient trop perdu la face avec les histoires d'enlèvement pour ne pas chercher une petite victoire facile.

Roberto attendait en fumant nerveusement à côté de la Toyota.

— On retourne à l'hôtel, lança Malko encore pâle de fureur.

Sachant, grâce à Roberto, que le bel accès de morale de la police de

Zamboanga avait des motifs moins avouables que le rétablissement du droit. Décidément, il n'était pas au bout de ses surprises, aux Philippines. De retour à l'hôtel, il appela Ted Redmond pour lui relater son entrevue avec le colonel Yul. L'Américain était déjà préoccupé par autre chose.

— Les Philippines ont mangé du lion, expliqua-t-il. Encouragés par ce qui s'est passé aujourd'hui à Malacagnang, ils trépignent pour monter une opération militaire. Ce que nous voulions faire avec *Armageddon*, mais en plus grand. Je m'attends d'un moment à l'autre à ce que le président Estrada annonce une opération massive sur Jolo. Comme ils l'ont fait l'année dernière à Mindanao... le rouleau compresseur où on ne fait pas de prisonniers.

— Vous serez prévenu ?

L'Américain soupira.

— Oui, mais peu de temps avant ! C'est fini, le bon vieux temps.

C'est-à-dire l'époque où les Philippines mangeaient dans la main des Américains. La base de Subic Bay était fermée et il n'y avait plus de troupes américaines stationnées aux Philippines, à l'exception de quelques instructeurs.

— Quand je pense qu'on touchait au but ! fit amèrement Malko.

— Vous avez fait l'impossible, reconnut l'Américain. Et pour arracher cinq millions de dollars à la Maison-Blanche, ça n'a pas été facile. Je crains que vous ne soyez obligé de rentrer.

Malko ne répondit pas. Il lui répugnait d'abandonner Jeffrey Cox. Surtout après avoir soulevé de tels espoirs chez l'otage.

Il descendit dans le *lounge* et s'installa au bar devant une vodka glacée. Cherchant sur qui s'appuyer. L'armée ou la police philippine, c'était hors de question. « Dragon » et « Dragonito » ne se mouilleraient pas. Les Libyens devaient se frotter les mains. Ivy Cox était l'ennemie des Américains et probablement complice de l'enlèvement de son mari. Il n'avait plus rien à quoi se raccrocher.

*

* *

Malko s'était réveillé la tête lourde. Abus de *Stolychnaya*. Volontairement, la veille au soir, il s'était abruti pour ne pas penser. Y parvenant totalement. Une longue douche très chaude l'avait remis sur pied. La soirée de la veille ressemblait à un cauchemar, mais le *Sun Star*, quotidien de Zamboanga, relatait dans le détail l'opération menée contre le commandant Mujib Susokan.

Dans l'immédiat, il ne lui restait qu'une chose à faire : maintenir le lien minimum avec Jeffrey Cox, grâce à la filière Sabina. Malko priaït pour qu'on n'ait pas découvert la Breitling « Emergency » dans la cage de l'otage. Hélas, il n'avait aucun moyen de le savoir.

Roberto l'attendait en bas.

— Vous avez vu le journal ? demanda-t-il.

— Oui, dit Malko. On va essayer de trouver Danag ou Sofia Kao. Cet après-midi, on enverra un nouveau colis à Jeffrey Cox.

— Essayons le Minpro, suggéra Roberto. Elle est souvent là le matin avec ses copines.

La circulation était toujours aussi chaotique et ils mirent plus d'une demi-heure à atteindre le centre commercial. Enfin, une bonne nouvelle : la grosse Sofia y prenait le thé avec deux femmes qui s'écartèrent discrètement en voyant Malko. Celui-ci s'arracha son sourire le plus charmeur.

— Je vous cherchais, vous ou Danag.

— Pourquoi ?

Elle avait à peine levé les yeux.

— Je voudrais envoyer un colis à Jeffrey Cox par l'hovercraft de cet après-midi. Au tarif habituel.

— C'est impossible, laissa-t-elle tomber.

— Pourquoi ?

— Le commandant Sahiron ne veut plus accepter de colis.

— Jusqu'à quand ?

Sofia Kao eut un geste vague de sa grosse main couverte de bagues.

— Définitivement. Je ne peux rien faire pour vous.

Elle se replongea ostensiblement dans sa conversation

avec ses copines et Malko dut battre en retraite. Assommé. C'était le coup de pied de l'âne. Les liens avec Jeffrey Cox étaient définitivement coupés. Il n'avait plus rien à faire à Zamboanga. Il rejoignit Roberto qui attendait au volant de la Toyota, le mit au courant et demanda :

— C'est la peine de chercher Danag ?

— Non, fit le chauffeur, c'est elle qui commande.

Les Abu Sayyaf avaient dû trouver l'Emergency.

— On rentre, dit Malko, résigné.

Roberto démarra dans la circulation intense de Purusina Street, zigzaguant entre les tricycles, les jeepneys et les piétons. Ils arrivèrent au croisement avec Governor Lin Avenue et Roberto tourna à droite. Un kilomètre plus loin, se trouvait le poste de police principal de la ville.

Soudain, au carrefour avec Reyes Street, un tricycle se rabattit brusquement et Roberto dut freiner en catastrophe. Malko, sous le choc, fut projeté en avant contre le dossier et l'Automag, glissé dans sa ceinture, tomba sur le plancher. Il se baissa pour le ramasser. Au moment où il se relevait, son regard accrocha deux hommes en moto qui venaient d'arriver à la hauteur de la Toyota. Celui qui était assis sur le tan-sad brandissait un pistolet. Les détonations claquèrent immédiatement, si rapprochées qu'elles ressemblaient à un long

crépitemment.

Le pare-brise éclata, Roberto poussa un cri et s'effondra sur son volant. Malko entendit les projectiles s'enfoncer dans la tôle. L'Automag au poing, il se redressa pour voir la moto se faufiler dans les embouteillages et disparaître. D'un bond, il sauta hors de la voiture, mais comprit tout de suite qu'il ne la rattraperait pas. Il se retourna.

— Roberto, vous êtes O.K. ?

Le chauffeur ne répondit pas. Le visage et la poitrine en sang, il n'avait même pas eu le temps de saisir le pistolet glissé dans sa ceinture. Tué pratiquement sur le coup. Les badauds commençaient à s'attrouper. Pistolet au poing, Malko se sentait inutile, écœuré. Était-ce Mujib Susokan qui avait voulu se venger, ou Radulan Sahiron ? Sans le coup de frein de Roberto, il serait probablement mort aussi. Deux policiers arrivèrent en courant.

— *Señor*, vous êtes O.K. ? demanda l'un d'eux. Vous avez vu les gens qui ont tiré ?

— Non, fit Malko d'une voix lasse.

Il regarda le sang qui coulait sur le visage de Roberto. Tué pour mille cinq cents pesos par jour. En partie à cause de lui. Il maudit le colonel Yul et tous les voyous, le gouverneur, toutes ces ombres qui tiraient les ficelles, de Zamboanga à Jolo. Pour des dollars. Un des policiers le prit gentiment par le bras.

— *Señor*, venez avec nous à la *Police Station* expliquer ce qui s'est passé.

Une femme traversa la rue et posa un linge sur le visage massacré de Roberto, en faisant un signe de croix.

*

* *

Les journalistes entourèrent Malko dès qu'il entra au *Garden Orchid*. La nouvelle de l'attentat s'était répandue comme une trainée de poudre... Il les écarta et monta dans sa chambre. Il n'avait plus envie de rien, mais il dut se forcer à appeler Manille. Ted Redmond n'hésita pas :

— Hors de question que vous restiez seul dans ce nid de vipères, trancha-t-il. De toute façon, à quoi bon ? Vous reconnaissez vous-même qu'il n'y a plus rien à faire. Cela ne servira à rien que vous soyez tué ou kidnappé à votre tour. Et de toute façon, l'opération de l'armée philippine est imminente. Ce qui nous évitera de déclencher *Armageddon*. La Maison-Blanche est formelle : on ne peut pas laisser Jeffrey Cox aux mains de ces fous. Ils vont recommencer à le mutiler et nous allons *tous* grimper un calvaire abominable.

Malko eut envie de lui dire que le calvaire ne serait pas tout à fait égal pour tous. Ted Redmond lui faisait penser à l'avocat qui annonce

à son client : « *Nous* avons été condamnés à mort... »

Jeffrey Cox aurait son nom gravé en lettres d'or dans le *Book of Honor*, le livre des héros secrets de la CIA. Ses copains du Counter Terrorism Center, au sixième étage de l'ancien building du QG de la CIA, afficheraient probablement sa Photo dans leur *conférence room*. Sa mère recevrait une lettre pétée de nobles sentiments de George Tanet, le directeur de la Central Intelligence Agency. Mais c'était bête de mourir à trente-deux ans, et la vie lui avait appris qu'on oubliait vite les héros.

— Bien, conclut-il. Je prendrai l'avion demain matin. D'ici là, je veux aller porter de l'argent à la famille de Roberto.

— Vous avez raison, approuva le chef de station, mais ne prenez aucun risque.

— Ici, on prend des risques en respirant, lança Malko.

Quand il eut raccroché, il réalisa qu'il était vidé, les jambes coupées, Il entendit à peine les coups frappés à la porte. Ce devait être le garçon pour le minibar.

— Entrez ! cria-t-il.

Personne n'entra. Il traversa la pièce et alla ouvrir. Une femme se tenait dans l'embrasement, un voile islamique sur la tête. Ivy Cox.

CHAPITRE XVII

Malko la fixa, stupéfait. Il s'attendait à tout sauf à elle. Timidement, elle restait dans l'entrée, le regard un peu flou derrière ses lunettes ovales.

— Entrez, proposa-t-il.

Elle pénétra dans la chambre et se retourna avec un sourire un peu crispé.

— Je suis venue vous apporter quelque chose de la part de Jeffrey, dit-elle.

D'un geste très naturel, elle ouvrit le sac qu'elle portait suspendu à l'épaule et y plongea la main. Rien n'aurait dû alerter Malko, si ce n'est un léger tremblement de son menton. En un éclair, il réalisa l'invraisemblance de cette visite. Personne, à l'heure qu'il est, ne pouvait joindre Jeffrey Cox, perdu dans la jungle de Jolo.

Instinctivement, au moment où elle sortait la main de son sac, il fit un pas en avant et attrapa le poignet d'Ivy Cox. Avec une force à laquelle il ne s'attendait pas, elle le repoussa, mais il réussit à ne pas lâcher prise. Heureusement : son poing serrait la crosse d'un court pistolet automatique prolongé d'un silencieux ! En une fraction de seconde, l'islamiste timide et effacée se mua en furie. Lâchant son sac, elle envoya un violent coup de pied à Malko puis se pencha. Il poussa un hurlement : elle avait planté ses dents dans son poignet, comme un fauve.

La douleur lui fit monter les larmes aux yeux. Ivy Cox luttait féroce pour se libérer. Son doigt crispé appuya sur la détente. Il y eut un *plouf* sec et une balle alla fracasser le verre d'une lithographie. Fou de rage, Malko arriva enfin à immobiliser le poignet de la jeune femme et le tordit brutalement. Cette fois, Ivy lâcha son arme avec un cri de douleur. D'un coup de pied, Malko l'envoya sous le lit et bondit pour attraper son propre pistolet. L'aspect impressionnant de l'Automag n'arrêta pas Ivy Cox. Le regard flamboyant de haine, elle fonce sur Malko, toutes griffes en avant. Une furie.

Bien entendu, il ne tira pas et reçut de face la masse de son corps. Le choc le fit reculer. Ivy Cox essayait de lui crever les yeux ! Il sentit sur sa tempe la brûlure d'un coup de griffe, puis une main qui cherchait son ventre, visiblement pour l'émasculer... Il était temps de la calmer. D'une violente bourrade, il la repoussa sur le lit et se jeta

sur elle, l'immobilisant de son poids, son visage à quelques centimètres du sien. Les traits de la Philippine étaient convulsés de fureur. Elle se mit à l'injurier, d'abord dans sa langue, puis en anglais.

— Singe ! Sale Américain ! On vous tuera tous, on vous coupera la tête. Comme à ce gros nègre !

— C'est votre mari, remarqua Malko.

— Je le tuerai moi-même, pour effacer cette souillure, cracha-t-elle. Je priais chaque fois qu'il me touchait, demandais pardon à Dieu...

— Pourquoi l'avez-vous épousé ?

Les muscles de la mâchoire tétanisés, elle ne répondit pas. Ses yeux se révoltèrent et brutalement elle perdit connaissance.

Malko se releva, encore essoufflé, et se laissa tomber dans le fauteuil, abasourdi par cette attaque. Une seule personne pouvait avoir lancé Ivy Cox à l'assaut : son chef spirituel, Radulan Sahiron. Ce qui signifiait vraisemblablement que ce dernier avait découvert l'*Emergency*. Ivy Cox bougea sur le lit, gémit et se dressa sur son séant, le regard flou, comme si elle ne se souvenait plus de l'endroit où elle se trouvait. Puis, son regard se fixa sur Malko et, à nouveau, flamboya de haine.

— Vous ne m'avez pas encore violée ! lança-t-elle.

— C'est pour cela que vous êtes venue ? ne put-il s'empêcher de demander.

Elle cracha une injure en tanjug et se mit debout.

— Appelez la police ! Eux vont me violer et me battre !

Malko regarda longuement le visage convulsé de haine de la jeune Philippine. Cette fois, le vernis avait définitivement craqué... Il ne restait rien de la timide étudiante rêvant de l'Eldorado américain. La vraie Ivy s'était dévoilée. Une fanatique rusée, tordue, haineuse, qui avait sciemment entraîné Jeffrey Cox dans un traquenard. S'offrant à lui pour mieux l'endormir. Une automate de l'islam nouveau, prête à tout pour faire triompher la cause.

Elle fixait Malko, le regard flamboyant de haine derrière ses lunettes. Que faire de cette furie ?

Après ce qu'elle venait de faire, c'était facile de la livrer à la police philippine. Mais après ? Radulan Sahiron se vengerait, sûrement d'une façon horrible, ou exercerait un chantage pour la faire libérer. Malko se dit qu'il n'était pas à Zamboanga pour éradiquer le groupe Abu Sayyaf mais pour libérer Jeffrey Cox.

L'arrestation d'Ivy ne pouvait qu'aggraver la situation du *field-officer* otage.

Il gagna la porte et l'ouvrit en grand.

— Vous êtes libre, dit-il. Allez retrouver vos amis.

Elle lui jeta un regard méfiant, comme s'il lui tendait un piège, puis se jeta vers la porte sans un mot et disparut en courant. Il referma le

battant et alla dans la salle de bains mettre de l'alcool sur le profond coup de griffe qui avait raté son œil. Ensuite, il alla récupérer le petit pistolet sous le lit. Un PPK calibre 22 muni d'un silencieux sans marque. Le numéro avait été effacé à l'acide. La fabrication d'un Service. Il pensa soudain à quelque chose. Comment avait-elle franchi le portail magnétique, à l'entrée du couloir, avec cette arme ?

La vérité lui éclata au visage. Elle était venue sans arme Ce pistolet, elle avait dû le trouver chez Ismael El Gatroun, au fond du couloir. Il suffisait d'aller le lui rendre après avoir abattu Malko et de rentrer chez elle. Ted Redmond avait raison de l'avoir surnommée « Poison Ivy ». Un robot malfaisant, télécommandé, nourrie dès le berceau au lait du fanatisme religieux. Il alla ouvrir son coffre, y mit le pistolet et en sortit dix mille dollars. Le prix du sang.

*

* *

Malko regarda sa valise bouclée. Il avait remis l'argent à la veuve de Roberto. De quoi s'offrir un petit commerce. Il en avait mal au cœur. La traversée de Zamboanga lui avait fichu le cafard. Tant d'efforts pour rien... Il repensa à l'Américain dans sa cage, à cent kilomètres de là, aux mains de fous furieux. En dépit de ses efforts, le *field-officer* Jeffrey Cox ne serait pas sauvé.

Le téléphone de sa chambre sonna. Il ne décrocha qu'à la quatrième sonnerie. Qui cela pouvait-il être ? Perlita ? Il n'avait pas envie de la voir. Ou Marilyn... Mais une voix inconnue et nasillarde demanda :

— Monsieur Linge ?

— C'est moi, répondit Malko, surpris.

— M. Lee Kwan We voudrait vous parler. Un moment s'il vous plait.

Après quelques instants de silence, une voix presque imperceptible prit le relais.

— Bonjour, monsieur Linge. Je crois que vous êtes passé me voir il y a quelque temps. Je suis Lee Kwan We. Vous aviez une lettre pour moi ?

Le contact donné par la belle Ling Sima à Bangkok. Le Chinois patron des triades ! Dans le maelström des derniers jours, Malko l'avait complètement oublié ! Il arrivait hélas un peu tard.

— C'est exact, dit-il.

— Vous avez rencontré mon amie, Ling Sima, à Bangkok, je crois, continua le Chinois de sa voix fluette.

— J'aurais, bien sûr, aimé vous rencontrer, continua Malko, mais je repars demain matin pour Manille.

Le Chinois eut un petit rire sec.

— Ah bon ! Moi, j'en arrive. Voulez-vous que j'envoie quelqu'un prendre cette lettre à votre hôtel ? Ou avez-vous le temps de prendre le thé avec un vieux monsieur plus très solide ?

Après tout, Malko n'avait rien à faire jusqu'à son départ.

— Je prendrai avec plaisir le thé avec vous, dit-il.

— Je suis ravi, très ravi ! répondit chaleureusement Lee Kwan We. Je vous envoie une voiture tout de suite.

*

* *

La Mercedes crème s'arrêta pile sous le perron et un chauffeur chinois en tenue Mao bleue en émergea. Malko, qui attendait sous le porche, alla à sa rencontre, se présenta, et le Chinois lui ouvrit la portière arrière avant de repartir immédiatement.

D'après le bruit que fit la portière en se refermant et aux reflets verdâtres des glaces, il comprit que la Mercedes était blindée. Un claquement sec : les portières venaient de se verrouiller. Le chauffeur conduisait avec une habileté consommée, frôlant les tricycles sans état d'âme. Lorsqu'il arriva devant la propriété de Lee Kwan We, un bref coup de klaxon fit s'écarter automatiquement les deux battants du portail. La voiture s'arrêta devant une élégante maison de style colonial, tout en bois, avec de grands balcons. Au moment où le chauffeur faisait pénétrer Malko dans une entrée tapissée de vitrines remplies d'objets précieux, aux meubles massifs en bois sombre, d'une beauté sévère, un rat décala sous ses pieds ! Inattendu dans ce cadre...

Le chauffeur s'éclipsa, laissant la place à une jeune Chinoise au visage rond, inexpressif, qui le mena à un petit salon aux murs de laque rouge, avec deux profonds canapés noirs séparés par une table basse où était installé un nécessaire de thé.

— Bonjour, monsieur Ling ! fit une voix derrière lui. Il se retourna. Une porte venait de s'ouvrir dans la paroi de laque rouge. Lee Kwan We était si frêle qu'il semblait prêt à s'envoler. De petite taille, le teint cireux, les cheveux gris coupés en brosse très courte, des yeux malicieux d'un noir intense, comme ceux d'un rat, il était vêtu d'une *barang*^[45] blanche et d'un pantalon noir. Il pétillait d'intelligence.

En lui serrant la main, Malko eut l'impression d'étreindre une poignée d'osselets.

— Voilà la lettre que m'a remise Ling Sima, annonça Malko.

Lee Kwan We ouvrit l'enveloppe, chaussa ses lunettes d'écaille et se pencha dessus. Puis, après avoir replié la lettre, il dit d'un ton léger :

— Je vois que vous avez quelques problèmes avec les Abu Sayyaf. J'en ai eu moi-même.

— Je repars pour Manille, expliqua Malko, car il a été impossible de trouver une solution. D'ailleurs, l'armée philippine se prépare à attaquer Jolo d'un jour à l'autre.

— Donc, il faut faire vite... conclut le Chinois.

Malko le regarda, interloqué.

— Vous voulez...

Lee Kwan We sourit, mystérieux.

— Je n'ai jamais refusé un service à Ling Sima. Elle m'en demande très peu, d'ailleurs. Mais c'est une femme extraordinaire. Si vous êtes venu me voir, c'est que vous comptiez sur moi, n'est-ce pas ?

— C'est exact reconnu Malko, mais j'ai tout essayé et je ne vois pas comment vous pourriez procéder.

Le Chinois émit un petit rire sec.

— Peut-être n'avez-vous pas utilisé une méthode correcte... J'ai déjà résolu quelques problèmes similaires au vôtre, pour des coreligionnaires. Moins importants, bien sûr. Mais je suis *toujours* arrivé à mes fins. Avec le commandant Radulan Sahiron, ce sera plus difficile. C'est un homme cruel, psychopathe et fanatique... Mais tout le monde a ses faiblesses, n'est-ce pas ? Bien sûr, cela va occasionner quelques frais, mais je pense que vous vous y attendez...

— Évidemment, fit Malko, qui ne savait plus que penser.

Alors que tout semblait perdu, ce frêle Chinois lui faisait reprendre espoir. Si les triades l'avaient choisi comme patron, c'est qu'il devait posséder quelques qualités.

Soudain, le visage de Lee Kwan We se crispa et il se cassa presque en deux. Il mit d'interminables secondes à retrouver une position normale, les traits encore creusés par la douleur.

— Excusez-moi, dit-il d'une voix blanche. À Manille, on m'a opéré d'une tumeur à l'œsophage. Cela a été très dur.

— Vous devriez vous reposer...

Lee Kwan We secoua la tête.

— Je n'ai pas le temps de me reposer. Le pronostic des médecins n'est pas très bon. Entre six mois et un an...

Il avait énoncé son avis de mort d'une voix neutre, comme s'il s'agissait d'une autre personne.

— On ne vous a pas fait de chimio ? demanda Malko.

— C'était inutile, fil simplement Lee Kwan We. J'ai déjà des métastases partout. Je prends de la morphine, mais j'ai gardé tous mes cheveux, ajouta-t-il presque gaiement.

Il reprit une gorgée de thé, garda le silence quelques instants et conclut d'une voix encore plus faible :

— Je vais étudier votre problème. Voulez-vous revenir demain à la même heure ? Je vous envoie la voiture. Nous pourrions discuter d'un plan d'action, je le souhaite. Si je comprends bien, il faut agir vite.

— Je le crains, confirma Malko en se levant.

— J'aurais aimé vous garder à dîner, s'excusa Lee Kwan We, mais je ne mange presque plus. Lorsque nous aurons dénoué cette affaire, je ferai un effort ! ajouta-t-il avec son petit rire sec. Vous aimez la cuisine chinoise ?

— Beaucoup ! dit Malko.

Il serra avec précaution la main diaphane de son hôte qui le raccompagna jusqu'à la porte, lui jetant avant de rentrer à l'intérieur :

— À demain, monsieur Linge.

*

* *

Malko avait défait sa valise. Pas question de rater cette chance ultime de sauver Jeffrey Cox. Il restait à convaincre la CIA. L'Immarsat rebranché, il appela Ted Redmond.

— Je ne pars plus ! annonça-t-il.

Le chef de station de la CIA écouta attentivement le récit de sa visite chez le vieil homme et donna son avis.

— Je connais la réputation de ce Lee Kwan We. C'est un des hommes les plus riches de Mindanao. C'est vrai qu'il a arbitré plusieurs cas de kidnappings de riches Chinois avec succès. J'ignorais ses liens avec les Services chinois, mais cela ne m'étonne pas. Ils utilisent beaucoup les triades. Ling Sima sert souvent d'interface dans certaines affaires impliquant nos Services et les leurs. Nous lui avons aussi rendu pas mal de services au Tibet.

— Comment ça ?

— En refusant des visas à des dissidents ou en nous abstenant lors de votes aux Nations unies.

Un ange passa et s'enfuit, honteux...

— En tout cas, ce Lee Kwan We semble extrêmement motivé par sa lettre.

Ted Redmond ricana.

— Ce n'est pas une lettre, mais un ordre ! S'il n'obéissait pas, il ne pourrait plus continuer certaines opérations juteuses connues des Services de Pékin. Tout se tient. Vous avez raison : attendez demain soir. Ça vaut la peine. Mais de grâce, ne sortez plus de l'hôtel que pour lui rendre visite.

*

* *

Malko avait tué le temps comme il avait pu, passant une partie de la journée à la piscine. Aucune nouvelle de Jolo. Le commandant Sahiron devait s'être enfoncé dans la jungle avec son otage, en prévision d'une attaque de l'armée philippine. L'heure n'était pas à la communication médiatique. Il reprendrait sa petite guerre contre l'Amérique quand l'orage serait passé. À moins que Jeffrey Cox n'ait déjà été exécuté. Dans le passé, il avait parfois fallu des années pour connaître le sort de certains officiers de la CIA disparus en mission.

En remontant de la piscine, il avait croisé Marilyn en compagnie de son amant officiel. La jeune Philippine avait superbement ignoré Malko, ce qui était dans l'ordre des choses. Un employé de la

réception s'approcha de lui.

— Une voiture vous attend, señor.

La Mercedes blindée était là. Malko était sur des charbons ardents. Qu'allait lui dire le Chinois ?

Un jeune homme l'attendait sur le seuil de la maison de bois. Il se présenta comme étant monsieur Chan, le secrétaire de Lee Kwan We. Malko le suivit. Ils parcoururent un long couloir étroit et le jeune homme s'effaça pour le faire entrer dans une petite pièce aux murs laqués de blanc qui ressemblait à une chambre d'hôpital. Au centre, éclairé par un scialytique, une table chirurgicale sur laquelle Lee Kwan We était étendu nu, une serviette sur le bas-ventre. Malko fut frappé par sa maigreur et la couleur terne de sa peau. Une énorme cicatrice courait de sa gorge presque à son nombril. Mais le plus étonnant, c'était les longues aiguilles d'or plantées dans son torse et son ventre ! Une vraie pelote d'épingles. Le vieux Chinois tourna vers Malko un regard presque vitreux et esquissa un sourire crispé.

— Pardonnez-moi de vous recevoir ainsi, mais je n'ai pas passé une bonne nuit. Or, je ne veux pas dépasser soixante-dix milligrammes de morphine par jour. Après, on devient gâteux. J'ai eu recours à mon acuponcteur. Seulement, je suis obligé de garder ces aiguilles un certain temps. Asseyez-vous, on va vous apporter du thé. Moi, je ne peux rien prendre...

Malko s'installa sur un haut tabouret à côté du Chinois, impressionné par le courage désespéré du vieil homme. Lee Kwan We resta silencieux un moment, laissant échapper une respiration sifflante, puis annonça de sa voix faible et nasillarde :

— Je me suis renseigné et j'ai désormais tous les éléments du problème. Il s'agit effectivement d'un kidnapping politique, sans demande de rançon. Le commandant Radulan Sahiron est le seul « politique » de ce qui reste du groupe Abu Sayyaf. Il est bien armé et jouit de la protection du gouverneur de Jolo, Abdusakar Mariki.

Malko crut avoir mal entendu.

— Vous êtes certain de cela ?

Le Chinois eut un sourire plein d'indulgence.

— Bien sûr ! Tous les commandants opérant à Jolo sont liés au gouverneur et lui versent de l'argent. Seuls ceux des « lost commands » ne le font pas. En échange, ces commandants sont avertis de tous les mouvements de troupes et de toutes les opérations menées contre eux.

Malko commençait à comprendre le pourquoi de ses échecs. Peu à peu, le véritable visage de Jolo se dévoilait...

— Cela rend une opération contre Radulan Sahiron impossible ? s'inquiéta Malko.

— Non, non, affirma Lee Kwan We, un peu plus délicate, c'est tout.

J'ai déjà pris quelques contacts. Par contre, cela coûtera un peu plus cher...

— Comment allez-vous faire ? ne put s'empêcher de demander Malko, qui reprenait espoir devant le Chinois si sûr de lui.

Lee Kwan We agita sa main décharnée.

— Ne vous occupez de rien ! Je vous préviendrai lorsque vous serez en mesure de récupérer votre ami Jeffrey Cox.

Il prononça le dernier mot avec un léger sifflement. Malko avait envie de se frotter les yeux. Lee Kwan We parlait de la libération de Jeffrey Cox comme d'une simple formalité. Ou il se moquait de Malko, ou il était fou, ou...

— Que dois-je faire ? demanda quand même Malko.

Lee Kwan We dit d'une voix égale :

— J'ai besoin de trois millions de dollars d'ici quarante-huit heures.

— Vous allez donc verser une rançon ?

— Non, non, pas de rançon, précisa Lee Kwan We de sa voix nasillarde. Mais je vais devoir engager certains frais, convaincre certaines personnes. C'est une opération qui réclame une logistique assez lourde.

— Oui, je comprends, fit Malko.

Le Chinois, sans même tourner la tête, lui fit signe que l'entrevue était terminée. Le secrétaire attendait Malko derrière la porte et le raccompagna jusqu'à la Mercedes. Sur le trajet du retour, Malko, inquiet, se demanda quelle allait être la réaction de Ted Redmond à l'exigence du Chinois. Même si c'était l'ultime chance de sauver Jeffrey Cox.

*

* *

— C'est non, martela Ted Redmond. Pas question de donner d'avance trois millions de dollars à ce Chinois. Nous sommes prêts à faire beaucoup de choses pour récupérer vivant Jeffrey Cox, mais pas à jeter par la fenêtre l'argent des contribuables américains.

Le chef de station de la CIA était déchaîné. Malko dissimula sa déception en attaquant.

— C'est notre dernière chance ! Et vous reconnaissez vous-même que Lee Kwan We est sérieux.

— Il fait *aussi* partie des triades, grinça l'Américain. Qui sont des associations de criminels et ne ratent jamais une occasion de gagner de l'argent. Je ne veux pas que ce soit le nôtre. D'ailleurs, même si *moi* j'étais d'accord, à Langley, personne ne prendrait la responsabilité de débloquer une telle somme, donnée dans le bleu, sans aucune garantie de succès.

— Dans ce cas, objecta Malko, on renonce *définitivement* à récupérer Jeffrey Cox.

Ted Redmond mit quelques secondes à trouver une parade.

— Non, dit-il. Si ce Chinois est sérieux, il acceptera d'être payé lorsqu'il aura effectivement fait libérer Jeffrey Cox. Transmettez-lui le message de *ma* part.

L'Immarsat muet devant lui, Malko hésita. Il pouvait attendre le délai imparti par Lee Kwan We pour lui annoncer la « bonne » nouvelle. Seulement, le Chinois risquait d'être furieux et de tout envoyer promener. Autant prendre le taureau par les cornes. Il composa le numéro de Lee Kwan We et attendit presque une minute. Il allait raccrocher lorsqu'une voix fit « allô ».

— Monsieur Chan ?

— Oui, qui...

— Monsieur Linge. J'étais tout à l'heure avec M. Lee Kwan We et j'aurais besoin de lui dire un mot. C'est très important.

Après une longue hésitation, le secrétaire du Chinois dit d'une voix neutre :

— Je vais voir si je peux déranger M. Lee Kwan We.

Quelques minutes de silence, un bruit de transfert et Malko entendit la voix nasillarde du vieux Chinois.

— Monsieur Linge. Que se passe-t-il ?

Ce n'était pas évident à expliquer. Malko exposa son problème à mots couverts, se retranchant derrière son « sponsor ». Lee Kwan We comprit parfaitement et la discussion fut très courte.

— Monsieur Linge, je ne peux pas modifier mes conditions.

Il avait déjà raccroché.

Malko comprit qu'il ne le ferait pas changer d'avis. C'était une question de « face ». Et il était difficile de faire pression sur un mourant. D'un autre côté, il sentait qu'il était inutile de tenter de fléchir Ted Redmond et la lourde administration dont il dépendait.

Ou il renonçait à sauver Jeffrey Cox, ou il devait, dans les quarante-huit heures, trouver trois millions de dollars par ses propres moyens, à Zamboanga.

CHAPITRE XVIII

Après sa dernière conversation avec Lee Kwan We, Malko n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Il avait beau se dire qu'il était idiot, qu'il n'avait tout simplement qu'à tirer les conséquences du refus de Ted Redmond et à reprendre l'avion pour Manille, il ne parvenait pas à s'y résoudre. Pourtant, ce n'était pas une désertion : il avait largement payé de sa personne, échappé deux fois à la mort. Tout cela pour sauver un homme qu'il n'avait jamais vu. Mais l'idée d'abandonner Jeffrey Cox le révoltait. Une question d'éthique personnelle, sans lien avec sa mission « officielle ». Personne ne lui en voudrait de reprendre le premier avion. Et surtout pas la CIA, qui tremblait de le voir kidnappé...

Alors, toute la nuit, il avait cherché une solution... et à l'aube, il en entrevoyait une, certes pas facile à mettre en œuvre. Une ébauche de solution tellement tirée par les cheveux qu'il faudrait que Dieu soit *vraiment* de son côté pour que ça marche. Mais si cela échouait, il pourrait quitter Zamboanga la tête haute vis-à-vis de lui-même.

Il prit une longue douche et descendit. À part les journalistes, il n'y avait personne dans la *breakfast room*. Il demanda à l'envoyée spéciale du *Boston Globe*, une jolie blonde, s'il y avait du nouveau.

— Non, dit-elle. La situation est bloquée. « Dragon » n'a plus de contacts avec le commandant « Robot » qui pense que les Philippines vont l'attaquer.

Malko remercia. C'était une information importante.

Après avoir bu un mauvais café, il remonta et s'imposa d'attendre dix heures pour appeler la chambre 425. Marilyn mit si longtemps à répondre qu'il la crut partie. Elle dit enfin « allô » d'une voix endormie.

— C'est moi, dit Malko. Quand pourrait-on se voir ? Marilyn ne manifesta pas un enthousiasme délirant.

— Je ne suis pas très libre. « Il » est en ville.

— J'ai besoin de dix minutes, précisa Malko. Pour parler business. *Serious business*.

Apparemment, c'était un langage qui allait droit au cœur de la maîtresse du gouverneur de Jolo.

— Je serai dans votre chambre dans dix minutes, dit-elle simplement.

*
* *

Les cheveux tirés, retenus par sa pince mauve, pas maquillée, en tenue de jogging, Marilyn n'avait plus rien d'une bête sexuelle. Elle s'assit sur le lit de Malko qui demanda tout de suite :

— Voulez-vous gagner deux millions de dollars ?

L'idée mit un certain temps à cheminer jusqu'au cerveau de la jeune femme. Pour l'aider, Malko précisa : « Environ quatre-vingt-dix millions de pesos. » C'était plus concret. Marilyn eut un rire un peu forcé.

— Évidemment. Mais comment ? On ne gagne pas une somme pareille facilement. Je ne veux tuer personne.

— Il n'est pas question de tuer, promet Malko. Je vais vous expliquer mon plan.

Marilyn l'écouta, concentrée comme une écolière. Quand il eut terminé, elle resta la tête dans ses mains, puis secoua sa queue de cheval.

— C'est incroyable ! Vous croyez que cela peut marcher ?

— C'est moi qui prends les risques, même si tout repose sur vous, souligna Malko. Et c'est jouable.

— En effet, reconnut-elle. Il me téléphone tout le temps. Il va sûrement recommencer aujourd'hui. Sinon, je peux l'appeler.

— Ce serait plus indiqué de ne pas le faire... Et le gouverneur ?

— Il ne viendra pas avant huit heures ce soir. Il a des réunions au QG de la police, hors de la ville.

— Alors, on essaie ?

— On essaie, dit-elle.

*
* *

Enchaînant cigarette sur cigarette, allumées avec son Zippo plaqué or, maquillée, le cœur battant la chamade, Marilyn attendait devant le téléphone, nerveuse comme une jeune mariée. Enfin, le téléphone sonna. Elle attendit la troisième sonnerie pour décrocher et dire « allô » de sa voix la plus salope.

— Vous avez bien dormi ? demanda Ismael El Gatroun.

— Pas trop ! dit Marilyn. J'ai fait des rêves.

— Ah bon ! Quels rêves ?

Elle eut un rire de gorge. Sensuel à souhait.

— Je ne peux pas vous dire... C'est trop personnel.

— Allons, insista le Libyen, je ne le dirai à personne. Racontez-moi.

Marilyn minaуда quelques minutes, le « chauffant » progressivement, puis fit semblant de se décider avec un gros soupir.

— J'ai rêvé que je faisais l'amour ! lâcha-t-elle enfin avec une voix de petite fille.

— Avec qui ?

Ça y est, il était sérieusement accroché. Elle avait tellement menti à des hommes que, là, c'était un jeu d'enfant. Par contre, l'enjeu était infiniment plus important.

— Je ne sais pas, fit-elle languissamment. Je n'aurais jamais dû vous dire cela.

— C'était moi ? interrogea le Libyen, avalant l'appât, l'hameçon et la ligne.

— Non, non, affirma aussitôt Marilyn. Je ne voyais pas son visage. Je sentais seulement qu'il était très fort. Il me... (Elle s'interrompt brutalement). Il faut arrêter de parler de ces choses. Cela me trouble trop. Depuis que je suis réveillée, je n'arrête pas d'y penser.

Elle se tut, guettant la respiration saccadée de son correspondant, et se dit qu'il devait bander comme un fou.

— J'ai envie de vous ! souffla Ismael El Gatroun dans l'appareil. Je suis en train de me caresser...

— Vous êtes fou ! protesta aussitôt Marilyn. Il ne faut pas dire des choses comme cela. Je vais raccrocher.

Le Libyen émit une sorte de râle.

— Non ! Non ! Je veux vous voir.

— C'est impossible, je sors.

— Alors plus tard. Votre chambre, c'est la 425 ?

— Vous n'y pensez pas ! fit-elle d'une voix effrayée à souhait. Allez, je vous laisse.

— Je viens ! hurla presque Ismael El Gatroun, qui voyait son mirage s'éloigner.

Marilyn sourit toute seule et dit très vite :

— Écoutez, si vous me promettez d'être sage, je veux bien venir prendre le thé dans votre chambre.

— Quand ?

— Je ne sais pas. Je vous ferai la surprise. Vous êtes là cet après-midi ?

— Ici, dans ma chambre ? J'y serai, oui...

— Bien, fit Marilyn, glissez votre clef sous ma porte, je ne veux pas qu'on me voie attendre devant votre porte. Mais vous me promettez d'être sage ?

— Je vous jure, fit le Libyen, bavant d'excitation. Je vous apporte la clef tout de suite. À tout à l'heure.

Marilyn raccrocha, épuisée. C'était plus difficile qu'un direct à la télé... Elle n'avait pas encore récupéré quand elle entendit un frôlement de l'autre côté de la porte. Presque aussitôt, elle vit apparaître la clef plate. Elle retint un rire nerveux. Dans l'état d'esprit de quelqu'un qui, après avoir joué au loto, voit sortir les trois premiers chiffres de son numéro.

*
* *

Nu devant la glace de la salle de bains, Ismael El Gatroun s'arrosa de parfum. Il se frotta longuement les aisselles, puis le bas-ventre, fit aller et venir la peau de son sexe, revint à sa poitrine. C'était le plus beau jour de sa vie ! Depuis qu'il avait glissé sa clef sous la porte de Marilyn, il ne pensait plus qu'au moment où la maîtresse du gouverneur de Jolo allait le rejoindre. Il se mit à danser tout seul devant la glace, puis il se caressa un peu, afin de vérifier l'allure de son sexe en érection. Satisfait de son examen, il enfila un caleçon rayé en soie et une tenue de jogging blanche par-dessus. Il remit de la gomina dans ses épais cheveux noirs, brossa sa moustache et retourna dans sa chambre. Il n'y avait plus qu'à attendre.

Pour patienter, il s'étendit sur le lit après avoir programmé un film à la télé. Pourtant, il regarda l'écran d'un œil distrait, ne pensant qu'au *vrai* film où il allait jouer le rôle principal. Se félicitant de sa persévérance. Depuis le début, il sentait que Marilyn n'était pas indifférente à son physique. Cette fois, il était arrivé au bon moment.

*
* *

Malko traversa la chambre en trois enjambées : on venait de frapper à la porte. Marilyn, sans un mot lui tendit la clef d'Ismael El Gatroun, une lueur joyeuse flottant dans ses prunelles sombres. Ils n'échangèrent pas un mot : tout avait été convenu d'avance. Malko referma et alla reprendre sa place dans son fauteuil. Les dés roulaient et le plus-dur était fait.

*
* *

Ismael El Gatroun regarda sa montre pour la centième fois. L'attente joyeuse du début avait fait place à une horrible angoisse qui lui tordait l'estomac, lui nouait la gorge. Marilyn allait-elle vraiment venir ? Dix fois déjà il avait entrouvert la porte de sa chambre pour inspecter le couloir. Personne. Il n'osait pas appeler la jeune femme, ignorant si elle était seule. Il ne regardait même plus la télé, toujours allumée, et échafaudait toutes les hypothèses. Avait-elle eu un empêchement ? S'était-elle moquée de lui ? Elle semblait si décidée, si sincère...

La sonnerie du téléphone lui fit l'effet d'une décharge électrique. Il se rua sur le récepteur.

— Ismael ?

C'était la voix de velours de Marilyn. Une vague de bonheur le submergea.

— Oui ! fit-il. Je vous attends.

— Il y a eu un changement, chuchota-t-elle, comme si elle n'était

pas seule. Je ne peux pas venir.

Le Libyen eut l'impression de se dégonfler comme une baudruche qu'on crève.

— Vous ne pouv... commença-t-il d'un ton larmoyant.

— Non, confirma Marilyn, je suis obligée de rester dans ma chambre. *Il* doit m'appeler. Mais vous pouvez venir. Il est très loin.

La baudruche se regonfla d'un coup. Le bonheur absolu.

— J'arrive ! lança Ismael El Gatroun d'une voix étranglée par la joie.

En un bond, il fut à sa porte et fonça dans le couloir. Retenant son souffle, il frappa un coup léger à la porte 425. Liquéfié.

Le battant s'entrebâilla. La chambre était plongée dans la pénombre, les rideaux tirés. Marilyn s'effaça pour le laisser entrer.

— Personne ne vous a vu ? demanda-t-elle anxieusement.

— Non, non, jura le libyen, le pouls à 200.

Enfin, il y était ! Elle referma soigneusement à clef et se tourna vers lui. Elle portait une robe chinoise ras du cou, fendue sur le côté. Maquillée délicatement, le cou ceint de perles, elle parut au Libyen belle comme la reine de Saba. Il se dit qu'Allah était grand et adressa au ciel une vibrante prière de remerciement. Il n'arrivait pas à croire à son bonheur. Sans perdre une seconde, il la prit dans ses bras, la serrant à l'étouffer. En sentant son corps souple contre lui, il eut une érection immédiate. Marilyn se dégagea aussitôt avec un rire flûté.

— J'ai dit prendre un verre, rappela-t-elle. J'ai préparé du whisky.

Elle lui montra un plateau avec deux verres et une bouteille de Defender « Success ». Grinçant intérieurement des dents, Ismael se résigna à boire sa boisson favorite. Son érection lui faisait mal tant il était excité. Comme pour lui mettre du baume au cœur, Marilyn l'enveloppa d'un long regard admiratif.

— Vous devez faire beaucoup de sport.

Il en aurait fondu et s'assit brusquement pour dissimuler son érection, tandis que Marilyn versait du whisky dans les verres. C'était bien la première fois qu'il aurait renoncé à un Defender sur de la glace, mais il se dit qu'après avoir attendu quinze jours, il pouvait patienter quelques minutes de plus. Elle ne perdait rien pour attendre.

*

* *

Malko sortit de sa chambre, inspecta le couloir d'un coup d'œil et fonça dans la chambre d'Ismael El Gatroun. Un quart d'heure plus tôt, Marilyn l'avait prévenu qu'elle allait demander au Libyen de la rejoindre dans sa chambre. Tout de suite après, Malko avait appelé Lee Kwan We. C'était Chan, le secrétaire, qui avait répondu. Malko avait expliqué qu'il devait parler d'urgence à M. Lee Kwan We. Le secrétaire l'avait aussitôt transféré à son patron.

— Il y a un petit changement, annonça Malko lorsqu'il eut enfin le vieux Chinois au bout du fil, je voudrais régler nos problèmes logistiques aujourd'hui au lieu de demain. Pouvez-vous m'envoyer une voiture ?

Lee Kwan We sembla surpris, puis ravi.

— Tout à fait, accepta-t-il. Mon chauffeur sera là dans une demi-heure.

— Si votre secrétaire peut venir aussi... Qu'ils m'attendent dans la voiture, devant l'entrée de l'hôtel. Je serai peut-être un peu en retard.

— Tout à fait, tout à fait, répéta Lee Kwan We, ravi. À tout à l'heure.

Quand Malko avait raccroché, il se sentait formidablement calme. Il avait glissé dans sa ceinture le petit PPK prolongé d'un silencieux récupéré sur Ivy Cox, plus discret que l'Automag.

Arrivé devant la chambre du Libyen, il glissa dans la serrure la clef remise par Marilyn. Il entra et referma à clef. Grâce aux indications de Marilyn, il fonça directement à la penderie. Cinq sacs de sport noirs étaient entassés dans la partie inférieure, fermés par un gros élastique. Il en défit un, par acquit de conscience, et vit les liasses de billets de cent dollars soigneusement entassées. Sans perdre une seconde, il en prit un dans chaque main, ouvrit la porte fenêtre et se glissa sur la terrasse en retrait de la façade, ce qui le protégeait des regards indiscrets.

Il jeta un regard vers le bas, aperçut, dans la pénombre, la masse sombre des buissons cernant la façade de l'hôtel au rez-de-chaussée. Heureusement, le soir, la piscine n'était pas éclairée. Il lâcha les deux sacs dans le vide et les vit s'enfoncer dans les buissons. Quelques instants plus tard, les trois autres les avaient rejoints. Il ressortit de la chambre et fonça vers la sienne. Le poulx quand même à 150... Il ouvrit la porte-fenêtre et sortit sur la terrasse. Se penchant à l'extérieur, il lança la clef du Libyen sur la table de la terrasse voisine, celle de Marilyn, et rentra dans sa chambre. Deux minutes plus tard, il était dans l'ascenseur.

*

* *

Agenouillée à côté d'Ismael El Gatroun, Marilyn administrait au Libyen la fellation de sa vie. Jamais elle n'avait mis autant de cœur à l'ouvrage. Tenant à pleine main la hampe imposante, elle promenait sa langue partout où il le fallait, ou bien, engoulant le membre d'une longue aspiration, menait le Libyen à l'extrême bord du plaisir, s'arrêtant aussitôt pour recommencer. Ismael émettait des bruits d'animal, haletant, tremblant de tout son corps. Jamais encore il n'avait rencontré pareille maîtrise. Parfois, Marilyn arrêta son manège et lui expédiait un regard qui lui faisait fondre la moelle

épineière. C'était le paradis décrit dans le Coran. À chaque coup de la langue diabolique, il faisait un saut de carpe, comme électrocuté ! N'en pouvant plus de ce supplice de Tantale, il écarta la bouche qui le torturait délicieusement. Avec un rire de gorge, Marilyn, qui n'avait gardé que ses trois rangs de perles, s'allongea docilement sur le lit, les bras en croix, les seins dressés.

Ismael se laissa tomber sur elle, lui écarta les cuisses d'un brutal coup de genou et l'embrocha d'un coup, la clouant au matelas de son sexe puissant. Il était si excité qu'il jouit en quelques secondes, martelant Marilyn comme s'il voulait la défoncer. Il retomba ensuite, apaisé, mais bandant encore. Marilyn lui jeta aussitôt un regard de reproche.

— Tu m'avais dit que tu étais un amant merveilleux ! Tu ne m'as même pas fait jouir...

Piqué au vif, Ismael se redressa.

— Attends un peu !

Il se remit sur le dos, attrapa la jeune femme par sa queue de cheval et abaissa sa bouche sur son membre encore dressé.

— Suce-moi bien, intima-t-il, et tu vas voir comme je te ferai bien jouir.

Marilyn, docilement, enfonça le gros sexe dans sa bouche, songeant que Malko aurait largement le temps de faire ce qu'il devait faire. Et puis, si Ismael la faisait *vraiment* jouir, ce serait une petite prime à la conscience professionnelle.

*

* *

Malko descendit jusqu'à l'étage des cuisines et poussa la porte de verre menant au jardin et à la piscine. Il traversa le jardin, gagnant les buissons se trouvant en dessous de la chambre d'Ismael El Gatroun. Il empoigna deux des sacs et courut jusqu'à la porte de derrière, utilisée jadis par Danag. Il fit encore deux autres voyages pour amener les trois autres sacs. La porte était condamnée par une chaîne fermée par un cadenas, ce qu'il savait. Il prit le PPK et posa l'extrémité du silencieux sur le cadenas. Au troisième impact le cadenas explosa. Les trois *plouf* imperceptibles n'avaient effrayé que les grenouilles nichées dans la haie. La chaîne ôtée, il se glissa dans l'impasse donnant sur Governor Camins Avenue. De nouveau, il transporta les cinq sacs et les rangea le long du mur. L'impasse était plongée dans l'obscurité et il fallait avoir le nez dessus pour les voir. Il les abandonna et fonça vers l'avenue, tournant aussitôt à gauche. Il se trouvait à vingt mètres du porche du *Garden Orchid*. La Mercedes de Lee Kwan We était là !

Le chauffeur se tenait debout à côté. Dès qu'il vit Malko, il se pencha à l'intérieur. M. Chan, le secrétaire, et deux autres jeunes Chinois sortirent de la voiture et vinrent vers Malko.

— Suivez-moi ! dit-il à M. Chan. Ils ne firent aucun commentaire en découvrant les sacs de sport noirs alignés le long du mur. Trois minutes plus tard, ils étaient dans le coffre de la Mercedes.

Malko, installé sur la banquette arrière, entre les deux jeunes Chinois, eut un rire nerveux. Il avait réussi l'impossible : faire financer par les services secrets libyens la libération d'un agent de la CIA.

CHAPITRE XIX

Marilyn avait l'impression d'être passée sous un rouleau compresseur. Cela faisait une heure qu'Ismael El Gatroun la pilonnait dans toutes les positions possibles. Avec un tel entrain qu'il était même parvenu à lui arracher un orgasme ! Ils étaient tous les deux en nage, la clim anémique du *Garden Orchid* n'étant pas à la hauteur de tels débordements... Étourdie, endolorie, la Philippine souffla à son nouvel amant, qui s'escrimait encore sur elle avec une érection nettement moins glorieuse :

— Il faut que je me prépare... Arrête-toi !

Mais, de même qu'il faut du temps pour stopper une voiture sur du verglas, le Libyen mit quelques minutes à s'immobiliser. Il avait dû perdre deux kilos. Groggy, il tituba jusqu'à la salle de bains et se jeta sous la douche. Marilyn avait l'impression que son sexe ne pourrait plus jamais se refermer. Ismael El Gatroun en avait eu pour son argent, si on peut dire. Elle attendit qu'il ressorte de la salle de bains pour se lever à son tour.

Dans son brouillard euphorique, le Libyen réalisa quand même qu'il lui manquait quelque chose.

— Tu as ma clef ? demanda-t-il.

Marilyn regarda autour d'elle, souleva quelques objets, ouvrit un tiroir et, finalement, tira les rideaux.

— Ah, elle est là ! dit-elle. Je l'avais oubliée sur la table de la terrasse.

Après avoir récupéré sa clef, Ismael El Gatroun regagna sa chambre comme un zombie, encore grisé de plaisir, et s'effondra sur son lit, sans même se déshabiller.

Dès qu'elle fut seule, Marilyn se jeta à son tour sous la douche. En moins d'un quart d'heure, elle était prête. Elle gagna l'ascenseur, traversa le hall du *Garden Orchid*, s'éloigna à pied dans Governor Camins Avenue.

*

* *

Lee Kwan We semblait avoir repris un peu du poil de la bête. Très droit, il faisait face à Malko, dans une petite salle à manger en boiseries sombres, éclairée par des chandeliers et décorée d'un énorme bouddha joyeux tendant les bras vers le ciel. Était-ce l'acuponcture ou

les trois millions de dollars ? Les cinq sacs noirs se trouvaient dans un petit bureau où ils avaient été déposés à l'arrivée de Malko. Ce dernier avait immédiatement précisé que deux d'entre eux lui appartenaient.

Lee Kwan We n'avait posé aucune question, se contentant d'ouvrir un des sacs et d'y jeter un coup d'œil rapide. On était entre gens de bonne compagnie. Aussitôt après, il avait annoncé à Malko :

— Je me sens un peu mieux ce soir. Voulez-vous partager mon modeste repas ?

C'est-à-dire des crevettes au sel et au poivre, quelques *dim-sum*[46] et surtout un succulent *Peking duck* dont la peau caramélisée était si mince, sans une once de chair, qu'elle fondait dans la bouche. Le repas se termina par une soupe composée avec les différentes parties du canard. Le tout arrosé de thé. Lee Kwan We mangeait comme un chat, délicatement et gloutonnement à la fois, réprimant parfois une grimace de douleur. Après la dernière tasse de thé, il chuchota quelques mots à son serviteur. Ce dernier s'éclipsa pour réapparaître quelques instants plus tard, portant cérémonieusement un plateau d'argent ciselé sur lequel étaient posés une bouteille de cognac Otard XO et deux verres. Lee Kwan We eut son petit rire sec.

— Ce soir, je fais une folie ! Mais je tiens à célébrer notre rencontre.

Le serveur versa le liquide ambré dans les deux verres et Lee Kwan We leva le sien.

— Au succès de notre entreprise !

Malko l'imita. Le Chinois ne but que quelques gouttes de cognac, le humant longuement. Visiblement, il voulait profiter de chaque seconde qu'il lui restait à vivre. Malko sentait le vieil homme au bout du rouleau, se maîtrisant avec une volonté de fer.

— Je vais vous laisser vous reposer, proposa-t-il.

Lee Kwan We l'arrêta d'un geste.

— Attendez, je veux que vous voyiez le résultat de mes premiers efforts. Je vous faisais confiance et j'avais déjà commencé mes démarches...

Il trotta jusqu'à l'entrée, une main crispée sur son estomac. En plus du chauffeur, un Chinois de grande taille, les cheveux très noirs taillés en brosse, athlétique, les traits durs, attendait à côté de la Mercedes. Il se cassa littéralement en deux devant Lee Kwan We qui le présenta à Malko.

— M. Bong Tan. Un de mes collaborateurs les plus dévoués.

Bong Tan effectua une seconde courbette, un peu moins profonde que la première. Malko n'eut pas le temps de s'inquiéter pour ses deux millions de dollars. Un des serviteurs sortit de la maison, portant un sac dans chaque main. Le chauffeur les déposa dans le coffre.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

— À l'hôtel *Lantaka*, répondit Lee Kwan We. Nous n'y resterons pas

longtemps.

Il ne précisa pas la raison de ce déplacement. Vingt minutes plus tard, la Mercedes s'immobilisa devant le *Lantaka*, situé en bord de mer, dans le quartier de Santa-Barbara. Délaisse par les étrangers en raison de sa proximité de l'eau, propice aux enlèvements, il avait un petit air coquet avec ses balcons de bois bleus et blancs. Malko, Lee Kwan We et Bong Tan traversèrent le petit hall, débouchant sur une élégante terrasse agrémentée de grands parasols, de quelques cocotiers et d'un antique canon rouillé !

À gauche, un bar, à droite, une piscine. Une balustrade la séparait d'un embryon de plage jonché de détritus.

Lee Kwan We alla au bout de la terrasse où un escalier donnait accès à un sentier menant à un ponton de bois pourri le long duquel étaient amarrées de vieilles jonques qui semblaient prêtes à se dissoudre dans l'eau nauséabonde.

Marchant sur les planches branlantes et glissantes, ils gagnèrent l'extrémité du ponton. Une grosse jonque au pont encombré d'un fatras de caisses et de filets y était amarrée. Elle semblait inhabitée, mais soudain plusieurs Chinois surgirent de ses entrailles et s'alignèrent sur le pont, s'inclinant profondément devant Lee Kwan We. Bong Tan, avec la sollicitude d'une mère, soutint ce dernier quand il enjamba le bastingage. Malko suivit, de plus en plus intrigué. Cela sentait le gas-oil et le poisson.

Ils descendirent par un escalier de bois dans un carré mal éclairé où d'autres Chinois se trouvaient assis autour d'une table. Ils se levèrent d'un bloc et saluèrent eux aussi Lee Kwan We. Tous des jeunes à l'air dur. Bong Tan eut avec eux une brève conversation en chinois, et Lee Kwan We traduisit pour Malko

— Tout va bien.

Malko se demandait à quoi rimait cette visite.

— Que signifie « tout va bien » ? demanda-t-il.

— La négociation est entamée ! annonça le Chinois.

— Avec qui ?

Lee Kwan We émit son petit rire aiglet et précisa :

— Toute la famille de Radulan Sahiron demeure sur l'île de Basilan, autour de la ville de Lantavan. Aujourd'hui, j'ai donc envoyé quelques-uns de mes collaborateurs là-bas. Ils sont revenus avec tous les proches de Sahiron qui se trouvaient là-bas : sa mère, deux enfants, un frère, un oncle, des cousins, une vieille tante.

De nouveau, il eut son petit rire sec.

— Je n'ai pas tous les noms en tête. Ils sont ici, sur cette jonque.

— Vous les avez kidnappés ? demanda Malko, horrifié.

— Je les ai invités à profiter de mon hospitalité, corrigea le Chinois. Pour un temps très court, j'espère.

— Radulan Sahiron est au courant ?

— Je pense qu'il doit l'être, à l'heure actuelle. Je n'ai pas encore eu de contact avec lui.

Après tout, c'était de bonne guerre, se dit Malko.

— Comment comptez-vous procéder ?

— Nous allons lui proposer un échange, à des conditions très généreuses pour lui. Tous les membres de sa famille contre cet Américain.

— Vous croyez qu'il acceptera ?

Lee Kwan We hocha lentement la tête.

— Comme les Chinois, les musulmans ont le sens de la famille.

— Une telle négociation peut prendre beaucoup de temps, objecta Malko.

— Je ne pense pas, répliqua le Chinois. Cette jonque repart tout à l'heure pour Jolo. Elle y sera dans cinq heures environ, car elle est plus rapide que son aspect le laisse supposer. Là-bas, Bong Tan prendra contact avec un envoyé de Radulan Sahiron. Afin de montrer notre bonne volonté, il lui remettra son cousin, Nadjimi, celui qui se trouve derrière moi.

Il désignait un grand sac de jute de la taille d'un sac de charbon, posé dans un coin. Le ton du Chinois était si calme, presque enjoué, que Malko pensa d'abord qu'il plaisantait.

— Comment ! Il est dans le sac... commença-t-il.

Le petit rire sec de Lee Kwan We l'interrompit.

— Il est mort, bien sûr ! Pour le transporter plus facilement, il a été découpé au *parang*, mais il est parfaitement reconnaissable.

Un ange passa, s'enfuyant aussitôt à tire-d'aile, grelottant d'horreur. Devant l'expression de Malko, le Chinois précisa aussitôt :

— Bien sûr, j'ai choisi un cousin éloigné, qui n'a pas trop de valeur aux yeux de Radulan Sahiron. C'est simplement une façon de le pousser à une négociation rapide. Les autres membres de sa famille lui sont certainement plus précieux.

— Mais c'est abominable ! ne put s'empêcher de s'indigner Malko.

Lee Kwan We lui fit face, le visage totalement inexpressif, et dit de son ton monocorde et nasillard :

— Beaucoup de malentendus dans l'existence viennent de ce que les gens ne parlent pas la même langue. C'est indispensable pourtant, si on veut se comprendre. J'emploie un langage que Radulan Sahiron, en dépit de son esprit fruste, comprendra parfaitement. J'ai toujours procédé de façon similaire dans des cas identiques, avec d'excellents résultats.

Il eut un petit rire qui glaça le sang dans les veines de Malko et poursuivit :

— Je ne peux pas croire que Radulan Sahiron accepte de perdre

prématurément sa mère et son jeune fils de huit ans...

Malko demeura muet. On nageait dans l'horreur absolue. Involontairement, il avait déchainé des forces qu'il ne pouvait plus arrêter. C'était d'autant plus abominable que Lee Kwan We pensait chaque mot de ce qu'il disait. À des années-lumière de toute humanité. C'était l'équilibre de la terreur. Se méprenant sur le silence de Malko, le vieux Chinois ajouta :

— Je vais aussi m'assurer un « joker », au cas où Sahiron se révélerait un mauvais fils et un mauvais père.

Il commenta aussitôt :

— Le grand stratège Sun-Tzu, qui a écrit *L'Art de la guerre*, disait que la paix ne peut se conclure que lorsque les forces adverses sont équilibrées. C'est un très bon précepte, conclut-il d'un ton convaincu.

Il n'y avait rien à dire. Malko avait hâte de remonter à l'air libre, de fuir le voisinage de ce cadavre invisible découpé en morceaux. Lee Kwan We devança sa pensée.

— Restez au *Garden Orchid*, conseilla-t-il. Dès que le sens familial du commandant Sahiron aura pris le pas sur son idéologie doctrinaire, je vous appellerai. Vous reviendrez ici et l'équipage vous remettra Jeffrey Cox.

— Vous ne craignez pas une réaction violente de Radulan Sahiron ?

Le Chinois sembla sincèrement surpris.

— Laquelle ? Il ne peut rien contre moi *directement*, et les membres de sa famille ne quitteront pas cette jonque qui est très bien armée. Elle croisera près des côtes de Jolo.

Il eut une grimace de douleur.

— Je crois que je vais rentrer. Ensuite, mon chauffeur vous déposera où vous le souhaitez.

*

* *

Barcelona Street était totalement déserte. Malko lança au chauffeur de Lee Kwan We :

— Attendez-moi cinq minutes.

Il sortit de la Mercedes et pénétra dans l'hôtel *Skypark*, s'adressant à l'employé du *desk* :

— Miss Imelda Jacson.

L'homme vérifia d'un coup d'œil son registre.

— Voulez-vous que je la prévienne ?

— Passez-la-moi, demanda Malko.

L'employé décrocha le téléphone intérieur et le tendit à Malko. La voix de Marilyn dit aussitôt « allô ».

— C'est moi, annonça Malko.

— Ça a marché ? demanda-t-elle anxieusement.

— Oui. Je suis en bas.

— Je descends.

Cinq minutes plus tard, Marilyn émergea de l'ascenseur, abandonnant la bouteille de Taittinger à peine entamée qu'elle avait commandée pour ne pas devenir folle d'angoisse. Elle paya la chambre qu'elle avait prise quelques heures plus tôt et suivit Malko jusqu'à la Mercedes.

— Où est l'argent ? demanda-t-elle aussitôt.

— Là, dit Malko, montrant les deux sacs posés sur le plancher. Il y a deux millions de dollars.

La jeune femme ferma les yeux et prit la main de Malko, la serrant à lui broyer les phalanges.

— C'est impossible, murmura-t-elle, je n'arrive pas à y croire. Je pensais ne jamais vous revoir, même si cela avait marché. D'ailleurs, je n'ai rien dit à Abdusakar. Il m'attend pour dîner au *Garden Orchid*. Il doit être fou furieux.

— Où voulez-vous aller ? demanda Malko.

— À Cotabato. De là, je prendrai un avion pour Manille. J'ai de la famille à Cotabato.

— Et avant ?

— Chez ma sœur. Elle est prévenue. Elle va m'emmener en voiture à Cotabato. C'est à Baliwasan, je vais vous guider.

Elle expliqua au chauffeur où elle allait et replongea dans le silence. Vingt minutes plus tard, ils stoppaient devant une maison au toit de tôle rouge. Marilyn se tourna vers Malko.

— Vous avez changé ma vie, dit-elle, je ne sais pas comment vous remercier.

— Bonne chance, dit-il simplement. Faites attention.

Il la regarda se diriger vers la maison, un sac contenant un million de dollars dans chaque main, et lança au chauffeur :

— On va au *Garden Orchid*.

Tandis qu'il traversait les rues sombres de Zamboanga, il était tiraillé entre des sentiments contradictoires. D'abord, l'horreur de ce qu'il avait découvert sur la vieille jonque. Un marchandage tout en férocité. Il aurait dû s'en douter. Avant d'être un vieillard atteint par la maladie, Lee Kwan We était devenu un chef respecté des triades. Dans ce milieu, on ne gagnait pas sa notoriété à coups de diplômes...

On revenait toujours à la question des « mains sales ». Pouvait-on résoudre certains conflits par des méthodes « normales » ? Dans son for intérieur, Malko savait que c'était impossible, mais cette violence calculée et froide le révoltait.

Question de gènes.

La Mercedes s'arrêta devant le *Garden Orchid*, et il repensa à la manip qui lui avait permis de récupérer l'argent du sauvetage de Jeffrey Cox, en récompensant au passage Marilyn pour sa

collaboration. Là, il n'avait aucune crise de conscience !

Il se demanda si le Libyen avait déjà découvert le pot aux roses. De toute façon, même s'il soupçonnait Malko, il n'avait aucune preuve et ne s'attaquerait pas à lui directement. Il restait à mettre la CIA au courant des derniers développements... Ted Redmond allait voir ses cheveux se dresser sur sa tête en apprenant les méthodes de Lee Kwan We. Pas par objection morale, mais à cause du scandale qui rejaillirait sur la CIA, au cas où cette affaire s'ébruiterait.

Malko se dit qu'il essaierait de le convaincre qu'il ne s'agissait plus d'une opération CIA, puisqu'il en avait lui-même assuré le financement...

Le lobby du *Garden Orchid* était désert. Malko gagna directement sa chambre. La porte verrouillée, il composa sur l'Immarsat le numéro de Ted Redmond.

*

* *

Adbusakar Mariki, en dépit des efforts des deux masseuses japonaises qui lui massaient chacune un pied, n'arrivait pas à se détendre. La disparition de Marilyn était inexplicable. Personne, au *Garden Orchid*, n'avait pu lui donner la moindre explication. Ses affaires étaient toujours dans sa chambre et elle n'avait laissé aucun message. Le gouverneur de Jolo avait beau chercher dans sa tête ce qui aurait pu motiver cette fugue, il ne trouvait pas. Il venait encore de lui offrir un collier de perles de mille cinq cents dollars, en sus des meubles de Claude Dalle...

Une sale petite idée commençait à faire son chemin dans son esprit. Et si elle avait été enlevée ?

Une façon de le faire chanter. Tout était possible à Zamboanga.

L'inquiétude l'envahit. Pourtant, dans cet institut de massage Isit-Su, au rez-de-chaussée de l'*Argamel Hôtel*, à deux pas du *Garden Orchid*, il se sentait totalement en sécurité. Deux de ses gardes veillaient dans le hall, devant l'entrée du petit local où il se faisait masser. Il exigeait d'être le seul client, afin de jouir d'une tranquillité due à son rang. Il entendit soudain un bruit de discussion de l'autre côté de la paroi en verre dépoli séparant la salle de massage du hall. Quelques secondes plus tard, la paroi vola en éclats sous le poids d'un des gardes d'Abdusakar Mariki. Le gouverneur leva la tête, abasourdi, et aperçut son garde allongé sur le sol, un long *parang* planté dans le dos. Par l'ouverture béante, il vit le second garde recroquevillé en chien de fusil dans le hall, un poignard enfoncé dans le flanc.

Les deux masseuses japonaises s'enfuirent avec des cris de souris. Le gouverneur bondit de la table de massage, fonçant vers le réduit où il avait déposé ses vêtements et son pistolet. Au même moment, cinq hommes encagoulés firent éruption dans le local. Deux brandissaient

des mini-Uzi et les trois autres se ruèrent sur le gouverneur. En un clin d'œil, ce dernier fut ligoté, bâillonné avec un large sparadrap et soulevé du sol. Un second sparadrap fut collé sur ses yeux. Il sentit qu'on le soulevait, qu'on le transportait en courant, et il fut brutalement jeté sur le plancher métallique d'un véhicule qui démarra aussitôt.

Quand les gens de l'hôtel *Argamel* parvinrent à joindre la police, le véhicule qui avait emmené le gouverneur avait disparu depuis longtemps et les gardes avaient achevé de se vider de leur sang.

*

* *

Radulan Sahiron, un bonnet de laine noire enfoncé jusqu'aux yeux, avait sa tête des mauvais jours. Un de ses hommes venait de revenir du port de Jolo avec la dépouille de son cousin et le message transmis par Bong Tan. Il fallait rendre l'otage américain, sinon la famille de Radulan Sahiron serait décimée. S'il s'était laissé aller, le Philippin aurait lui-même découpé en morceaux Jeffrey Cox. Seulement, s'il était fanatique, il n'était pas fou. Connaissant Lee Kwan We de réputation, il savait que le vieux Chinois ne bluffait pas. La férocité était son élément naturel. Et grâce aux triades dont il était le responsable local, il disposait d'un réservoir d'assassins sans limite, d'un réseau de complicités aux multiples ramifications et de la protection occulte de toute la communauté chinoise des Philippines. Il était impossible de s'attaquer à lui de front.

Pour s'éclaircir l'esprit, Radulan Sahiron prit un peu de *shabu*, ce qui le fit planer. Après tout, il avait un peu de temps devant lui. Seul le sort de sa mère et de son fils lui importait. Il se dit que l'unique personne capable de rétablir l'équilibre des forces était le gouverneur de Jolo, Abdusakar Mariki, à qui il versait une dîme régulière, justement pour être protégé de ce genre d'interférences.

CHAPITRE XX

Ismael El Gatroun ouvrit machinalement son placard pour y prendre une chemise et se figea, incrédule, tandis que son pouls montait comme une fusée. Les cinq sacs noirs contenant les cinq millions de dollars de la rançon avaient disparu. Il avait l'impression d'être vissé au sol. Il écarta fébrilement les vêtements pendus, fouilla tous les recoins, comme si une mauvaise fée pouvait les avoir changés de place. Comme un fou, le Libyen fit le tour de la chambre, regardant même sous le lit ! À la fin, il se laissa tomber dans un fauteuil, le cœur cognant dans sa poitrine, le cerveau paralysé. Où étaient passés les sacs ? Il chercha à se souvenir de la dernière fois où il les avait vus : c'était lorsqu'il s'était changé en attendant Marilyn !

Il alla vérifier la serrure de sa porte. Aucune trace d'effraction. À tout hasard, il appela la chambre de la jeune femme, sans obtenir de réponse.

Incapable d'expliquer cette disparition, il se prit la tête à deux mains. S'il ne retrouvait pas cet argent, il valait mieux ne pas remettre les pieds en Libye. Jamais ses chefs ne croiraient à un vol : on l'accuserait évidemment de s'être approprié cet argent. Peu à peu, une idée se fit jour dans sa tête. La seule personne à avoir été en possession de sa clef était Marilyn ! Brutalement, le subit engouement de la jeune femme lui parut suspect... En tout cas, si elle était pour quelque chose dans cette disparition, il allait lui faire rendre gorge.

Animé d'une fureur froide, il prit un Colt 38 dans un tiroir, le glissa dans la ceinture de son jogging et sortit.

Son enquête fut vite faite. Marilyn n'avait pas reparu depuis la veille au soir. Ismael n'était pas le seul à la chercher : son amant officiel, la veille également, avait fait un scandale au *Garden Orchid* parce que personne ne pouvait lui dire où elle était passée.

Il interrogea le garde qui veillait sur la sécurité du quatrième étage. Ce dernier n'avait rien vu de suspect. Il se souvenait d'avoir vu Marilyn prendre l'ascenseur, mais elle n'avait rien à la main. Il apprit au Libyen l'enlèvement du gouverneur, dans le salon de massage japonais où il était allé se détendre, la veille au soir. Kidnapping sanglant qui avait fait deux morts. L'émotion en ville était considérable... Le Libyen haussa les épaules, obsédé par ses sacs. Ils ne s'étaient pourtant pas envolés !

Il redescendit pour explorer le jardin, et là, il crut que son cœur s'arrêtait : les buissons juste en dessous de sa terrasse étaient écrasés, aplatis comme par des objets lourds. Le Libyen leva la tête et comprit tout. Cette salope de Marilyn, pendant qu'elle se donnait fougueusement à lui, avait envoyé quelqu'un dans sa chambre voler les sacs de dollars. Effondré, il regagna le hall. Pour se heurter à « Dragon », l'air soucieux.

— Je vous cherchais, annonça le colonel philippin. J'ai de mauvaises et de bonnes nouvelles. Les mauvaises d'abord : mes sources me disent que l'attaque sur Jolo est imminente.

— Ah bon ! bredouilla le Libyen, très loin de ces problèmes.

— La bonne nouvelle, continua « Dragon », c'est que nous avons réussi à renouer le contact avec « Robot ». Il est d'accord pour effectuer l'échange aujourd'hui, en début d'après-midi. Nous allons donc venir chercher l'argent tout à l'heure.

Ismael lui lança un regard vide.

— Je ne l'ai plus, avoua-t-il. On l'a volé.

« Dragon » eut un haut-le-corps.

— Comment ça, on l'a volé ? Qui ?

Le Libyen, effondré, secoua la tête.

— Je ne sais pas, mais je crois que c'est Marilyn, la maîtresse du gouverneur Mariki.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Je ne peux pas vous le dire.

Il en avait le vertige. « Dragon » le fixait, éberlué, abasourdi.

— S'il n'y a pas d'argent, souligna-t-il, il n'y aura pas de remise d'otages. Le commandant « Robot » va être furieux. C'est ennuyeux pour l'avenir.

Ismael lui jeta un regard morne. Si seulement il avait pensé à vérifier la présence des sacs en revenant de sa séance avec Marilyn. Mais il était trop abruti de sexe pour y penser.

— Le gouverneur a été kidnappé hier soir, continua « Dragon ». Vous pensez que cela peut avoir un rapport ?

Ismael ne le pensait pas et s'en moquait. Il avait une chose urgente à faire : prévenir son chef, Rajab Azzarouk, de la catastrophe. Plantant l'ex-colonel philippin au milieu du hall, il se dirigea vers l'ascenseur.

*

* *

Malko n'était même pas descendu déjeuner, de crainte de manquer le coup de fil de Lee Kwan We. Il avait pourtant donné au Chinois le numéro de son portable et celui de l'Immarsat. Le *Sun Star* faisait sa une sur l'enlèvement du gouverneur de Jolo, avec des photos montrant les cadavres de ses gardes du corps. Bien entendu, tout le monde se demandait qui pouvait avoir commis un pareil forfait. On

évoquait des « lost commands » désireux de se venger de la notoriété des Abu Sayyaf et voulant, en même temps, récupérer un peu d'argent.

Aucune demande de rançon n'avait été formulée.

Malko reposa le *Sun Star*, édifié. Voilà quel était le « joker » de Lee Kwan We... On pouvait dire que le Chinois mettait le paquet ! Malko ne comprenait pas bien l'utilité de ce kidnapping, mais il n'avait pas encore percé tous les mystères de Jolo. La sonnerie de l'Immarsat lui envoya une puissante giclée d'adrénaline dans les artères. En voyant le numéro s'afficher, il identifia immédiatement Ted Redmond.

— J'ai de très mauvaises nouvelles, annonça le chef de station de la CIA. Les Philippins attaquent demain matin à l'aube. Par un bombardement massif des zones où se trouvent les Abu Sayyaf. Comme ils lâchent leurs bombes de 5 000 pieds, ce n'est pas vraiment précis. Vous avez des nouvelles de votre Chinois ?

— Non, avoua Malko, mais je vais l'alerter immédiatement.

— Si le problème n'est pas réglé dans les heures qui viennent, c'est fichu, insista l'Américain. Ou Jeffrey Cox risque d'être écrabouillé par les bombes, ou il sera exécuté par ses ravisseurs.

— Je contacte immédiatement Lee Kwan We, assura Malko. Lui aussi doit être conscient du danger.

Du coup, le chef de station n'avait plus abordé les conditions atroces de la négociation, préférant demeurer en dehors de cette abomination, quitte à prétendre qu'il n'avait pas été mis au courant. À peine eut-il raccroché, Malko appela le vieux Chinois. Il tomba directement sur lui ! Il n'eut pas le temps de lui faire part de ses inquiétudes.

— J'allais vous appeler pour vous proposer de prendre le thé, dit Lee Kwan We avec une politesse exquise. Puis-je vous envoyer ma voiture ?

*

* *

Lee Kwan We semblait parfaitement serein, installé sur un des canapés de son petit salon rouge. Malko remarqua qu'il était si petit que ses pieds ne touchaient pas le sol lorsqu'il était enfoncé dans le siège. Il versa du thé à Malko et demanda très urbainement :

— Avez-vous passé une bonne journée ?

À croire qu'ils n'avaient à discuter que de futilités. Malko but un peu de thé trop chaud et demanda :

— Êtes-vous au courant de l'offensive sur Jolo ?

— Oui, tout à fait, dit le Chinois sans se troubler. Mais cela n'affecte pas la négociation.

— Si Jeffrey Cox est tué par une bombe philippine, ce n'est pas mieux que s'il est assassiné par Radulan Sahiron...

Le vieux Chinois grignota un biscuit et se permit un petit rire

aigrelet.

— Cela ne peut pas être le cas, affirma-t-il. J'ai pu savoir quelles zones allaient être bombardées demain. Ce ne sont pas celles où se trouvent nos amis...

Il fallait un grand sang-froid pour appeler « amis » des gens dont on était en train de massacrer froidement la famille. Malko osa poser la question de fond.

— Où en sont les négociations ? demanda-t-il.

— Elles avancent, elles avancent ! affirma Lee Kwan We. Radulan Sahiron est quelqu'un de très entêté, mais nous avons un round de négociation aujourd'hui. Je pense que cela devrait débloquer la situation.

Malko préféra ne pas demander en quoi consistait le « round ».

Le vieux Chinois s'était levé, marquant la fin de l'entretien. Il raccompagna Malko et, au moment de le quitter, prit sa main dans les siennes.

— Ne craignez rien, affirma-t-il. Je n'ai *jamais* raté une affaire de ce genre. De plus, je ne voudrais pas démériter aux yeux de Mme Ling Sima.

Malko se retrouva sur les sièges moelleux de la Mercedes, enrageant de son impuissance : après avoir déclenché l'horreur, il était réduit au rôle de spectateur d'une sanglante mascarade.

*

* *

La grosse jonque était immobile sous le soleil, accrochée à une ancre flottante, à un mile de la côte ouest de Jolo. Une partie de l'équipage somnolait sous la chaleur écrasante. À l'avant, une bâche dissimulait une mitrailleuse de 12.7, prête à l'usage. Un Immarsat, posé sur le pont, se mit à sonner. Bong Tan décrocha. La conversation en chinois fut très courte.

Après avoir raccroché, Bong Tan descendit dans le carré et ouvrit la porte menant à la cale où se trouvaient les gens enlevés à Basilan, ligotés séparément. Il en restait cinq : la mère de Radulan Sahiron, son fils, collé à elle, son frère, un oncle et une sœur. Terrorisés. Chaque fois que Bong Tan entrait dans la cale, cela signifiait la mort pour l'un d'entre eux. Indifférent, le grand Chinois fit se lever d'abord l'oncle et le poussa vers la porte.

— Monte sur le pont, dit-il d'une voix égale.

Les mains liées derrière le dos, il ne risquait pas de s'échapper. De plus, sur le pont, l'équipage veillait. Bong Tan retourna sur ses pas vers le quartier des prisonniers tassés au fond de la cale, força à se lever Abduraji, le jeune frère de Radulan Sahiron, et le poussa à son tour vers l'escalier.

Clignant des yeux sous le soleil éblouissant, les deux prisonniers se

retrouvèrent sur le pont.

— J'ai soif ! Donnez-moi à boire, supplia le vieil homme.

— On va te donner à boire, affirma Bong Tan, et il poussa l'oncle de Radulan Sahiron devant lui.

Au passage, il ramassa un *parang* dissimulé sous une bâche et, d'un geste précis, l'abattit de toutes ses forces sur la nuque du vieillard. La lourde lame s'enfonça comme dans du beurre, tranchant les vertèbres cervicales, détachant presque la tête du corps qui tomba d'un bloc sur le pont, inondant de sang le teck déjà souillé.

Le Chinois se retourna : Abduraji, le frère de Radulan, le contemplait, les yeux exorbités, la bouche ouverte, muet de terreur. Il fit demi-tour dans une pathétique tentative de fuite. Cela arrangeait plutôt Bong Tan. En deux enjambées, il l'eut rattrapé et leva son *parang*. La lame trancha le cou de côté et le jeune homme tomba avec un gargouillement horrible. Bong Tan jeta le *parang* sur un tas de cordages et lança un ordre aux marins. Ce n'était pas un homme cruel, il savait que les négociations sont parfois difficiles. Sans émotion, les marins déshabillèrent les deux morts puis commencèrent à les découper, à grands coups de *parang*, comme ils découpaient d'habitude les thons et les lapu-lapus.

*

* *

Ismael El Gatroun était affalé dans un fauteuil, hébété. Le téléphone le fit sursauter. Il décrocha : c'était son chef, Rajab Azzarouk. Il était retourné à Manille, détestant le confort limité de Zamboanga, en profitant pour commander quelques canapés en cuir verni de Claude Dalle exposés dans le magasin au rez-de-chaussée de son hôtel. En Libye, on ne trouvait pas grand-chose. Rajab Azzarouk semblait furieux.

— « Dragon » vient de me téléphoner, annonça-t-il. Qu'est-ce que c'est que cette blague à propos de l'argent ?

Ismael El Gatroun avala sa salive.

— Ce n'est pas une blague.

Il raconta ce qui s'était passé. *Tout* ce qui s'était passé, y compris l'histoire de la clef. Rajab Azzarouk ne fit aucun commentaire. D'une voix trop calme, il dit simplement :

— Ismael, il *faut* que tu retrouves cet argent. Aujourd'hui même. J'ai reçu des ordres de Tripoli. Nous devons rentrer demain avec les otages.

Il raccrocha avant même qu'Ismael El Gatroun puisse placer un mot. Ce dernier se tassa sur lui-même, accablé. Son chef n'avait pas cru un mot de ce qu'il lui avait dit. Il pensait simplement qu'Ismael avait volé l'argent.

Le Libyen demeura un long moment prostré dans son fauteuil. Puis

il s'ébroua, se leva et prit la bouteille de Defender « Success » entamée posée sur la table. Il se mit à boire au goulot, ne s'arrêtant que lorsqu'elle fut vide. Ensuite, il s'allongea sur le lit, prit son revolver dans sa ceinture, posa l'extrémité du canon sous son menton et appuya sur la détente.

*

* *

Lee Kwan We parlait d'une voix égale, les mains posées à plat sur la table. En face de lui, le gouverneur de Jolo, encadré par deux Chinois impassibles, était bien forcé d'écouter. Impuissant. Le vieux Chinois était une des seules personnes qu'il ne pouvait atteindre. Personne d'autre que Lee Kwan We n'aurait osé le kidnapper et le soumettre à un chantage. Ce qu'il proposait était simple : ou le gouverneur collaborait avec lui ou les acheteurs chinois des produits agricoles qui faisaient vivre l'île de Jolo iraient s'approvisionner ailleurs...

Le vieux Chinois s'était longuement excusé de la façon brutale dont il avait « convoqué » le gouverneur, mais le temps pressait. De plus, il précisa à la fin de la conversation qu'il verserait le prix du sang aux familles des deux gardes tués.

Finalement, Lee Kwan We fit apporter une bouteille de Otard XO et ils trinquèrent. Afin de verrouiller leur accord, le vieux Chinois précisa que désormais, le gouverneur de Jolo recevrait un petit pourcentage sur tous les durians achetés par les Chinois à l'insu des exportateurs. Abdusakar Mariki se dit que Lee Kwan We était un homme qui savait vivre. L'enlèvement dans le salon de massage n'était plus qu'un mauvais souvenir. Il restait une ombre au tableau : Marilyn. Hélas, de toute évidence, Lee Kwan We n'était pour rien dans sa disparition,

Malko avait été réveillé à l'aube par le grondement des chasseurs bombardiers décollant de l'aéroport voisin pour aller bombarder Jolo. De la terrasse de sa chambre, il pouvait les voir, s'élevant lentement de la piste distante tout au plus de quatre cents mètres. L'offensive de l'armée philippine avait commencé. En dépit des assurances de Lee Kwan We, il n'était pas rassuré sur le sort de Jeffrey Cox. La première vague partie, il appela Ted Redmond sur l'Immarsat et le mit au courant. L'Américain n'était pas vraiment optimiste.

— Dieu sait ce qui se passe en ce moment à Jolo ! soupira-t-il. L'île est entièrement bouclée par les militaires, le port bloqué, les communications téléphoniques interrompues. Comment votre Chinois peut-il entreprendre quelque chose ?

— Je n'en sais rien, avoua Malko, j'espère qu'il ne présume pas de ses forces... À propos, Ismael El Gatroun s'est suicidé hier soir. On ne parle que de ça à l'hôtel.

L'Américain ne fit aucun commentaire. Se doutant de la cause de ce suicide inattendu. À mettre au crédit de Malko.

— Rappelez-moi s'il y a du nouveau, dit-il simplement.

*

* *

Les vagues de bombardiers se succédaient sans interruption, ne prenant le temps que de recharger des bombes. Chaque aller-retour prenait environ quarante minutes. Radio-Zamboanga les accompagnait de commentaires flatteurs, sans donner la moindre information précise. L'armée philippine imposait le black-out complet et tous les journalistes campaient au *Southern Command* sans obtenir grand-chose.

Du coup, le *Garden Orchid* s'était vidé. Malko baissa les yeux sur sa Breitling. Trois heures. Le temps avait passé lentement. Le téléphone de sa chambre sonna.

Cette fois, c'était Lee Kwan We.

— J'ai de bonnes nouvelles, annonça-t-il d'emblée. Nous sommes parvenus enfin à un accord avec Radulan Sahiron. Mon ami Abdusakar Mariki est en ce moment en route pour Jolo, afin de procéder à l'échange. Le commandant Sahiron a toute confiance en lui et cela facilitera les choses.

— Mais comment faites-vous ? objecta Malko. Jolo est complètement bouclée par l'armée, le port est bloqué.

Lee Kwan We eut son petit rire aigret.

— Nous ne passons pas par le port et le gouverneur est extrêmement puissant à Jolo. Ne vous faites pas de soucis.

Malko préféra ne pas demander combien de membres de la famille de l'islamiste avaient survécu aux négociations. Il repoussait très loin, dans une zone morte de son cerveau, tout ce qui concernait cette abomination. Un peu rassuré, il repartit sur sa terrasse regarder le ballet des chasseurs bombardiers, des Hercules et des hélicos. Un déluge de fer et de feu était en train de s'abattre sur Jolo.

L'attente reprit. À la fin de la journée, les opérations militaires se ralentirent. Aux Philippines, on ne faisait pas la guerre la nuit. Dès sept heures, le calme retomba. La télé montra quelques images de militaires débarquant sur le port de Jolo, d'avions chargeant des bombes à Zamboanga. Et quelques colonnes de fumée filmées de très loin, toujours à Jolo. Aucun journaliste n'étant autorisé à se rendre dans l'île, les militaires disaient ce qu'ils voulaient.

C'est à sept heures trente que le téléphone sonna à nouveau. Ce n'était pas Lee Kwan We, mais son secrétaire qui, après s'être présenté, dit simplement :

— M. Lee Kwan We vous conseille de vous rendre à l'hôtel *Lantaka* vers huit heures.

Il raccrocha sans laisser à Malko le temps de poser de questions. Celui-ci appela immédiatement Ted Redmond.

— Si Jeffrey Cox arrive vraiment tout à l'heure, demanda-t-il, que vais-je en faire ? Il ne doit pas être en bon état physique et je ne peux quand même pas l'amener au *Garden Orchid*.

— Si les choses se passent bien, dit aussitôt l'Américain, appelez-moi immédiatement. Il n'est pas question de le laisser une minute de trop à Zamboanga, mais vous envoyer un avion va prendre plusieurs heures. Je pense donc qu'il faut envisager qu'il couche à Zamboanga. Je vais faire mettre dès maintenant un avion en *stand-by*.

— Pourquoi ne le faites-vous pas décoller immédiatement ?

— Parce que nous avons eu trop de déceptions, répliqua Ted Redmond après un bref silence.

*

* *

Malko, debout à l'extrémité du vieux ponton de bois qui se trouvait face à l'hôtel *Lantaka*, observait la mer. Les vagues clapotaient doucement sur les piliers de bois, les jonques amarrées dans ce mini-port ne donnaient aucun signe de vie. Derrière lui, le *Lantaka* n'avait que quelques fenêtres allumées. L'air était tiède. Depuis plusieurs minutes, il suivait des yeux les feux de position d'un navire qui semblait se rapprocher, contrastant avec ceux, immobiles, qui piquetaient la zone. Des navires à l'ancre. Il n'arrivait pas à croire que Jeffrey Cox avait été libéré !

Enfin, il perçut le *teuf-teuf* d'un moteur Diesel et parvint à distinguer dans l'obscurité les contours d'une grosse jonque qui s'approchait du ponton, venant du sud. Elle était encore trop loin pour qu'il sache si c'était celle qu'il avait vue avec Lee Kwan We. Son poulx grimpa quand même vertigineusement.

Et si c'était vrai ?

Il se retourna. Le ponton était toujours désert. L'Automag était quand même glissé dans sa ceinture.

Le *teuf-teuf* se rapprocha. Maintenant, la jonque glissait doucement vers le ponton. Avec une précision parfaite, elle vint s'y coller, à toute petite vitesse. Il y eut quelques grincements, bois contre bois, puis un marin apparut sur le pont et sauta sur le ponton, un bout à la main. En quelques instants, la jonque fut amarrée. Malko s'approcha. Le marin était un Chinois. Il disparut dans les entrailles de la jonque.

Le poulx à 150, Malko hésitait à sauter dans la grosse jonque. Puis, une autre silhouette surgit de l'escalier menant au carré. Cette fois, Malko le reconnut. C'était Bong Tan, le « collaborateur » de Lee Kwan We. Il se retourna, tendant la main à quelqu'un. Malko vit surgir lentement, comme dans un film au ralenti, un homme de haute taille, le bras gauche en écharpe, vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon sombre, barbu, des cheveux longs, les épaules larges. Il traversa le pont, marchant comme un vieillard, à tout petits pas.

Lorsqu'il passa près du feu bâbord, Malko vit qu'il avait la peau noire. C'était Jeffrey Cox.

*

* *

Malko s'avança et tendit la main au *field-officer* de la CIA qui venait de franchir le bastingage, aidé par Bong Tan, et s'était immobilisé à l'extrémité du ponton.

— Monsieur Jeffrey Cox ?

Le Noir baissa les yeux sur lui. Il semblait dans un état second, un zombie. Il mit plusieurs secondes à dire d'une voix faible :

— *Yes, I am Jeffrey Cox. Who are you ?*

— Vous êtes sauvé ! dit Malko. Dans quelques heures, vous serez à Manille. Comment vous sentez-vous ?

— O.K., je suis O.K., dit-il mécaniquement. Je voudrais prendre un bain.

— Pas de problème, promit Malko, mais je dois d'abord prendre certaines dispositions.

Fiévreusement, il tapa sur son portable le numéro de Ted Redmond.

— Ça y est, annonça-t-il. Jeffrey Cox est avec moi. Il paraît en bonne santé.

— Laissez-moi lui parler.

Malko tendit le portable à Jeffrey Cox. La conversation avec Ted Redmond fut très courte. Quelques monosyllabes, puis il rendit l'appareil à Malko.

— *My God !* Je n'y croyais plus ! s'exclama Ted Redmond. Bravo, encore bravo ! J'appelle immédiatement le général Domingo afin qu'il vous envoie une voiture. Ne bougez pas d'où vous êtes en attendant. Un avion va décoller de Manille dans la demi-heure qui suit. Il sera à Zamboanga dans deux heures au plus. Je vais dire à Domingo qu'il vous emmène directement à la *VIP-room* de l'aéroport. Vous y resterez sous bonne garde jusqu'au décollage.

— Parfait, dit Malko, nous allons attendre sur la terrasse du *Lantaka*, il y a de quoi s'asseoir.

Il coupa et prit Jeffrey Cox par le bras.

— Venez, monsieur Cox. On va venir nous chercher très vite.

Au moment où ils s'éloignaient, Bong Tan lui tendit un gros paquet, une boîte carrée comme celle qu'on utilise pour les sorbets, enveloppée de papier aluminium.

— *This is a gift from Mr. Lee Kwan We*, dit-il. *A nice fruit from Jolo*[47].

Malko remercia. Ce devait être un durian, fruit dont les Chinois raffolaient. Il prit le paquet et s'éloigna sur la jetée, vers le *Lantaka*. Arrivé à la terrasse, il se retourna : la jonque avait disparu. Il installa Jeffrey Cox dans un des fauteuils de rotin du bar désert. Le jeune

Américain semblait drogué, incapable de communiquer. Malko lui demanda s'il voulait boire quelque chose, mais il déclina. Il voulait seulement prendre un bain. Il se passa à peine un quart d'heure avant qu'un flot de policiers envahisse la terrasse.

Cette fois, plus rien ne pouvait arriver à Jeffrey Cox.

*

* *

Le général Dominador Domingo avait mis le paquet. L'aéroport de Zamboanga grouillait d'uniformes. Un cordon de policiers, lourdement armés, entourait le petit salon VIP où Malko attendait l'avion de la CIA en compagnie de Jeffrey Cox. Ce dernier semblait toujours sous le choc, incapable de tenir une conversation. Quatre doigts dépassaient du pansement entourant sa main gauche, rappelant la mutilation qu'il avait subie. Un capitaine de la police s'avança vers Malko.

— Votre avion vient d'arriver, señor, vous allez pouvoir embarquer.

Malko prit Jeffrey Cox par le bras. Celui-ci obéissait comme un automate. Un policier suivait avec la valise de Malko et le carton offert par Bong Tan. Ils découvrirent un Learjet arrêté en face du bâtiment, les réacteurs en marche, entouré lui aussi de policiers en armes. Cinq minutes plus tard, l'appareil se lançait sur la piste. Jeffrey Cox avait fermé les yeux et semblait dormir.

*

* *

Les yeux bleus, d'habitude si durs, de Ted Redmond brillaient d'une lueur joyeuse. Comme pour ne pas être en reste, le ciel s'était découvert et un soleil radieux brillait sur Manille. Jeffrey Cox se trouvait avec le médecin de l'ambassade américaine, en train de subir des tests. Apparemment, à Part un bon nombre de kilos en moins, une légère dysenterie et son auriculaire amputé, il était en forme. Excepté sa mère et Langley, personne n'était au courant de sa libération. À Jolo, les bombardements aériens continuaient, renforcés par des attaques de l'artillerie. Les différents commandants, terrés dans des tunnels ou des grottes, ne donnaient Plus signe de vie.

Ted Redmond posa soudain les yeux sur le carton entouré de papier aluminium posé sur la moquette du bureau.

— C'est à vous ?

— Un cadeau de Lee Kwan We. Je crois que c'est un durian.

— Hum ! j'adore les durians. On va célébrer notre victoire, fit Ted Redmond.

Il appuya sur l'Interphone et Mildred Fulton apparut, plus sexy que jamais avec sa minijupe guère plus large qu'une ceinture et son T-shirt sans soutien-gorge.

— Mildred, demanda le chef de station, pouvez-vous ouvrir ceci et nous apporter le durian qu'il contient. Avec des cuillers.

Le durian, très mou, se mangeait à la cuiller, comme certains fromages. La secrétaire emporta le paquet dans son bureau. Malko et Ted Redmond étaient en train de discuter de la meilleure façon de rapatrier Jeffrey Cox à San Francisco lorsqu'un hurlement à glacer le sang les fit sursauter. Cela venait du bureau de Mildred Fulton. Ils s'y précipitèrent. La secrétaire, blanche comme un linge, collée au mur, regardait le carton amené par Malko. Il était ouvert et on voyait parfaitement son contenu : une tête coupée. Celle d'un homme aux cheveux gris et aux traits émaciés, les yeux fermés. Le commandant Radulan Sahiron.

Le « fruit » de Jolo. Décidément, Lee Kwan We avait-le sens de l'humour.

— C'est abominable, bredouilla Ted Redmond qui avait perdu toute sa morgue. Il faut faire enlever ça tout de suite. Quel fou, ce Lee Kwan We !

— Je vais l'appeler, proposa Malko.

Ce qu'il fit séance tenante. Il eut le secrétaire du vieux Chinois.

— M. Lee Kwan We a été transporté à l'hôpital, annonça le secrétaire, il souffre d'une grave hémorragie interne. Je lui ferai part de votre appel.

Dans le bureau de Mildred Fulton, deux Marines contemplaient, horrifiés, le « cadeau » du vieux Chinois.

Décidément, cette affaire ne se terminait bien que pour Marilyn.

*

* *

Les rues de *Yeowarat* étaient aussi calmes que lors du premier passage de Malko. Celui-ci demanda au chauffeur de s'arrêter au coin de la bijouterie appartenant à Ling Sima. Il avait quitté Manille la veille, après avoir appris la mort de Lee Kwan We. Jeffrey Cox était en « débriefing » à l'ambassade de Manille et ce qui restait du commandant Sahiron avait terminé dans l'incinérateur de l'ambassade américaine, avec une brassée de documents secrets.

Prévenu du succès de l'opération, Craig Maloney, le chef de station de Bangkok, avait demandé que Malko fasse une visite de courtoisie à Ling Sima, afin de la remercier. Ce dernier pénétra dans l'impasse donnant dans Chareng Road et se retrouva devant la porte d'acier protégeant l'arrière de la bijouterie. Il sonna. Cette fois, c'est Siti Gang You qui ouvrit elle-même. Elle fit pénétrer Malko dans la petite pièce aux murs peints en noir. Un bouquet d'orchidées s'épanouissait comme la fois précédente sur la table basse, à côté d'un plateau sur lequel étaient posés deux verres et une bouteille de cognac. De l'Otard XO.

— Je suis heureuse que vous ayez pu passer me voir, dit Ling Sima. Vous êtes un homme très occupé.

Elle portait le même pantalon de cuir noir et un haut en épais satin rouge. Le maquillage de sa bouche et de ses yeux faisait paraître son visage encore plus pâle, contrastant avec le noir brillant de ses cheveux courts. Une vague odeur d'encens flottait dans la pièce. Malko se dit que Ling Sima était vraiment très belle. Ils s'assirent sur un des canapés en L et la Chinoise demanda à Malko de servir le cognac.

— Alors, demanda-t-elle, Lee Kwan We a-t-il été à la hauteur de sa réputation ?

Malko eut envie de lui dire « et même plus », mais se contenta de relater ce qui s'était passé. Lorsqu'il arriva à l'épisode des trois millions de dollars, Ling Sima éclata d'un rire nerveux, saccadé.

— Il a exigé trois millions de dollars ! répéta-t-elle. Et vous les lui avez donnés ?

— Je n'avais pas tellement le choix, avoua Malko. La Chinoise essuya ses yeux remplis de larmes de joie.

— Si ! Vous aviez le choix. Ma lettre était un ordre auquel M. Lee Kwan We ne pouvait se dérober, sous peine de graves conséquences pour son organisation. J'aurais dû vous le préciser.

Malko était abasourdi. Voilà pourquoi Lee Kwan We avait commencé à kidnapper la famille de Sahiron *avant* d'être payé. Ce n'était pas parce qu'il avait confiance en Malko. Il y était obligé, ne pouvant refuser d'obéir à un ordre des Services chinois ! Malko leva son verre d'Otard XO.

— Paix à son âme ! Il n'a pas emporté cet argent avec lui.

— Vous êtes beau joueur, reconnu Ling Sima.

Elle avait vidé son verre et ses yeux étaient plus brillants, ses pommettes avaient rosé. Elle se leva et Malko en fit autant, pensant l'entrevue terminée. Mais Ling se dirigea vers un panneau bibliothèque et, tournant le dos à Malko, désigna des rouleaux rangés sur l'étagère plus haute.

— Pouvez-vous m'aider à attraper celui-là ?

Le bras tendu, elle désignait un rouleau de parchemin. Malko s'approcha derrière elle. Au moment où il réalisait que Ling Sima était plus grande que lui avec ses talons, la croupe tendue de cuir noir recula imperceptiblement et, pendant quelques fractions de seconde, se colla à lui. Ce contact, pourtant bref, le tétanisa, envoyant des flots d'adrénaline dans ses artères. Presque sans réfléchir, il passa un bras autour de la taille de la Chinoise et la colla à lui.

Il avait craint une réaction violente. Il sentit seulement la croupe gainée de cuir se visser contre lui. Ling n'avait pas bougé, envoyant simplement son bassin en arrière. Pas un mot n'avait été prononcé. Sentant qu'elle ne lui échappait pas, Malko lâcha sa taille et ses deux mains remontèrent jusqu'à sa poitrine, caressant ses petits seins à

travers le satin épais. Ling était toujours muette, sa respiration seulement plus rapide. Malko sentait ses seins se réveiller sous ses doigts. Le contact de cette croupe pleine était en train de le réveiller, lui, complètement.

Il s'écarta un peu, découvrant le long zip fermant le pantalon, de la taille à l'entrejambe. Il le tira vers le bas, découvrant une croupe blanche, ferme et ronde. Quand à son tour il se libéra et posa son membre raidi juste au milieu, Ling frémit, mais ne se déroba pas.

La reprenant par ses hanches maintenant nues, il la fit pivoter, l'agenouillant sur le canapé, le pantalon de cuir noir baissé sur ses longues jambes, les entravant encore. En dépit de ce handicap, il parvint à trouver sa voie et s'enfonça dans un fourreau onctueux. Allongée de tout son long, Ling se laissait faire. Il la prit ainsi pendant quelques minutes, puis se dit qu'une telle préméditation cachait un vœu secret... Il se retira doucement, remonta un peu plus haut et pesa avec détermination. Ling cracha comme un chat mécontent, mais son sphincter ne résista que quelques secondes. Malko glissa avec ravissement jusqu'au fond de ses fesses. Qui vinrent au-devant de lui, dans un réflexe qui l'excita encore plus. Il la chevaucha ainsi, aussi longtemps que sa volonté le lui permit. Explosant au fond de ses reins avec un cri sauvage.

Ce n'est qu'un peu plus tard que Ling tourna la tête et dit avec un léger sourire :

— Vous méritiez bien une compensation, pour ces trois millions de dollars.

Malko se dit qu'elle ne croyait pas un mot de ce qu'elle disait : elle s'estimait sûrement à beaucoup plus.

*

* *

Debout dans l'entrebâillement de la porte blindée, Ling Sima sourit une dernière fois à Malko, lui montrant le parchemin roulé qu'elle lui avait donné.

— Ne l'ouvrez pas tout de suite.

Elle referma et il regagna la voiture mise à sa disposition par l'ambassade américaine de Bangkok. À peine dedans, il déroula le parchemin. C'était une très belle gravure érotique ancienne représentant un accouplement très semblable à celui qu'il venait de vivre, avec un luxe de détails extrêmement érotiques. Il roula la gravure. Finalement, Marilyn-Imelda n'était pas la seule à bien se tirer de l'affaire Jeffrey Cox.

[1] Taxi collectif.

- [2] Sorte de side-car aménagé pour transporter une ou deux personnes.
- [3] Quartier.
- [4] 25 dollars.
- [5] Philippin, en tacalog, la langue du pays.
- [6] Fruit à l'odeur très forte, extrêmement apprécié des Chinois.
- [7] Viens ici!
- [8] Bois de fer.
- [9] Je jouis! Je jouis!
- [10] Kidnap for Ransom.
- [11] Drogue comparable au haschich.
- [12] Sorte de machette à la lame recourbée.
- [13] Guerre sainte.
- [14] Écoles coraniques.
- [15] « Celui qui porte le glaive. »
- [16] Bien joué.
- [17] La Division des Opérations.
- [18] Human Intelligence.
- [19] Electronic Intelligence.
- [20] Non official cover.
- [21] Le quartier chinois.
- [22] Voir SAS n° 118, L'Otage du Triangle d'Or.
- [23] Le mur nord.
- [24] « En l'honneur des membres de la Central Intelligence Agency qui donnèrent leur vie au service de leur pays. »
- [25] Counter Terrorism Center.
- [26] Boisson cubaine à base de rhum.
- [27] Mon Dieu ! C'était si bon !
- [28] Espion!
- [29] La même Vert-de-gris.
- [30] Environ 1600 francs.
- [31] N'ayez pas peur. Je suis votre ami.
- [32] Les enculés !
- [33] Sacré bon type !
- [34] Ne vous emballez pas !
- [35] Voir SAS n° 139, Djihad.
- [36] Voir SAS n° 112, Vengeance à Beyrouth.
- [37] C'est gratuit. Offert par la maison.
- [38] « Mordre la balle », littéralement. Serrer les dents.
- [39] Voir SAS n° 118, L'Otage du Triangle d'Or.
- [40] Vous marquez un point !
- [41] La colère de Dieu.
- [42] Un pont à la fois.
- [43] Voir SAS n° 136, Bombes sur Belgrade.
- [44] Roberto ! Fils de pute ! Je te tuerai !
- [45] Chemise brodée, typiquement philippine.
- [46] Beignets de crevettes ou de viande cuits à la vapeur.
- [47] Ceci est un cadeau de la part de M. Lee Kwan We. Un fruit succulent de Jolo.